Illinois U Library

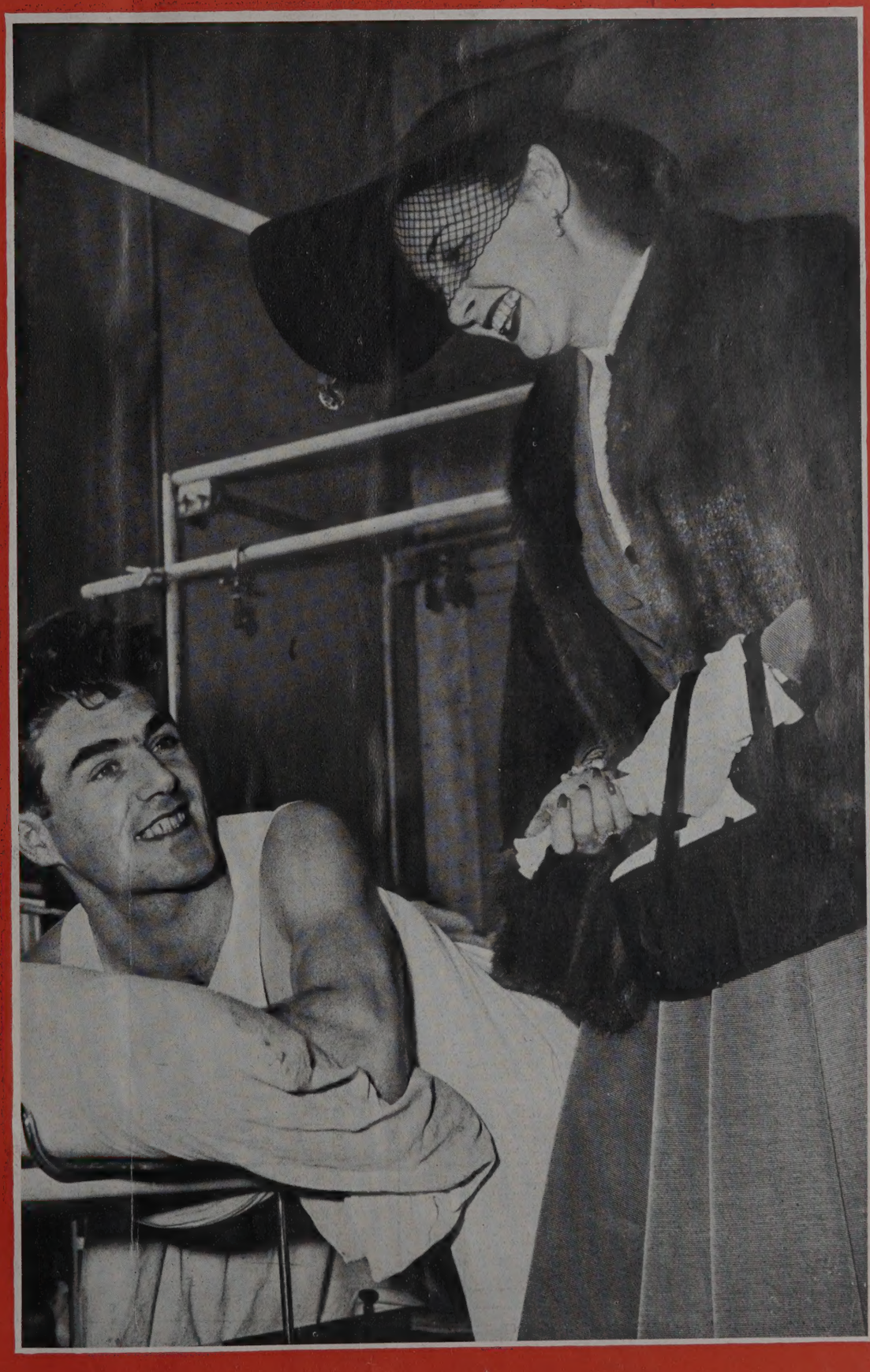
MARS 1953

France

N° 388 - 100 FRANCS

# ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



## Mme RIDGWAY AU VAL-DE-GRAC

Les blessés d'Indochine et de Corée soignés à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce ont reçu la visite de Mme Ridgway. Elle a prodigué aux vaillants combattants des paroles d'encouragement jointes à un sourire qui était le meilleur réconfort et leur a offert un poste de télévision. Mme Ridgway avait connu au Japon, alors qu'il rentrait de Corée, le blessé avec lequel on la voit sur la photographie ci-contre.

(PHOT. AGIP.)

DANS CE UMÉRO

★

L'ARMÉE TNAMIENNE

otre envoyé spécial CIEN BODARD

★

RIS-DAKAR EN MOINS SEPT HEURES

LOUIS CASTEX

*Chaque matin, au réveil*

**Purifiez votre organisme de tous les déchets causés par la bonne chère, la fatigue physique ou nerveuse, le surmenage et prenez un verre de VITTEL GRANDE SOURCE qui est le moyen le plus naturel, le plus simple de vous "revitaliser".**

**Pour les désordres du foie, buvez VITTEL SOURCE HEPAR, suivant l'avis de votre médecin.**

# VITTEL

---

# Apprenez l'ANGLAIS tel qu'on le parle en ANGLETERRE

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement. Vous devez entendre parler les gens du pays même. Autrefois un séjour coûteux à l'étranger était indispensable. Maintenant, grâce à LINGUAPHONE, vous pouvez, dans des conditions accessibles à tous, apprendre une langue étrangère tout en restant chez vous, aussi facilement qu'un bébé apprend sa langue maternelle, d'abord en écoutant, ensuite imitant, enfin parlant.

La Méthode LINGUAPHONE d'enseignement par disques, vous met directement en contact avec des professeurs qui vous parlent dans leur propre langue. Vous apprenez aussi vite que vous le désirez, vous répétez les leçons aussi souvent que vous en avez besoin, vos professeurs étant toujours là pour vous guider. Dès le début, vous vous trouvez transporté dans l'ambiance de la vie du pays même et 60 heures suffisent pour que vous puissiez participer à des conversations pratiques.

Il est facile et rapide d'apprendre une langue étrangère avec LINGUAPHONE et c'est un passe-temps des plus amusants.

COURS EN 29 LANGUES
ANGLAIS - ALLEMAND - ESPAGNOL
HOLLANDAIS - ITALIEN - HÉBREU
PORTUGAIS - RUSSE - ARABE - ETC.

préparés par
200 PROFESSEURS
utilisés par
15.000 ÉCOLES
adoptés par
1.500.000 ÉLÈVES

**DÉMONSTRATION GRATUITE**

Si vous êtes à Paris venez prendre une "leçon démonstration" sans engagement et sans frais. Tous les jours (Samedi et lundi compris) de 8 h.30 à 12 h.30 et de 14 h. à 19 h.

**INSTITUT LINGUAPHONE**
**12, Rue LINCOLN (Champs-Élysées) PARIS-8e**

## GRATUIT!

*Demandez cette nouvelle brochure illustrée, offerte gracieusement. Vous y trouverez tous détails sur l'étonnante méthode LINGUAPHONE et l'offre exceptionnelle d'un essai gratuit de 8 jours, dans la langue de votre choix. Écrivez dès aujourd'hui en postant ou recopiant le coupon ci-dessous.*

**DEMANDEZ L'ESSAI GRATUIT**

**INSTITUT LINGUAPHONE** (Dépt. R. 43)
**12, Rue LINCOLN** (Ch.-Élysées), **PARIS-8e**

*Veuillez m'envoyer gratuitement votre plaquette de 28 pages sur LINGUAPHONE et les détails pour faire un essai de 8 jours chez moi.*

NOM.....

ADRESSE.....

.....

---

# UN COIN DE FRANCE

# SOUS LA CROIX DU SUD

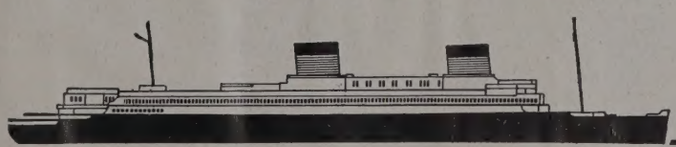
LA BIBLIOTHÈQUE DE « LIBERTÉ »

# *Parmi tant d'autres, le plaisir de lire..*

Le paquebot offre, avec un luxe nulle part ailleurs égalé, cette chose sans prix, si rarement saisissable : le temps. A bord, le passager a le temps, prend son temps ; précipitation et fièvre sont chose lointaine : il vit pleinement son voyage.

Dans la magnifique bibliothèque du paquebot « LIBERTÉ », vous retrouverez dans le plaisir de la lecture un luxe que vous aviez peut-être oublié, et le temps que vous aurez su y consacrer vous paraîtra mériter, à lui seul, le choix du paquebot.

French Line



# C^IE G^LE TRANSATLANTIQUE

PARIS, 6, RUE AUBER - LONDRES, 20 COCKSPUR STREET - NEW YORK 610 FIFTH AVENUE
ET PRINCIPALES AGENCES DE VOYAGES

# FOIRE INTERNATIONALE LYON

**du Samedi 11 avril au Lundi 20 avril 1953**

IMPORTANTES FACILITÉS DE VOYAGE

*RETENEZ VOTRE LOGEMENT DÈS AUJOURD'HUI*

LYON : *rue Ménestrier*, Téléphone : Burd. 55-05

PARIS : *1, boulev. Malesherbes*, Téléphone : ANJou 08-34

# Plaisir et Santé en AUVERGNE

*qui vous offre dans un cadre unique*
*LES CURES BIENFAISANTES*
*ET LES AGRÉMENTS DE SES*
## GRANDES STATIONS THERMALES

***LA BOURBOULE** (850 M.) Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

***CHATEL-GUYON** (400 M.) Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

***LE MONT-DORE** (1050 M.) Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

***ROYAT** (450 M.) Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

***SAINT-NECTAIRE** (700 M.) Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

**AUVERGNE TERRE DE SANTÉ**

HOTELS ET PENSIONS TOUTES CATÉGORIES

*RENSEIGNEMENTS*

*Bureaux de Tourisme, Hôtels, Etablissements Thermaux, Syndicats d'Initiative des Stations.*

René Ravo

PUB. JOUVE N° 5

# Pour vous, Madame

ENSEMBLE DE STYLE, PLAQUÉ BOIS DE ROSE, TRAITÉ EN ÉBÉNISTERIE

| | |
|---|---|
| *Armoire, larg. 110, haut. 175, prof. 40* | **67.500 fr.** |
| *Chevet assorti* | **9.750 fr.** |
| *Poudreuse assortie, larg. 80, prof. 45* | **26.900 fr.** |
| *Lit hêtre laqué patiné, garni tissu broché largeur 150 (pour literie 140)* | **44.500 fr.** |
| *Fauteuil assorti* | **22.500 fr.** |

*(Quantité limitée)*

*Choix important de meubles de style, copie d'ancien, et les plus belles créations modernes, présentés dans nos magasins.*

Catalogue gratuit n° 87 sur demande

Larges facilités de paiement

**LEVITAN, 65, Boulevard Magenta, Paris**

PUBLICIS 9.1014

9e ANNÉE — NUMÉRO 388

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

21 MARS 1953

# APRÈS LE VOYAGE ASIATIQUE DU MARÉCHAL JUIN

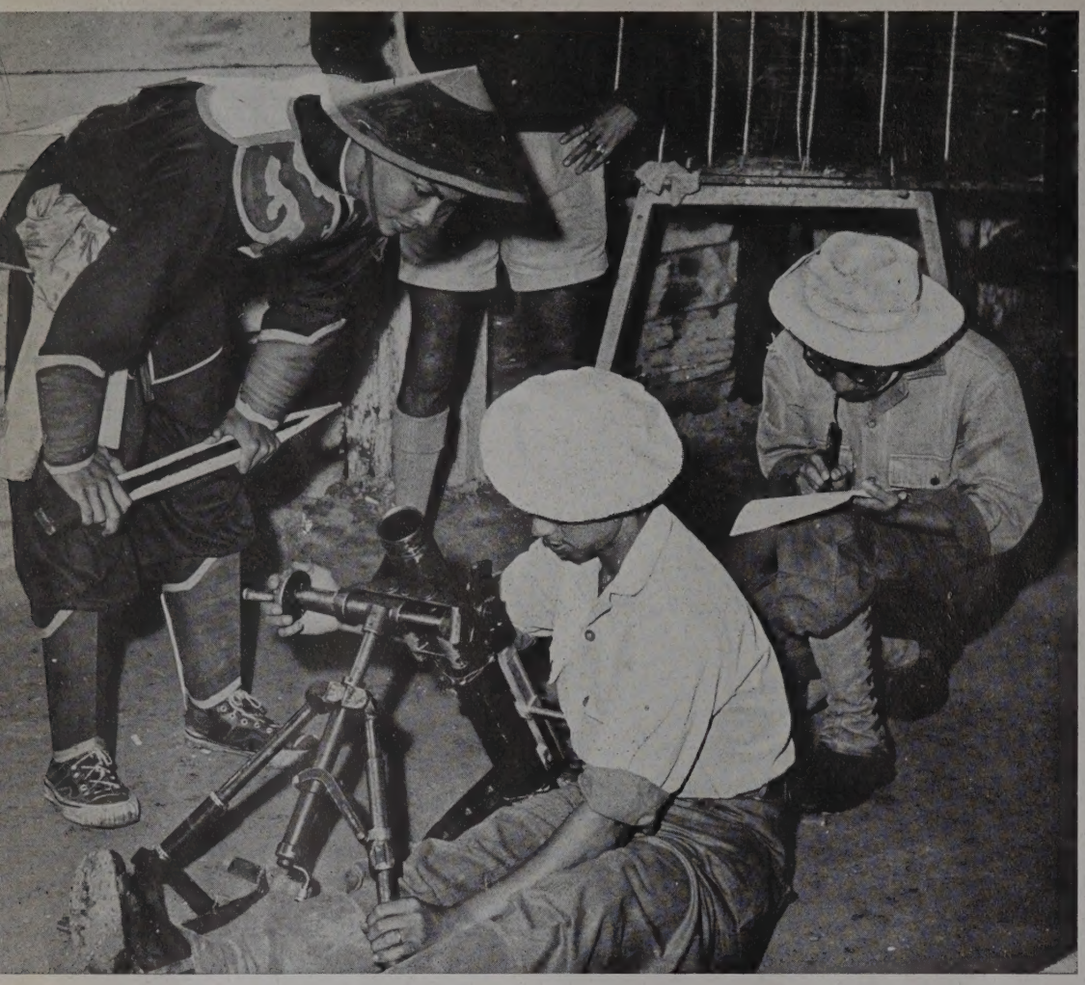
PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

**LA mission d'inspection du maréchal Juin en Extrême-Orient et le voyage de M. Letourneau en Australie, où le ministre a obtenu pour l'Indochine une aide appréciable en matériel, soulignent l'intérêt des décisions prises récemment à Dalat pour donner à la jeune armée vietnamienne son statut et sa vie propres, décisions dont notre envoyé spécial Lucien Bodard montre l'importance dans l'article ci-après. (Ci-dessus : M. Letourneau et le maréchal Juin visitent le camp retranché de Nasam en compagnie des généraux Gilles (à gauche) et Allard (à droite).**

LE maréchal Juin, au cours de son séjour en Indochine, a appuyé de toute son autorité ce que l'on peut appeler la « nationalisation » de l'armée vietnamienne. Celle-ci ne sera plus une dépendance du corps expéditionnaire : elle aura sa vie propre.

Certes, les milieux officiels de Saïgon soulignent que la mission du maréchal Juin se limite à une inspection purement technique des troupes et du matériel. Le maréchal ne serait aucunement chargé de juger la guerre et la politique en Indochine. Il

## APRÈS LE VOYAGE ASIATIQUE DU MARÉCHAL JUIN



**ICI NAIT UNE ARMÉE MODERNE.** — Phi-Hung, nouvel élève de l'école interarmes de Dalat, porte un costume ancien qui évoque assez bien celui des Pavillons-Noirs. Bientôt, il revêtira l'uniforme clair de ses camarades, les jeunes élèves officiers vietnamiens.

**LES FUTURS CHEFS DES FORCES VI** le 9 octobre 1950, date de l'ouverture de sur le monument aux Morts. Mais l'école

# L'ARMÉE VIETNAMIENNE, SOLUTION DE L

n'aurait aucun rôle de coordination, malgré son voyage au Japon et en Corée, entre les Alliés en Asie. Ces diverses tâches sont en effet du ressort de M. Letourneau et du général Salan.

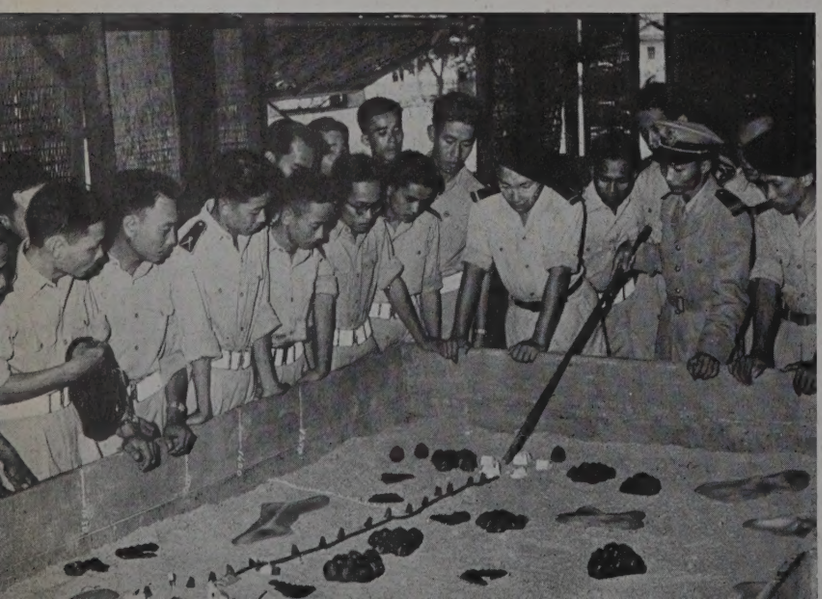
Le maréchal Juin n'a même pas participé à ce haut comité militaire du 25 février, qui comportera des conséquences capitales pour la guerre d'Indochine. La réunion s'est déroulée à Dalat, la veille du retour en Indochine du maréchal. A vrai dire, il existe, à côté de la vérité officielle, une réalité certaine : le voyage du maréchal Juin a aiguillé les questions d'Indochine et d'Asie sur des voies nouvelles. Il est manifeste que l'avis du maréchal aura un poids considérable sur les décisions du gouvernement français.

TOUT d'abord, le maréchal devra indiquer au gouvernement si l'armée vietnamienne est la solution de la guerre d'Indochine.

En réalité, il n'y a guère de doute sur l'opinion du maréchal. Par ses premières déclarations il a apporté un appui total aux thèses hardies de S. M. Bao Daï et du général Hinh, le chef d'état-major de l'armée vietnamienne.

L'empereur est persuadé que, devant l'actuelle impasse militaire, il faut faire quelque chose de nouveau, capable d'amener une rupture d'équilibre en faveur des Franco-Vietnamiens. Dans son opinion, les années 1953 et 1954 seront décisives pour la guerre au Vietnam. Il croit en effet que les Vietminh risquent de prendre

**SUR UNE MAQUETTE DU TERRAIN** un instructeur fait pour ses élèves le commentaire d'une manœuvre.



**L'APPRENTISSAGE DES BLINDÉS.** — Sur un char, un groupe étud en la démontant, la culasse d'un canon de 37 millimètres.

**IENNES :** deux promotions de l'école de Dalat, la 7e et la 8e, comprenant au total 380 élèves sont réunies sur cette photographie. Depuis instructeurs, dont 14 officiers français et 8 vietnamiens, ont formé 1.090 sous-lieutenants. Les noms de 30 d'entre eux sont, hélas ! déjà gravés ein développement : bientôt, la moitié des instructeurs seront des officiers vietnamiens et le stage des élèves officiers a été porté de neuf mois à un an.

# GUERRE D'INDOCHINE

l'avantage si les Franco-Vietnamiens ne créent pas des forces et des méthodes nouvelles.

De là sa proposition de mettre sur pied soixante bataillons légers. Il s'agit de bataillons à l'armement moderne, mais simplifié, qui puissent faire contre les Vietminh la guerre à la vietminh.

Les bataillons légers seront répandus par tout le pays. Ils formeront une masse combattante seule capable de s'opposer à l'appareil vietminh, à ces guérilleros, à ces miliciens, à ces troupes populaires dont la mission est de contrôler la population. Les bataillons légers seront les troupes populaires du gouvernement.

Ces unités légères constitueront un supplément à l'armée viet-

### LES UNITÉS CONSTITUÉES A CE JOUR

L'ARMÉE vietnamienne comprend actuellement (outre 60.000 hommes environ servant dans les troupes de l'Union française) :

5 divisions à 9 bataillons ;

1 division à 3 bataillons ;

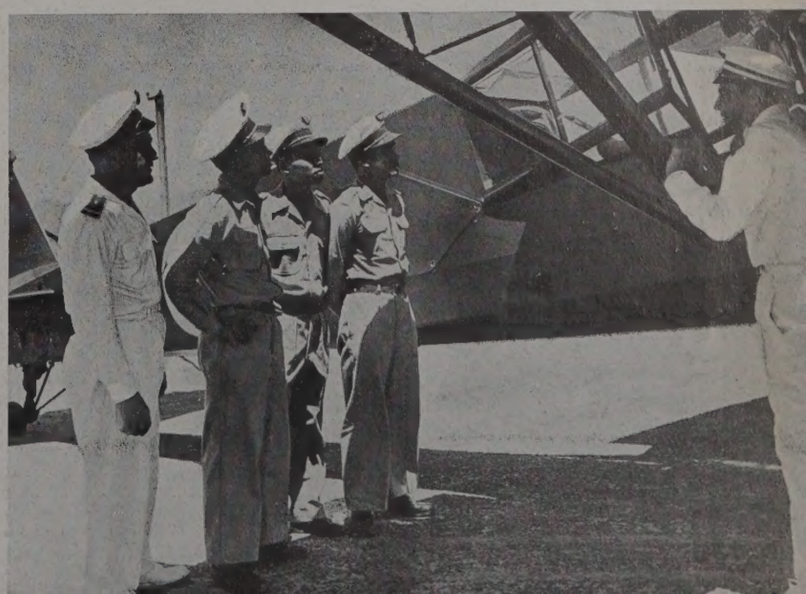
3 bataillons non endivisionnés ; 2 bataillons de parachutistes ; 28.000 hommes servant dans la garde ; 55.000 hommes de forces auxiliaires.

### LE PROBLÈME DES CADRES EN VOIE DE SOLUTION

LA formation des cadres — cadres supérieurs en particulier — constitue un point critique important. L'armée vietnamienne comptait, en 1949, 162 officiers ; elle en a aujourd'hui 2.500, soit environ 1 officier pour 65 hommes (armée de l'Union française : 1 officier pour 37 hommes), ce qui explique la nécessité de maintenir à la disposition du gouvernement vietnamien environ 800 officiers français.

**L'ÉCOLE NAVALE** de Nhatrang forme des officiers et des spécialistes pour la marine vietnamienne, qui disposera cette année d'unités fluviales.

**L'AVIATION** du Vietnam constituera en 1953 sa première unité : un groupe d'observation. Une promotion d'officiers-pilotes est déjà formée.



**TOUTES LES ARMES,** classiques et modernes, sont étudiées.

namienne proprement dite, qui est faite à l'image du corps expéditionnaire. En même temps que seront créés ces bataillons de commandos, l'armée vietnamienne régulière continuera à croître et à se développer selon les plans déjà établis. C'est dire qu'aux soixante bataillons de l'armée vietnamienne viendront s'ajouter soixante bataillons du modèle dit léger.

S. M. Bao Daï croit aussi que le moment est venu de procurer une satisfaction essentielle au nationalisme. La meilleure façon, selon elle, de donner cette impulsion au peuple vietnamien est de « défranciser », dans une certaine mesure, son armée. Sa Majesté réclame donc une nette séparation des tâches et des devoirs.

Le grand obstacle à ces projets impérieux est le financement. Déjà 68 % du budget national sont consacrés à l'armée. Déjà les prestations françaises, en argent et en nature, s'élèvent à environ 50 milliards de francs. Et toutes ces ressources sont juste suffisantes pour l'armée vietnamienne régulière. C'est donc de l'argent nouveau qu'il faut trouver pour les bataillons légers. 20 milliards supplémentaires seront indispensables pour 1953.

**LES JEUNES RECRUES** sont initiées à la guerre de jungle.

LE 25 février 1953, le haut comité militaire adoptait les projets de S. M. Bao Daï au cours d'une réunion à Dalat. M. Letourneau et le général Salan y représentaient la France. La délégation vietnamienne, dirigée par S. M. Bao Daï, comprenait le président Tam et le général Hinh. A la suite des décisions de Dalat, l'armée vietnamienne n'était plus un appendice du corps expéditionnaire. Elle devenait une véritable armée alliée.

Le haut comité décida que cinquante-quatre bataillons légers seraient levés au cours de 1953. Ce chiffre était très supérieur à ce qui avait été généralement prévu, du moins pour cette année.

Il fut également arrêté que tous les territoires à peu près dégagés de l'influence vietminh seraient du ressort de l'armée vietnamienne.

D'une façon générale, l'armée vietnamienne devrait assumer peu à peu toutes les tâches territoriales, libérant de nombreux éléments français, qui accroîtraient les forces de choc.

Les missions seraient nettement délimitées : aux Vietnamiens, la pacification ; aux Français, la guerre.

La direction suprême des opérations demeurait à l'état-major français. Ainsi, aucune atteinte n'était portée au principe de l'unité de commandement. Mais désormais S. M. Bao Daï et le président Tam seraient consultés pour toutes les décisions stratégiques importantes.

Enfin le haut comité rédigea une résolution indiquant que le but à atteindre était la remise de la défense et de la sécurité, sur tout le territoire national, aux seules autorités vietnamiennes. C'est dire qu'un moment viendrait où le corps expéditionnaire s'effacerait devant l'armée vietnamienne.

Tel fut le programme arrêté à Dalat. Pour le réaliser le gouvernement vietnamien s'engageait à mobiliser plusieurs classes et à augmenter son effort financier.

### L'EXTENSION DES SECTEURS CONFIÉS AUX VIETNAMIENS

LES unités vietnamiennes ont déjà pris part aux combats contre le Vietminh communiste et se sont remarquablement comportées au cours d'opérations difficiles. Elles ont, dès maintenant, assuré la relève des forces françaises dans trois importants secteurs en Sud-Vietnam (provinces de Tanam-Cocong et de Bentre) et dans le secteur de Hung-Yen, au Nord-Vietnam. Dans ces régions la responsabilité militaire incombe totalement à l'armée nationale. Au Tonkin, des unités vietnamiennes ont été engagées dans les récentes opérations du pays thaï et se sont montrées égales aux meilleures troupes.

LES récentes décisions prises à Dalat au cours de la session du 25 février du haut comité franco-vietnamien vont consacrer un accroissement, en 1953, de 40.000 hommes, répartis en 57 bataillons légers. Au cours de cette même séance il a été décidé que certaines provinces ou secteurs du Vietnam allaient passer sous la seule responsabilité du commandement vietnamien, à qui incomberait désormais le soin d'activer la pacification.

En réalité, la question financière n'est pas vraiment réglée. Il fut décidé que le président Tam lèverait ses bataillons légers avec l'argent actuellement en caisse. Il ferait appel aux Français en cas de pénurie financière. Mais, alors, les Vietnamiens demanderont l'argent aux Français et non pas aux Américains : ceux-ci pourraient profiter d'un appel direct pour essayer de mettre des instructeurs à eux auprès des nouveaux bataillons.

Or, au haut comité de Dalat, il fut entendu que la guerre demeurerait purement franco-vietnamienne tant qu'elle se déroulerait seulement contre les Vietminh.

LE haut comité de Dalat marque un tournant dans l'histoire du Vietnam.

Certes, les projets de S. M. Bao Daï avaient été étudiés depuis plusieurs mois par M. Letourneau et le général Salan. Ils ont été les artisans patients de l'œuvre accomplie. Mais le maréchal Juin en a été le cristallisateur.

Le voyage asiatique du maréchal se révélera aussi capital pour la coopération interalliée en Extrême-Orient.

Au Japon, le maréchal Juin a mis au point avec le général Clark un certain nombre de projets plus concrets. Ils serviront de base aux conversations qui se dérouleront à la fin de mars à Washington.

Enfin l'inspection militaire faite en Indochine par le maréchal aura d'autant plus d'importance que le commandement français actuel est au bout de son séjour. D'ici deux mois environ le général Salan et le général de Linarès partiront. En même temps s'en ira presque toute l'équipe qui avait été amenée par le maréchal de Lattre. L'avis du maréchal Juin sera prépondérant dans la désignation des successeurs.

La garde d'honneur. **De g. à dr. :** Molotov, Vorochilov, Beria et Malenkov.

Le cercueil est porté par diverses personnalités. **De gauche à droite :** Chvernik, Kaganovitch, Boulganine, Molotov, Vassili Staline et Malenkov.

# STALINE A REJOINT LENINE
## DANS LE MAUSOLÉE DE LA PLACE ROUGE

Au milieu d'une foule énorme, le corps de Staline a été transporté de la maison des Syndicats, où une dernière garde d'honneur avait été montée par les principaux chefs soviétiques, au mausolée de Lenine, sur la place Rouge. Tour à tour, Malenkov, Beria et Molotov ont pris la parole pour adresser un dernier hommage au disparu.

**FRANCE-ILLUSTRATION a retracé dans un numéro spécial la vie du dictateur qui a établi sa puissance sur la terreur et sur le sang et fait peser sur le monde anxieux une lourde menace.**

Dans le cortège, au premier rang : Boulganine, Vorochilov, Malenkov, Chou En Lai, tous deux portant brassard, et Beria.

# UN DÉFRICHEUR DE L'AIR : DIDIER DAURA

**1919 : LES JOURS DE PEINE DE L'AÉROPOSTALE :** Didier Daurat, **à droite,** qui devait plus tard fournir à Saint-Exupéry le modèle de Rivière, principal personnage de « Vol de nuit », crée les services de l'Aéropostale vers Casablanca, puis vers Dakar, avant de lancer ses pilotes sur l'Atlantique-Sud.

**1949 : JOUR DE GLOIRE :** l'héroïque aventure a inspiré un film : « le Grand Balcon ». Celui-ci est projeté à Casablanca en présence du maréchal Juin. Daurat assiste à la séance dans la loge du résident général de France au Maroc.

DIDIER DAURAT, le bâtisseur de l'aviation commerciale française, vient de quitter le commandement du centre d'exploitation d'Air France à Orly. Il devient directeur honoraire d'Air France. Mais ce n'est qu'une retraite théorique, car Didier Daurat continuera à tenir un rôle de conseiller près de notre grande compagnie. Il compte, en particulier, s'occuper de l'extension du réseau aérien métropolitain, dont la réalisation offre un haut intérêt pour l'économie française.

Dans l'article qu'on va lire un ami de longue date de Didier Daurat évoque la puissante personnalité de ce pionnier des transports aériens.

QUELQUES semaines avant la signature de l'armistice de 1918, Latécoère, industriel toulousain, avait créé une société aérienne en vue de joindre la métropole au Maroc. Il en avait confié la direction générale à un de ses amis, M. de Massimi, officier aviateur.

Celui-ci engagea quelques pilotes et appela tout d'abord auprès de lui un de ses anciens compagnons d'escadrille, le capitaine Daurat, âgé de vingt-huit ans, décoré de la Légion d'honneur pour avoir repéré la bertha, qui tirait sur Paris en mars 1918.

Né à Montreuil-sous-Bois, Daurat avait été dans sa jeunesse élève de l'Ecole d'horlogerie de Besançon. De là, sans doute, son goût de la mécanique précise, qui l'a guidé plus tard dans le choix des moteurs et des avions. Quand éclata la guerre de 1914, il sortait de l'Ecole d'administration de Vincennes et fut affecté à une boulangerie dans la gare régulatrice de Gray. Il n'eut de cesse qu'il ne fût versé dans l'infanterie. Blessé en 1916 comme officier de chasseurs à pied, il demanda à entrer dans l'aviation et commanda peu après la première escadrille française formée pour repérer l'artillerie lourde à grande puissance et effectuer de lointaines reconnaissances à l'intérieur des territoires occupés par l'ennemi. Ses camarades de guerre l'admiraient autant pour son courage à toute épreuve que pour son imperturbable sang-froid et ses qualités de conducteur d'hommes. L'armistice conclu, il ne fut pas difficile à M. de Massimi de convaincre le capitaine Daurat de devenir son collaborateur pour réaliser le projet de Latécoère.

Moins de six mois après qu'eut été reconnu le parcours Toulouse-Rabat, Didier Daurat, le 1er septembre 1919, emportait le premier courrier postal aérien vers le Maroc. Chaque semaine, Daurat, Vanier, Beauté, Delrieu, Dombray assuraient la liaison à tour de rôle. Les chefs d'unité de Barcelone, d'Alicante, de Malaga, aviateurs eux aussi, montaient la garde jour et nuit. Tous avaient foi dans l'avenir de leur entreprise, bien que le matériel sur lequel ils volaient fût composé d'anciens Breguet de guerre rafistolés.

Au cours de l'hiver, Daurat inaugura une nouvelle méthode de navigation qui, en se perfectionnant, deviendra le pilotage sans visibilité moderne avec ses rails invisibles. Pris dans des nuées sombres, il tire sur le manche de son appareil, lutte pendant de longues minutes contre les remous et survole l'océan de nuages. Sans radio, sans instruments de bord, il pense être arrivé à la hauteur d'Alicante et plonge « dans la crasse ». Brusquement, à quelque 100 mètres de hauteur, il se trouve au-dessus de la Méditerranée. Le voilà perdu en mer. Une ligne sombre apparaît : ce sont de minuscules îlots où il est impossible d'atterrir. Daurat met le cap plein ouest. Quand il aperçoit enfin Valence, il n'a plus que quelques minutes d'essence dans son réservoir. Il parvient cependant à se poser sans dommage.

## UN CHEF ÉNERGIQUE

L'EQUIPE de pionniers s'était agrandie très vite. Mais les nouveaux venus ne partageaient pas tous l'enthousiasme de leurs devanciers. Didier Daurat émergea de ses camarades, assuma la direction de l'exploitation, reprit en main ceux qui avaient des défaillances passagères et congédia les faibles qu'une insuffisance physique ou des déficiences morales rendaient inaptes à accomplir leur tâche. Organisateur à l'énergie de fer, il choisit ses hommes un à un : pilotes, radios, mécaniciens. Il avait en quelque sorte formé un type idéal d'aviateur de ligne que chacun s'efforçait de réaliser. Ce type était aussi bien un pilote aux prises avec les éléments qu'un chef d'aéroplane perdu dans le désert ou qu'un mécano acharné à son travail.

Lorsqu'un aviateur, ayant été désemparé par les surprises des éléments, revenait se poser à Montaudron, Daurat ne lui adressait aucun reproche.

Mais il allait au vestiaire revêtir sa combinaison de vol et disait au pilote qui avait abandonné la lutte :

« Prenez un mois de repos... Je ferai le courrier moi-même. »

Et il décollait pour Barcelone.

Dès l'aube il était devant les hangars, avait scruté le ciel, surveillé le réchauffage des moteurs.

Si, la nuit, des mécaniciens réparaient d'urgence un appareil, il veillait avec eux. Quand il sentait la fatigue les envahir, il leur demandait de prolonger leur effort en leur rappelant qu'une seule faiblesse de leur part pouvait provoquer la mort d'un homme.

## L'ÉQUIPE HÉROÏQUE

GRACE à l'intrépidité de tous, Toulouse était relié à Dakar. Mais la Camarde avait fait des coupes sombres dans les rangs de la première phalange d'aviateurs. Une nouvelle génération en avait commencé la relève. C'était l'équipe héroïque des Mermoz, Guillaumet, Lécrivain, Saint-Exupéry, Reine, Dubourdieu, Antoine, Delaunay, etc. Daurat les initiait aux rites d'une formation technique et morale qui pouvaient sembler absurdes, mais qui les façonnaient dans la vertu du travail d'équipe. D'abord, un stage aux ateliers pour laver les cylindres et dégrouper les moteurs, avec pointage aux heures d'arrivée et de sortie. Un beau soir, le néophyte était appelé par Daurat :

« Volerez demain, à 10 heures. »

Ce vol devant le patron était l'épreuve redoutée des « bleus », car l'acrobatie y devait céder le pas à la tenue de vol, et Daurat était un juge impitoyable.

Quand Mermoz, après son passage aux ateliers, avait effectué un vol de virtuosité avec renversements et glissés sur l'aile, Daurat l'avait accueilli par ses mots :

« Pas besoin de vous. Je veux des pilotes et non des acrobates. »

Et comme Mermoz protestait avec colère, Daurat se ravisa :

« Retournez à la piste, on vous dressera. »

Dès que le novice avait été reçu à l'examen passé devant Daurat, il « faisait le ciment », c'est-à-dire qu'il assistait aux départs et aux arrivées du courrier sur l'aérodrome de Toulouse-Montaudron.

Venait le soir où il était de nouveau convoqué par le chef :

« Partirez demain. »

Après un silence, Daurat ajoutait :

« Vous connaissez les consignes ?

— Oui, monsieur.

— C'est très joli de naviguer à la boussole en Espagne, au-dessus des mers de nuages, c'est très élégant. Mais souvenez-vous, au-dessous des mers de nuages, c'est l'éternité... »

A cette époque-là les moteurs étaient loin d'offrir la sécurité des moteurs d'aujourd'hui. Et le pilote n'avait d'autre ressource, quand fondaient les bielles, que de rendre la main vers la côte rocheuse d'Espagne, dépourvue de refuges.

Et Daurat précisait :

« N'oubliez pas que la fantaisie, la parade, l'héroïsme n'ont pas de sens ici. On vous demande d'apporter le courrier à l'heure. Vous êtes un ouvrier. Pas d'éclat. Pas d'exploit. Le public doit toujours ignorer votre nom. »

## PENDANT SIX ANS LES EXPLOITS S'ACCUMULENT

C'EST de Daurat que Saint-Exupéry s'inspirait en 1930 pour camper son héros, Rivière, dans « Vol de nuit » ; Rivière, qui aime ceux qu'il commande sans le leur dire, qui leur insuffle sa vertu, qui exige d'eux le maximum, les incite à la prouesse et qui « agit comme si quelque chose dépassait en valeur la vie humaine ».

De 1925 à 1931, les exploits s'accumulèrent des pilotes de l'Aéropostale qui avaient défriché le désert, la mer et la montagne. Dans toute l'Amérique du Sud les ailes françaises triomphaient ; les Andes étaient franchies, l'Atlantique-Sud, traversé. Avec une inlassable ténacité, Daurat continuait de forger les hommes et de perfectionner le matériel.

Louis Renault, qu'avaient impressionné les mérites exceptionnels de cet homme, lui offrit la direction de son usine de Billancourt. Daurat refusa. Il était uniquement un homme de l'air. Il fonda alors Air Bleu, puis devint directeur des lignes postales aériennes d'Air France, qui servent de modèles aux lignes postales étrangères, car le courrier y part et arrive à l'heure, même par brouillard, grâce à un système de lignes d'approche que beaucoup nous envient.

Je retrouve Daurat dans le décor de western où s'étale l'aérodrome parisien. Je le retrouve presque semblable au Daurat que je vis pour la première fois il y a près de vingt ans, quand Saint-Exupéry me fit déjeuner avec lui. A peine épaissi, mais toujours aussi placide

# E TACITURNE

puissant, avec ce même regard glacé qui ne te pas l'interlocuteur et, aux lèvres, une nelle cigarette. Le temps semble n'avoir point prise sur lui, et il ne paraît pas plus de rante-cinq ans.

### « JE NE SUIS PAS UN JOUEUR »

A pièce où nous entrons est meublée avec une extrême sobriété. Daurat se carre dans son fauteuil, comme un pilote sur son siège, en attendant mes questions.

« Quand vous accomplissiez, en septembre 9, le premier vol postal aérien effectué dans monde sur le parcours Toulouse-Rabat, siez-vous que l'aviation commerciale se développerait aussi rapidement ?

– J'avais la certitude que nous arriverions mettre sur pied une organisation régulière, onnée, pratique et sûre. Et cela dans un ai assez proche. **Si je n'avais pas eu cette fiance, j'aurais abandonné la partie. Je ne pas un joueur.** C'est cette même conviction s le développement sans cesse accru de la nique aéronautique qui me permet de ander à nos deux mille collaborateurs de sévérer dans leur effort, malgré les échecs, gré les injustices et en dépit des écueils qui s guettent encore.

Mais déjà le succès nous récompense tous. Paris-New-York, nous avons les meilleurs rcentages de rendement, bien que les sociétés currentes possèdent un matériel identique au re sur le même itinéraire et à tarif égal, que c'est un accord international qui le fixe.

– A quoi attribuez-vous les causes de cette ssite ?

– Au respect des horaires à l'arrivée comme départ. Et cela grâce à la valeur et à la ersonnalité » de nos équipages ainsi qu'à la lité de nos « rampants ».

Naguère, un de nos appareils avait pris un rd assez important sur le parcours de lantique-Sud, retard que nous ne pouvions er. J'ai adressé un message aux passagers en n vol au-dessus de l'Océan pour m'excuser et r rappeler les sacrifices consentis pour bâtir e ligne que jalonnent plus de cent morts. Le mmandant de bord lut ce message et ajouta lques mots de commentaire. Tous les passa- se levèrent et applaudirent. »

près une brève interruption, Daurat continue a voix monocorde et légèrement métallique :

Jusqu'aux Américains qui préfèrent notre ice aux leurs... On réclame notre présence s le Proche-Orient, où nous avions connu dernières années de sérieux mécomptes. »

### ORGANISER ORLY, CE N'EST PAS UNE QUESTION DE CRÉDITS, MAIS D'HOMMES

RLY sera un aérodrome digne de la capitale quand changera le rythme actuel de son édification ! Car il faut que Paris soit la plaque tournante des lignes aériennes du monde. Mais il ne le sera qu'à la condition soit diminuée la durée du contrôle par ministration. Cela n'est pas une question de lits ; c'est une question d'hommes et de nté ! Sinon, un autre aéroport prendra notre e. Qu'est-ce que sera la France pour un n dans quelques années ? »

près dix secondes de réflexion, Daurat nmelle :

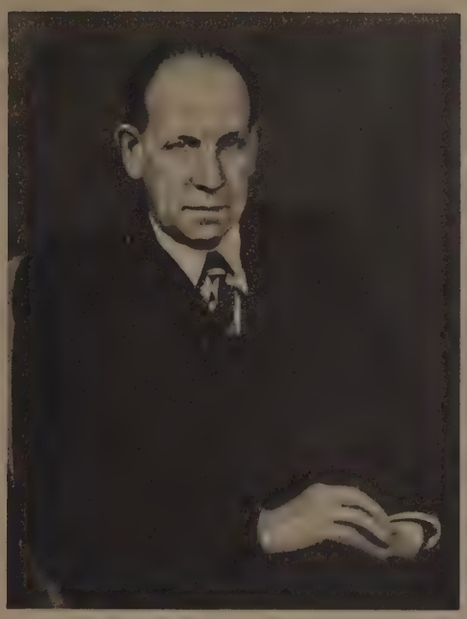
Pas même une heure de vol.

Actuellement, on construit des pistes de en plus longues parce que les moyens terrir par mauvais temps ne sont pas suffiment au point pour permettre à un appareil e poser sur une surface restreinte et parce le freinage par hélices à pas réversible ou roues n'est pas encore assez puissant.

Il faut aussi de plus en plus de place pour ateliers, qui sont déjà de véritables usines. nôtres comptent près de deux mille ouvriers. e suis convaincu que, dans l'avenir, les perfectionnements apportés aux avions seront tels s simplifieront la mission du personnel navid'autant que l'adaptation des moteurs à tion à l'aviation marchande est appelée sans e à bouleverser tous les problèmes du sport par air. »

René DELANGE.

# AUX QUATRE COINS DU MONDE...



## KLEMENT GOTTWALD EST MORT

A PEINE dix jours après Staline, le président de la République tchécoslovaque, Klement Gottwald, est mort. Il avait contracté une pneumonie aux cérémonies funèbres de Moscou. Il était né en 1896 et avait milité de bonne heure dans les rangs du parti social-démocrate. Adhérent du parti communiste dès sa création, il en devint secrétaire général en 1929 et ne cessa plus de jouer un rôle de premier plan jusqu'au coup d'Etat de février 1948, qui, par l'arrivée d'un cabinet communiste au pouvoir, marqua la naissance de la République populaire tchécoslovaque et provoqua le départ du président Benès. Le « coup de Prague » fut le moment capital de la carrière de Gottwald, que notre photographie montre, pendant ces journées historiques, saluant la foule des militants communistes descendus dans la rue pour soutenir son action. Elu le 14 juin président de la République, Gottwald s'appliqua à faire de son pays un « satellite » fidèle de l'U. R. S. S. Il accentua la lutte contre le catholicisme et procéda à de nombreuses épurations dans son parti. Ayant naturellement avoué leur « trahison » au cours du procès, Slansky, Clementis et plusieurs autres chefs communistes furent exécutés.

Le premier ministre Zapotocky (ci-dessus, à gauche) semblait être tout désigné pour la succession de Gottwald, qui pourrait d'ailleurs donner lieu à un remaniement dans l'organisation du pouvoir exécutif.

## FAROUK ET NARRIMAN SE SÉPARENT

L'EX-ROI Farouk d'Egypte et son épouse, Narriman, se séparent. Après avoir beaucoup hésité, la princesse est partie en avion pour la Suisse. (Notre photographie la montre à son départ de l'aérodrome de Rome, protégée par des policiers italiens.) L'épouse de Farouk s'est rendue à Genève, où elle a déclaré qu'après une longue patience elle était arrivée à la conclusion qu'il lui fallait se séparer de son mari.

Elle a ajouté qu'elle avait l'intention de se rendre au Caire le plus tôt possible. La jeune femme se proposerait de réclamer dès son arrivée en Egypte la garde de son enfant.

Quant à l'ancien souverain, après avoir à plusieurs reprises affirmé qu'il n'était pas question pour lui de divorcer, il a accusé des « personnages politiques » d'avoir encouragé la princesse à le quitter pour jeter le discrédit sur la famille royale.

# AUX QUATRE

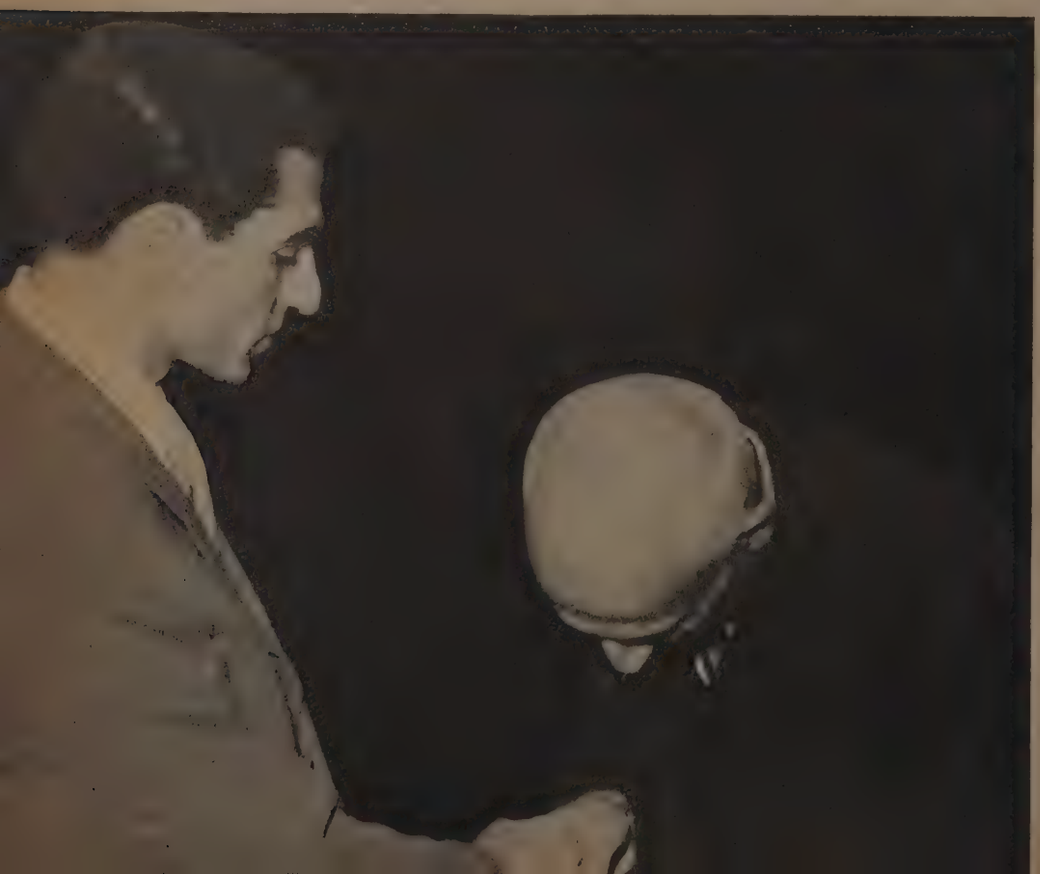
## MOSCOU VEUT-IL ACCENTUER LA GUERRE FROIDE ?

Faut-il voir dans les deux graves incidents aériens qui se sont produits aux abords de la ligne de démarcation Est-Ouest une recrudescence de la guerre froide ? Et cela au moment où un nouveau personnel politique prend en U. R. S. S. le pouvoir en main ?

On sait qu'un avion américain F. 84 a été attaqué au-dessus de la zone américaine et abattu le 10 mars par deux « Mig » venus de Tchécoslovaquie. Le pilote, le lieutenant G. Brown (à droite sur notre photographie), put sauter en parachute. Son camarade, Donald Smith, qui pilotait un autre F. 84, retourna à sa base. Deux jours plus tard un quadrimoteur britannique était abattu dans le couloir aérien de Berlin par deux chasseurs soviétiques. Il y eut six morts. Londres et Washington ont élevé d'énergiques protestations contre ces attaques, qui ont suscité autant d'émotion que d'indignation.

## MOSSADEGH A GAGNÉ UNE NOUVELLE MANCHE

A voir l'obséquieuse façon dont M. Mossadegh, le premier ministre d'Iran, s'incline devant son souverain on ne soupçonnerait guère que le vieil homme politique s'est récemment heurté violemment au shah et qu'on a pu, un moment, penser que la dictature de fait qu'il exerce sur son pays allait prendre fin. Mais les événements ont tourné de manière favorable pour le docteur Mossadegh. Et la décision du tribunal de Venise refusant d'accorder à l'Anglo-Iranian la restitution du pétrole transporté d'Abadan par un vapeur italien a renforcé sa position, qui s'est traduite par un durcissement à l'égard de la Grande-Bretagne. Mais ce n'est certes pas la dernière manche de cette rude partie.



## CONVERSATIONS POLITIQUES FRANCO-TURQUES

Nous partons avec la ferme conviction que les entretiens que nous avons eus avec MM. René Mayer et Bidault ont eu des influences excellentes sur les relations franco-turques. »

Ainsi s'est exprimé M. Menderes, premier ministre de Turquie (que notre photographie montre en compagnie de M. Vincent Auriol), qui était venu à Paris avec son collègue, M. Fuad Koprulu, faire avec les ministres français un tour d'horizon politique.

Dans ces conversations ont été évoquées non seulement les relations des deux pays, mais la position de la Turquie dans la défense du Moyen-Orient après la signature récente du pacte balkanique.

« Il faut, a dit à ce sujet M. Menderes, que le monde libre forme un bloc uni et sans discontinuité. »

## CRISE POLITIQUE AU JAPON

Une motion de défiance votée par les groupes de l'opposition ayant mis en minorité le cabinet Yoshida, le chef du gouvernement a pris le parti de dissoudre la Diète. Les élections générales ont été fixées au 19 avril. La crise, dont la cause profonde se trouve certainement dans les divergences qui se sont manifestées à propos du réarmement du Japon, a provoqué une scission au sein du parti libéral, qui est celui de M. Yoshida. Certains de ses propres amis accusent en effet celui-ci de n'avoir rien fait d'efficace pour le rétablissement de l'indépendance nationale et le redressement du pays.

Cependant de nombreux observateurs estiment que les prochaines élections seront favorables à M. Yoshida, qui ne se serait pas risqué à une dissolution, pensent-ils, s'il n'avait été convaincu de retrouver une majorité.

# OINS DU MONDE... (SUITE)

## LE MARÉCHAL TITO A LONDRES

E voyage en Grande-Bretagne du maréchal Tito semble marquer une nouvelle évolution de la politique yougoslave. Le maréchal a voyagé à bord du croiseur *Galeb*, escorté de tre-torpilleurs britanniques. A son arrivée, le d'Edimbourg l'a accueilli en compagnie de MM. Churchill et Eden. Le chef d'Etat yougoslave a eu plusieurs entretiens avec les deux ministres et a été reçu par la reine. De nombreux problèmes ont été évoqués, entre autres les rapports économiques avec les puissances occidentales et les relations italo-yougoslaves.

## UN PAS DE PLUS VERS L'EUROPE

TRASBOURG vient d'être le théâtre d'un événement historique ; pour la première fois un projet de constitution européenne a vu le jour, et c'est dans la grande ville alsacienne, où siégeait l'assemblée préconstituante, que résident de cet organisme, M. Spaak, a remis projet à M. Georges Bidault. Celui-ci préside uellement le comité des ministres des Affaires ngères des six pays participants, où siègent c lui MM. de Gasperi, Adenauer, Van Zeeland, en et Bech. A ce comité il appartient maintet d'examiner le texte établi par l'assemblée. Bidault a laissé paraître une certaine réserve : yeux des ministres, les parlementaires se ient peut-être montrés trop hardis. Mais semblée ne semble pas décidée à laisser les istres « enfermer le projet dans un placard ».

## LE SOURIRE DE L'AMBASSADRICE

s Etats-Unis ont désigné comme ambassadrice à Rome Mrs. Clara Boothe Luce, femme du directeur de l'hebdomadaire *Life*. Sa religion — elle est fervente catholique — sera, pense-t-on, de nature à améliorer les relations entre Vatican et les U. S. A., qui n'ont pas de représentant auprès du Saint-Siège. On voit ci-dessous nouvelle diplomate prêter serment devant le suprême Vinson.

## AUX MORTS DE « NORMANDIE-NIÉMEN »

LA France a rendu un solennel hommage à onze aviateurs de l'escadrille « Normandie-Niémen » morts au champ d'honneur, dont le gouvernement soviétique vient de nous remettre les corps. Les Invalides ont accueilli la dépouille des onze héros et celle de leur compagnon d'armes, le capitaine Monier, récemment disparu aux commandes d'un chasseur « Mystère ». En l'église Saint-Louis, le président Auriol et plusieurs ministres sont venus s'incliner devant les cercueils. Une autre cérémonie eut lieu à Villacoublay, où le général Valin et le secrétaire d'Etat à l'Air, M. Pierre Montel, exaltèrent la mémoire des disparus.

# PROPOS DU SCEPTIQUE

**LE ministre du Travail vient d'accorder la croix de la Légion d'honneur à un citoyen de Châlons-sur-Marne, M. Auguste Gérard, tourneur sur métaux, octogénaire, qui depuis deux tiers de siècle est au service de la même entreprise. Il ne s'agit pas là d'un cas exceptionnel. Chacun sait qu'en France, pays du bon Dieu, le juste ne peut pas plus échapper aux hommages officiels que la vertu, aux primes annuelles de l'Académie.**

**Voici pourtant que, faute d'avoir revisé en temps opportun les antiques notions du Bien et du Mal et d'avoir renoncé à des pratiques réactionnaires, nous compromettons gravement notre réputation aux yeux des peuples civilisés. Qu'on médite plutôt sur la discrète leçon de morale que nous donne la ville britannique de Leeds.**

**En 1865 un jeune habitant de cette cité, nommé Bob Wooldridge, fut appréhendé alors qu'il dérobait un sac de charbon. Personne ne fut surpris, à cette époque d'obscurantisme général, que le délinquant fût puni de douze coups de fouet. Bob Wooldridge s'étant ensuite spécialisé dans le « fric-frac » et le vol à la tire, personne non plus ne s'étonna qu'il récoltât, au hasard des tribunaux, cinquante-trois ans de prison. Mais, en 1948, un incident, caractéristique de l'évolution des esprits, se produisit : pour la première fois, les juges de Sa Majesté acquittèrent leur fidèle client, qui, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, s'était frauduleusement emparé d'une paire de chaussures. Un reclassement des valeurs s'opérait. Il s'est achevé la semaine dernière de façon triomphale puisqu'au cours d'une émouvante cérémonie le vieux Bob, doyen centenaire de la cambriole anglaise, a reçu les félicitations du lord-maire de Leeds, revêtu pour la circonstance de tous les insignes de sa fonction.**

**Sans doute voudra-t-on présenter cet événement comme une manifestation d'humour très localisée. Grave erreur, à notre avis. Car de Buenos-Aires nous arrive une autre nouvelle propre à nous renforcer dans le sentiment que nous assistons à une révolution universelle de l'éthique. La voici telle que nous la transmettent les agences les plus sérieuses : « La direction des prisons argentines a informé les internés qui cotisaient pour la retraite des vieux travailleurs avant leur condamnation que les années passées en prison compteront tout comme des années normales pour le calcul de leur retraite. »**

**Inutile d'épiloguer. Si la France veut se replacer à la tête du progrès, elle doit décider que les années de prison, comme les années de campagne, compteront double et que l'assassinat « considéré comme un des beaux arts » sera désormais protégé par le grand maître de l'Université.**

# LE JAPON ET LES PROBLÈMES DU MONDE MODERNE

PAR GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.

Le Français qui se trouve placé devant les angoissantes difficultés du monde moderne a bien des raisons d'hésiter sur l'interprétation qu'il convient de donner à certains phénomènes et sur la recherche des solutions efficaces ; il n'a toutefois jamais lieu de mettre en doute la continuité de l'évolution en ce qui touche l'histoire et les aventures de l'intelligence créatrice dans son pays. Nous assistons, présentement, à une crise de civilisation ; mais elle était en germe dans le XIXe siècle. Certains esprits, comme Renan, ont pu se tromper gravement sur l'avenir de la science, certes ; il n'en demeure pas moins que, dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, il peut y avoir, chez nous, accélération ou lenteur, il n'y a pas de coupure. Tout se tient et tout se suit.

Le voyageur français qui se réveille, le matin, dans sa chambre d'hôtel, au Japon, n'a presque aucun effort à faire pour s'introduire dans l'ordre apparent du monde où il se trouve : le lit qu'il va quitter est « à l'européenne ». Sur sa table de nuit se trouve un appareil téléphonique tout à fait semblable à celui qu'il a sous la main, dans sa maison de Paris, par exemple. Il va déjeuner « à la française », s'il le souhaite, s'habiller, descendre dans la rue, prendre une automobile et aller à ses affaires. S'il se trouve dans une grande ville, il n'aura pas le sentiment d'être en Extrême-Orient, mais bien plutôt en Extrême-Occident. Le paysage urbain qui se déroulera sous ses yeux ressemblera plus, tout au moins dans le centre de la ville, à certaines villes américaines qu'aux grandes villes de France. Les villes japonaises, comme certaines villes américaines, manifestent un esprit d'improvisation. Les « buildings » y sont certes moins hauts qu'en Amérique, mais cela tient à la crainte qu'inspirent les tremblements de terre. Cette réserve faite, la circulation est intense et réglée, comme chez nous, comme en tous lieux, par des feux et par des agents. La foule est vêtue, dans l'ensemble, à l'européenne, et la vue de quelques kimonos rafraîchit agréablement le regard, ici et là. Le bruit des mécaniques est ahurissant et, pour l'esprit, exhaustif. La publicité opère par le moyen des haut-parleurs, des affiches ou des banderoles, en attendant la nuit et les orgies lumineuses.

Le voyageur supporte cela comme il doit supporter, en tous pays, les excès d'une civilisation technique avide, exaspérée, folle de sa puissance et de ses ambitions. Cependant les heures passent et le voyageur se trouve, avec les amis qui l'entourent, arriver aux portes de la maison dans laquelle il va déjeuner.

Dès le seuil, l'étranger éprouve alors le sentiment de pénétrer dans un monde très différent de celui qu'il vient de parcourir. La maison de réception — yadoya ou chaya, hôtel ou maison de thé — se présente comme une retraite du vieux Japon, une retraite bien close, bien défendue. Là sont conservées toutes les traditions de la politesse, de la vie domestique, du goût, de la cuisine raffinée. Ce que beaucoup de Japonais ne peuvent plus maintenir dans leur maison privée, ils le recherchent dans la chaya où ils conduisent courtoisement le voyageur. Celui-ci devra se déchausser, s'asseoir sur un coussin, si ses articulations occidentales le lui permettent, s'installer entre deux braseros, se préparer à découvrir les mystères nationaux que le spectacle de la rue ne lui permet pas d'imaginer. Le repas pris, sous la surveillance attentive de belles dames richement vêtues, le voyageur entendra peut-être quelques chanteuses jouer de la musique classique, il verra peut-être des danseuses mimer avec art une scène poétique. Puis il reprendra sa course à travers la ville bruyante. Il s'arrêtera parfois pour visiter un temple ou un jardin et, tout de suite, il reverra le vieux Japon. Il ira peut-être assister, le soir, à la représentation d'un nô et il comprendra que la tradition, là aussi, est jalousement conservée. Mais, dès qu'il reprendra la voiture, il se retrouvera devant les usines, devant les constructions modernes, les inventions et les excès de la technique délirante.

Dans tous les entretiens qu'il m'est arrivé d'avoir avec des Japonais instruits — savants ou lettrés — j'ai compris que nous allions être, presque tout de suite, replacés devant le problème de la technique et de la méthode. Il n'est sans doute pas le seul problème grave. Les questions arithmétiques posées par la démographie tourmentent aussi tous les observateurs en Extrême-Orient. Autrefois, il y a un siècle, des ordonnances veillaient à maintenir la population japonaise dans les limites imposées par la production alimentaire. Les militaires, parce qu'ils avaient besoin de « matériel humain », ont laissé déferler, sur ce pays somme toute pauvre au point de vue de l'agriculture, une vague de surpeuplement si considérable qu'il est impossible aujourd'hui de ne pas en mesurer les effets si l'on songe à l'équilibre des sociétés humaines et donc à la paix. Mais le problème capital, dans l'ordre intellectuel, c'est celui qui est posé par le profond désir du peuple japonais de conserver ses traditions et d'être quand même à la pointe de l'évolution technique.

Ce problème suppose de graves résolutions concernant les mesures, le langage et les signes qui servent à fixer la pensée. Dès avant la seconde guerre mondiale, le Japon songeait à se rallier au système métrique. Il l'a fait de manière théorique, et il ne l'a fait que pour une faible part. Nous, Français, qui avons proposé au monde entier ce système admirable, imaginé par Delambre et Méchin, nous employons encore, parfois, de vieilles expressions. Nous parlons de lieues pour évaluer une distance, nous disons d'un homme qu'il mesure cinq pieds et six pouces... Mais ce ne sont là que des caprices de langage. Nous sommes vraiment les apôtres de ce système simplificateur et logique, accepté en partie par certains pays étrangers, totalement même par certaines nations. Le Japon va-t-il comprendre les avantages prodigieux que le système métrique procurerait à ses savants ? Je le souhaite, mais je n'en suis pas sûr.

Si je n'en suis pas sûr, c'est que beaucoup de Japonais cultivés se refusent, dès le début des controverses, à reconnaître qu'ils auraient avantage à modifier leur graphie. Qu'ils emploient les caractères chinois, ou les caractères sino-japonais ou même certains caractères simplifiés, mais encore dépendants de la graphie sino-japonaise, les hommes du Soleil-Levant écrivent verticalement, de haut en bas, puis de droite à gauche. Je comprends leurs hésitations, leur particularisme, leur fidélité à certaines pratiques où se marque leur génie national. Je me suis pourtant donné beaucoup de peine pour leur expliquer, pendant les « colloques » où nous abordions de tels sujets, que la France a, naturellement, adopté les chiffres arabes quand elle a bien senti qu'elle y avait avantage parce que les chiffres dits arabes étaient plus commodes et plus sûrs que les chiffres romains. La France a, dès la fin du XVe siècle, abandonné le caractère gothique pour adopter le caractère romain, en typographie. L'Allemagne observe la même discipline, non sans soubresauts, depuis le début du XXe siècle. La Turquie vient, avec rudesse et rigueur, de prendre aussi le caractère romain, ce qu'avaient fait, depuis longtemps, les peuples du Vietnam. Au surplus, on doit admettre que le caractère romain, s'il était adopté par les Japonais, pourrait se trouver réservé pour certaines études, le caractère sino-japonais demeurant l'instrument des poètes, par exemple.

Quand j'étais enfant, avant le règne de la machine à écrire, un secrétaire bien préparé devait pouvoir écrire en gothique, en ronde, en bâtarde ou en anglaise. On parle encore aujourd'hui des plumes dites « de ronde ». Nous avons accepté maintes simplifications exigées par l'évolution du monde.

Le Japon médite avec une sorte d'angoisse sur des problèmes que nous, gens d'Occident, nous avons résolus depuis longtemps parce qu'ils ne concernent pas l'esprit de méthode, l'esprit fondamental, celui qui gouverne tous nos actes et toutes nos pensées quand nous sommes dignes de notre civilisation.

Mais je viens de prononcer le mot de méthode, et tout aussitôt apparaît à nos yeux le problème majeur qui peut tourmenter les Japonais soucieux de l'avenir.

Premier des peuples asiatiques à se rallier aux disciplines de la civilisation occidentale, le Japon a non seulement appris et appliqué les techniques des sciences modernes, mais il a montré une étonnante invention dans le détail, dans le perfectionnement des produits industriels et de l'instrumentation. Les Japonais ont fait de même dans les arts plastiques et dans la musique. Il leur reste à démontrer qu'ils sont capables d'engendrer des Pasteur, des Claude Bernard, des Einstein, des Louis de Broglie. Il leur reste à s'aventurer au delà des techniques et à inventer de ces méthodes qui changent soudainement notre manière de vivre, d'agir et même de penser.

Je crois le peuple japonais capable d'une telle révolution et je fais, en toute franchise, des vœux pour son succès dans cette entreprise qui demande, selon une expression fameuse, « une longue patience » autant qu'une grande ferveur.

# DAKAR A MOINS DE SEPT HEURES DE PARIS

## L'AVION A RÉACTION ASSURE LA PLUS RAPIDE DES LIAISONS AÉRIENNES FRANÇAISES

PAR LOUIS CASTEX,
conseiller de l'Union française

A 800 km.-h. l'appareil décolle. En trente-sept minutes, et à la vitesse ascensionnelle de 7 mètres-seconde, il gagne l'altitude de 11.500 mètres.

IL est 22 h. 50. Nous sommes trente-trois passagers dans la cabine du « Comet » F. B. G. S. B. qui va nous emmener en moins de sept heures à Dakar. C'est le voyage d'inauguration de la plus rapide des liaisons aériennes régulières françaises.

Le commandant Loubry, qui, avec Jean Combard, est l'âme de la compagnie, a mis en route ses quatre réacteurs, l'un après l'autre, et il roule maintenant jusqu'à l'entrée de la piste.

Il s'arrête, serre ses freins, accélère ses réacteurs, leur donne toute leur puissance. Le bruit d'un cyclone, d'un ouragan remplit la cabine. La tour de contrôle donne l'ordre de départ. Les freins libérés, les turbines tournant au maximum, le « Comet » démarre. On n'entend plus que le bruit d'un aspirateur. Les balises lumineuses défilent à travers les hublots.

A 23 heures exactement, les roues quittent le sol après une course de trente-sept secondes. Nous sommes maintenant les passagers d'un ascenseur ultra-moderne, silencieux.

On est confortablement installé dans son fauteuil, qui, une fois basculé, permet un repos sans fatiguer les jambes. L'ambiance de cette cabine discrètement luxueuse et comparable à celle d'un appartement moderne donne une impression de confort et d'élégance.

On a bien la « bougeotte » ; il est agréable de marcher sur un épais tapis bleu roi. Il y a un va-et-vient dans le couloir. Francis Fabre, le jeune et dynamique président de la Compagnie aérienne U. A. T., dont nous sommes les invités, nous présente à tour de rôle à M. Cornut-Gentille, haut commissaire de l'A.-O. F., qui, avec sa femme, rejoint son poste à Dakar. C'est vraiment un salon aérien qui, à 800 kilomètres à l'heure, grimpe jusqu'à Châtellerault, où nous arrivons, à 11.500 mètres, en moins de trente-sept minutes, à la vitesse ascensionnelle de 7 mètres-seconde.

Pas la moindre vibration. C'est, paraît-il, le propre des réacteurs de n'en provoquer aucune. Pas la moindre gêne dans la respiration, la cabine est merveilleusement pressurisée ; on y a maintenu la même pression qui règne à 2.400 mètres, pression considérée comme minimum pour les passagers. Tout est prévu dans les moindres détails contre le givrage.

Le chef de bord, c'est le commandant Loubry.

22 h. 50. Étincelant sous les projecteurs, le « Comet » est prêt à partir pour son voyage d'inauguration.

Quelques-uns des invités à l'escale de Nouaceur.

e haut commissaire en Afrique-Occidentale française et Mme Cornut-Gentille.

Avant le départ du Bourget, devant le tableau de bord, dont ils connaissent avec précision Antoine Veillard, son second, vont prendre en main les commandes du « Comet » pour mener d'un seul bo

Dans la cabine de pilotage, notre collaborateur Louis Castex se fait expliquer en quoi la condu d'un appareil à réaction diffère de celle d'un avion à moteur à piston.

cadrans, MM. Roger Loubry, chef de bord, et
rs trente-trois passagers à Casablanca en 2 h. 55.

Dakar, Mme Cornut-Gentille baptise le « Comet » ;
s d'elle, M. Francis Fabre, président de l'U. A. T.

Chef pilote à Air France, plus de cent traversées de l'Atlantique-Nord, il désira « voler de ses propres ailes ». Patron, il disposa de trois « Liberator ». Paul-Emile Victor fit appel à lui pour les parachutages au-dessus des glaces polaires et à plusieurs reprises Loubry apporta le ravitaillement, l'aide indispensables à la mission. Il sauva, peut-on ajouter, ses intrépides compatriotes, qui se trouvèrent en difficulté à différentes reprises. On eut besoin de Loubry au moment du tragique accident des Açores. C'est lui qui, avec un Liberator encore, ramena des Açores à New-York les onze corps américains. Il fit ce voyage à 300 mètres au-dessus des flots !...

Les conversations suivent leur cours malgré l'heure tardive ; inutile d'élever la voix, on parle absolument comme chez soi.

Nous avons quitté Le Bourget depuis cinquante-six minutes et une multitude de petites lumières nous signalent Bordeaux. L'hôtesse de l'air nous présente sur un grand plateau des verres de champagne et de whisky, cependant qu'elle nous signale Biarritz dont les lumières baignent le bord de l'Océan.

Il fait très bon à l'intérieur de la cabine, pourtant la température est de —67 degrés à l'extérieur.

La caractéristique tout à fait particulière du « Comet » est de voler rarement en palier. Dès le départ il monte, et, arrivé à environ 11.500 mètres, sans quitter sa courbe ascensionnelle, il diminue l'angle de son ascension jusqu'à 12.500-13.000 mètres, puis il amorce sa descente jusqu'à l'atterrissage.

0 h. 40. Nous sommes au-dessus de Madrid, à 13.000 mètres. Nous cherchons à voir les lumières de la grande ville sans y parvenir.

1 h. 15. Nous descendons toujours, aussi le bruit s'adoucit.

Au premier plan, à notre gauche — car nous sommes au-dessus de l'Océan — voici Larache, plus loin, Rabat et, enfin, tout au loin, un important amas de lumières : Casablanca. Les lumières se rapprochent, nous arrivons à leur niveau et, environ à 30 kilomètres à l'intérieur des terres, nous nous posons sur le grand aérodrome de Casablanca-Nouaceur. Il est 1 h. 55.

## Casablanca, brève escale nocturne.

LE voyage Paris-Casablanca a duré exactement deux heures cinquante-cinq. Nous avons parcouru environ 2.000 kilomètres. Nouaceur, la plus coûteuse installation américaine à l'étranger, est une véritable petite ville, avec magasins, usines et cinéma. Nous venons de rouler sur une piste de 3.300 mètres, l'une des plus vastes du monde, susceptible d'accueillir des avions bombardiers atomiques.

Notre arrêt est seulement motivé par le ravitaillement en carburant. Le plein complet représente 31.300 litres de kérosène. Mais au départ de Paris nous n'avions que 22.500 litres dans les réservoirs. Le « Comet » était chargé à 46 tonnes. Nous avons consommé 4.400 litres à l'heure. Une vingtaine de minutes suffiraient pour faire le plein complet.

3 h. 5. Décollage face au nord. La cabine est maintenant plongée dans la nuit, plus de conversations, c'est le premier repos depuis le départ de Paris. Seule, ma lampe de chevet est allumée et me permet d'écrire mon « journal de bord ». Et le « Comet » monte toujours. A 3 h. 50 il est au-dessus d'Agadir, à 9.950 mètres. La température extérieure s'est radoucie ; oh ! tout est relatif, car il fait — 47 degrés. 4 h. 18, au travers du cap Juby, et à 4 h. 40 le navigateur fait le point astronomique, il est sur la bonne route : 25° 15' N., 12° 5' O.

## Dans l'aube aux mille couleurs.

NOUS voici au travers de Atar, 5 h. 54. A Port-Etienne, il est 5 h. 34. L'horizon nous apparaît alors avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, couleur mêlée d'orange, de violet, de mauve.

Nous allons aborder ce désert si redouté par les aviateurs, ce Rio-de-Oro où Reine et Serre endurèrent une dure captivité à la suite d'un atterrissage forcé. Ce ciel d'Afrique est sillonné maintenant d'avions de ligne avec un itinéraire, un horaire réguliers. Aujourd'hui l'Algérie, le Sahara et l'Afrique noire sont véritablement le prolongement de la France grâce à l'avion.

C'est l'aube avec son ensemble de couleurs dégradées que l'on n'aperçoit qu'au cœur du grand été en Europe. La lune est couchée, nous marchons toujours plein sud. Si, à notre gauche, cet horizon est lumineux, devant nous c'est la nuit noire. Pas un nuage en l'air, pas un nuage en dessous de nous. Nous glissons littéralement, le sifflement s'est de nouveau atténué : la descente est amorcée. J'ai la chance d'avoir autour de moi comme voisins de cabine des amis : Cahen-Salvador, auquel on a proposé comme lecture... « France-Illustration », Roche d'Estrez, « l'Air », dont il est également le directeur général, et, tout à côté de moi, Louis Couhé, qui vient justement de se réveiller. A-t-il rêvé à la lune ? Il me raconte cette anecdote : « En altitude, en plein jour, on aperçoit la lune briller. » Et il enchaîne : « En 1917, à Verdun, j'étais aux environs de 6.000 mètres lorsque tout à coup, me retournant, j'aperçois quelque chose d'anormal. Persuadé que c'était un avion ennemi, je pique comme un sourd. Je me retourne de nouveau au cours de ma descente et je m'aperçois que ce n'était que le disque lunaire qui brillait d'un vif éclat. »

Dans une demi-obscurité, la côte se dessine. Derrière nous, l'horizon est en feu. Dans un flot de lumières, voici Dakar. Aux portes de la ville un phare tourne. A côté se dessine nettement une piste bien éclairée, avec la ligne d'approche aux feux rouges. Il est 7 h. 5 lorsque le « Comet » pose ses roues, à 180 à l'heure.

Nous avons mis très exactement **quatre heures** pour venir de Casablanca.

## Un nouveau chapitre de l'aviation commerciale commence.

L'AÉROGARE est éclairée de projecteurs aussi puissants que des projecteurs de cinéma. Toutes les autorités civiles et militaires de l'A.-O. F. accueillent leur haut commissaire et nous-mêmes. Présentation des passagers, et nous gagnons les voitures qui nous attendent après avoir défilé devant la somptueuse garde rouge de la Résidence.

L'inauguration officielle de la ligne aérienne régulière Paris-Dakar avec un avion commercial à réaction est chose faite. C'est une page de l'histoire de l'aviation commerciale qui est tournée. Une ère nouvelle s'annonce. Paris est désormais à moins de sept heures de vol de la capitale de l'A.-O. F.

Ce sera l'honneur d'une compagnie aérienne privée, l'U. A. T., qu'elle ait été la première à avoir eu l'audace et la foi de prendre la responsabilité du grand effort financier. Tout cela mérite la réussite. Qu'il me soit permis d'en féliciter la grande Compagnie Maritime des Chargeurs Réunis, la dynastie des Fabre. De père en fils on se passe le flambeau dans cette famille qui a compris l'association bateau-avion depuis si longtemps. J'y associe le nom de Vidal, président de l'U. A. T., pilier des Chargeurs, dont il est le secrétaire général. J'y associe tous ses collaborateurs, M. Richon, le commandant Loubry et Jean Combard. J'aurais garde d'oublier Vigouroux, le mécanicien des grands raids, si connu dans le milieu aéronautique.

Durant cette journée passée à Dakar, la seule... l'emploi du temps aura soigneusement été chronométré. Aucun repos n'a été prévu puisque, arrivés à 7 heures, nous sommes prévenus qu'à 8 h. 45 un car nous prendra, dans les différents hôtels où les trente-trois passagers vont être immédiatement transportés, pour nous amener ensuite jusqu'à Rufisque et M'bour afin de nous familiariser un peu avec les environs de Dakar et ses deux bourgs africains. Rufisque, dont le nom dérive du portugais Rio Fresco (la rivière fraîche), était une des villes les plus importantes autrefois, mais Dakar l'a supplanté. Il y a une Ecole normale d'institutrices à Rufisque. Avec l'Ecole normale d'instituteurs à Sebikotane, ce sont les deux écoles fédérales pour toute l'A.-O. F.

La promenade est merveilleuse ; il fait une température de printemps ; nous traversons Rufisque, les trottoirs sont encombrés de jeunes garçons et de jeunes filles revenant de l'école, leur cartable à la main. Lorsque nous arrivons à M'bour il commence à faire très chaud. M'bour est, comme Rufisque, une ville commerciale, ville de pêcheries, où l'on peut voir tous les poissons de la mer, c'est une escale des pêcheurs de Douarnenez. La visite du marché ne manque pas de pittoresque.

Le déjeuner au bord de la mer, dans un bungalow réservé à l'armée, est un vrai déjeuner de France. Pierre Nigay, député de l'Allier, vice-président de la commission des communications à l'Assemblée nationale, pourra traduire la pensée de tous en disant sa joie d'avoir fait ce voyage. Il en tirera une leçon : « Il est conso-

lant de trouver dans son pays, malgré les difficultés de l'heure présente, une compagnie comme l'U. A. T. Nous devons la remercier, la féliciter d'avoir mis aujourd'hui Paris à quelques heures de Dakar, pour le plus grand bien de l'Union française. »

Puis c'est le retour à Dakar sur la magnifique route goudronnée bordée de baobabs, de jujubiers, de corosolliers, de papayers et, de loin en loin, de cocotiers. Nous passons non loin de Joal, patrie du député du Sénégal Léopold Senghor, dont le rayonnement politique et culturel dépasse l'Afrique noire.

Visite de Dakar avec ses beaux buildings, la route de corniche, le quartier résidentiel, le quartier indigène, qui, à l'instar de New-York, ne porte pas de noms de rues, mais de simples numéros.

Mme Cornut-Gentille baptise le « Comet » devant le Tout-Dakar officiel et mondain réuni face à l'aérogare de Dakar-Yoff. Allocution du haut commissaire, réponse du président Francis Fabre. Un buffet immense est dressé au pied du « Comet ». On a juste le temps de se changer pour assister au dîner offert par le haut commissaire au palais du gouvernement. Au cours de mon séjour j'adresse un message de sympathie au grand marabout Seydou Nourou Tall, que le gouvernement vient de faire grand officier de la Légion d'honneur.

## Sur le chemin du retour.

A 9 heures exactement, le 27 février, en quarante-trois secondes de roulement, nous quittons Dakar. Le voyage de retour vers la France aura lieu de jour.

Quand on vole de jour, à bord on est visiblement plus curieux. On s'en aperçoit vite, car on se bouscule facilement dans le couloir. Tout le monde veut regarder par les hublots, mais nous sommes déjà si haut que nous distinguons seulement l'Océan et, de temps à autre, la côte. A 10 h. 6 le radio nous signale notre position au travers de Port-Etienne, à 9.750 mètres, avec une température de —47 degrés. Dix minutes après, au travers de Atar et, à 10 h. 30, Villa-Cisneros.

Villa-Cisneros, 1925. Une date également dans l'histoire de l'aviation française. C'est là qu'atterrirent Arrachart et Lemaître, à bout d'essence, après être partis de Paris sur leur Breguet-Bidon pour battre le record du monde de distance en ligne droite. Ils l'avaient effectivement battu. C'était alors une performance sensationnelle, un raid extraordinaire.

Mais cette rêverie du temps passé, en voyant cette mer de sable continue, est vite dissipée, car les réflexions de l'ingénieur de la maison De Havilland, constructeur du « Comet », me rappellent à la réalité.

M. Longuemead note devant moi, avec soin, tout ce qu'il a pu remarquer, toutes les petites améliorations qui peuvent être apportées à la bonne marche de l'appareil. Il a questionné tour à tour les membres de l'équipage, et demain il regagnera Hatfield, près de Londres, et rendra compte des observations faites au cours de ce voyage inaugural.

L'aimable hôtesse de l'air vient me prévenir que le commandant serait heureux de me montrer la cabine de pilotage.

Mlle Gabrielle de Bourqueney (c'est son nom) est originaire du Mans. Elle a voulu embrasser ce métier qui joint l'utile à l'agréable. Métier très dur pendant le voyage, mais qui est suivi d'un repos absolu. Les voyages sont très intéressants, instructifs : « J'ai fait trois voyages en « Comet », ce mois-ci, jusqu'à Casablanca, et un voyage sur DC4 jusqu'à Pointe-Noire. » Et elle ajoute d'un air résigné, momentanément peut-être : « Je suis condamnée au célibat. »

Je cours à la cabine de pilotage et m'assieds sur le bras du fauteuil du chef de bord, Antoine Veillard. Le commandant Loubry, qui nous a pilotés à l'aller, est parti pour Abidjan avec le président Fabre. Il faudra pousser plus loin avec le « Comet ». Il y a le Cameroun, l'A.-E. F... Veillard donc me présente ses nombreux cadrans. Il n'y en a pas trop, quarante seulement, répartis en instruments de vol et instruments de contrôle de moteur. L'horizon artificiel voisine avec l'indicateur de montée et de descente, le pilote automatique touche presque les pédales de gouvernail de direction, mais l'équipage est familiarisé avec cet ensemble.

« Le pilotage du « Comet » change beaucoup avec les avions à moteur à piston, me dit Veillard. Il est plus « séduisant » à mener ; beaucoup de nouveautés, ne serait-ce que la rapidité du décollage et le réglage des réacteurs. » Le co-pilote, dont le siège est côte à côte, c'est Besset. Il est jeune et plein d'allant, comme Veillard. Le navigateur Mahot est élève du grand navigateur Comet, qui s'est illustré dans les traversées de l'Atlantique-Sud avec Mermoz et de l'Atlantique-Nord avec Guillaumet. Les radios : Fallou et Lapina ; les mécaniciens : Montet et Lacombe. Je bavarde avec Montet. Je reconnais son accent toulousain. Nous parlons du pays à 12.000 mètres ! Il en est tout heureux. Je lui fais observer qu'il y a dans cette cabine moins d'instruments de bord et de contrôle que dans celle de tout autre avion de transport.

L'extrême simplicité du moteur à réaction requiert en outre des travaux relativement réduits. L'entretien du « Comet » en général est moins compliqué que celui de beaucoup d'autres appareils commerciaux. Depuis que je parle avec l'équipage dans cette cabine, j'ai l'impression que l'avion est tout simplement arrêté. C'est une impression que je n'avais jusqu'ici jamais observée en avion.

Nous passons à 11 h. 6 au travers des Canaries et à 11 h. 40 nous sommes au-dessus d'Agadir, très en avance sur l'horaire prévu.

Bientôt, au loin, à droite, on reconnaît Marrakech. On voit bien la palmeraie et l'on situe l'emplacement de la Mamounia avec ses jardins paradisiaques. On croirait survoler la terre canadienne ou une plaine très riche de France.

**Julien Brunhes, sénateur, membre du Conseil supérieur des transports :**

**« L'Union française, depuis ce vol, est une réalité. L'aviation commerciale, qui vient de faire cet effort, œuvre pour l'unité de l'Union française, et je suis heureux qu'une compagnie privée vienne de prouver que les Français ont le sens de l'entreprise, de l'audace, de l'organisation et des responsabilités. »**

## Un record sur le trajet Dakar-Casablanca.

NOUS sommes à la verticale de la piste de Nouaceur. 12 h. 17, nous roulons sur le ciment. Nous avons franchi l'étape Dakar-Casablanca en trois heures dix-sept de vol.

Le commandant de bord nous communique le télégramme qu'il vient de recevoir : « J'adresse mes remerciements avec mes amitiés au commandant et à tout l'équipage du « Comet ». Je serais reconnaissant au commandant Veillard de vouloir bien exprimer à tous les passagers mon souvenir amical avec le salut cordial de l'A.-O. F. Signé : Cornut-Gentille. » Nous libellons, à notre tour, un télégramme de remerciements pour le chaleureux accueil que nous ont réservé l'A.-O. F. et son haut commissaire.

Décollage à 13 h. 15, en quarante-trois secondes. On survole Casa-Ville, le quartier arabe, mais on fuit toujours à 800 kilomètres à l'heure et l'on ne tarde pas à apercevoir devant nous Rabat avec Salé.

Et je pense à ma chance d'avoir piloté un avion comme la cage à poule « Farman », volant à 80 kilomètres à l'heure à 2.000 mètres, et de pouvoir aujourd'hui, trente-sept ans après, voler à 800 kilomètres à l'heure à 12.000 mètres d'altitude sur un avion alliant à la finesse et à l'élégance une sécurité quasi absolue dans un grand confort. Quel bond a fait la technique en si peu d'années !

Nous voyons maintenant le sol à travers un voile de cirrus-stratus. On va tellement vite que l'on ne sait quel nom donner à toutes les sierras successives que l'on rencontre.

Mais tout à coup les passagers se pressent aux hublots de droite — il n'y a du reste pas de place pour tout le monde — ce sont les Pyrénées, que l'œil peut embrasser à la fois dans toute leur étendue, de l'Atlantique à la Méditerranée. Le coup d'œil est unique.

On a disposé devant moi un crayon, la pointe en l'air, il se tient vertical sur la table, il ne bouge pas. Quelqu'un dit : « Il y a un truc ! » Le sénateur Dubois prend le crayon et le replace. Il est toujours debout. Ce n'est pas croyable, à 800 kilomètres à l'heure, à 12.000 mètres !

16 h. 20. Le bassin d'Arcachon. L'étang de Biscarosse. Nous ne pouvons nous empêcher, Louis Couhé et moi, d'évoquer le temps où, avec le « Lieutenant-de-Vaisseau-Paris », piloté par Guillaumet, nous partions de ce magnifique plan d'eau à minuit pour arriver trente-trois heures après à New-York en survolant l'Atlantique à 180 kilomètres à l'heure. Il y a de cela quatorze ans !

Je suis appelé subitement à l'avant. Le chef de bord veut me montrer l'ombre de la traînée de glace créée par le passage des réacteurs visible de 12.600 mètres sur une longueur d'une vingtaine de kilomètres. C'est ahurissant.

## Trois langoustes étaient du voyage !

NOUS coupons la Garonne à hauteur de Bordeaux. Nous filons à 830 kilomètres à l'heure. « Vous allez plus vite que les communications téléphoniques et télétypes. On ne peut pas vous suivre ! », tel est le message que reçoit d'en bas le radio. C'est l'exagération du sud de la Loire, sans doute. Il est vrai que la vitesse du « Comet » ne correspond plus aux moyens actuels. Il faut reviser les procédés, il faut repenser le problème des communications, le problème d'équipement.

17 h. 26, Le Bourget. Nous avons touché le sol. Nous sommes reçus par M. Vidal, président de l'U. A. T., auquel nous ne cachons pas notre enthousiasme et que nous remercions infiniment.

Il fait froid. Nous courons vite vers le hall d'entrée et, un à un, nous apposons notre signature sur le Livre d'Or de l'U. A. T. Je récupère à la douane les trois langoustes que j'ai achetées ce matin au marché de Dakar. Elles sont encore vivantes malgré leur séjour à 12.000 mètres d'altitude. Elles seront appréciées le soir même au banquet annuel des Toulousains de Paris, auquel je tiens à assister. N'est-ce pas le premier fret comestible transporté aussi vite et aussi haut de Dakar à Paris ?

Ce voyage en « Comet » marque véritablement le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'aviation de transport. Il est significatif qu'il soit effectué sur cette fameuse ligne où tant d'équipages se sont illustrés, où tant d'équipages ont péri.

« La France a le privilège de se dédoubler et de posséder une seconde France, c'est son Afrique », ai-je lu dans « l'Hallucinante Afrique ».

Je le redis : grâce à l'avion, l'Union française est bien une réalité.

# « TURF » ET « TURFISTES » A DAKAR

La latitude de Dakar semble plus favorable à la sieste qu'aux sports. Pourtant, la capitale de notre A.-O. F. possède maintenant un champ de courses dont des températures de 43 degrés à l'ombre ne restreignent pas l'activité. Les jockeys africains font même preuve d'un élan et d'une vitesse remarquables. Leur monte a cependant de quoi nous étonner. Ils s'asseoient, en effet, au fond de leur selle ; les étriers sont longs et les rênes, lâches. Autre différence avec nos hippodromes parisiens : les courses ne constituent pas une manifestation d'élégance indigène ; si les femmes noires sont autorisées à y assister, elles ne peuvent quitter leur tribune réservée. Mais l'atmosphère reste la même sur tous les champs de courses du monde. La fureur du jeu est d'ailleurs un caractère permanent de l'âme africaine, et les turfistes ne sont pas moins passionnés sous le burnous que sous le complet veston.

e tribune est réservée aux spectatrices noires.

L'inévitable essaim des jeunes « resquilleurs ».

document fait ressortir la monte curieuse, droit sur la selle, des jockeys africains ; il montre aussi que les fins de course sont disputées avec acharnement.

Longchamp a son totalisateur ; Dakar possède seulement un tableau, où les cotes sont notées.

s « lads » portent ici le casque colonial. Les costumes des parieurs donnent eux aussi une note exotique. is les habitudes ne varient guère d'un hippodrome à l'autre, même à des milliers de kilomètres de distance.

Pas de chance : le favori est « dans les choux ». Les tuyaux crèvent aussi au soleil de Dakar.

Le commandant Miault et (à g.) M. Ricard, ingénieur...

... en chef de la Compagnie, qui surveilla les essais.

# « ANTILLES »

## LE DERNIER-NÉ DE NOS TRANSATLANTIQUES

Le nouveau paquebot *Antilles*, de la Compagnie Générale Transatlantique, vient d'accomplir entre Brest et Le Havre un voyage d'essai. Construit aux Chantiers de la marine nationale à Brest, où la première tôle fut posée le 1er décembre 1948, il fut mis à flot le 26 avril 1951. La ligne des Antilles, dont il porte le nom, est la plus ancienne de celles que la C. G. T. exploite. Il y aura cent ans bientôt que le paquebot *Louisiane* quittait Saint-Nazaire pour la Veracruz. C'était le 14 avril 1862. *Louisiane* transportait 160 passagers, marchait à 11 nœuds et, faisant escale à Fort-de-France et à Cuba, mettait vingt-cinq jours pour faire le voyage. *Antilles* transportera 777 passagers et mettra, filant 23 nœuds, huit jours pour aller du Havre à Fort-de-France. Cette vitesse de 23 nœuds, relativement grande par rapport à la longueur du navire (182 m. 80), comme aussi le souci d'éviter les vibrations ont posé de difficiles problèmes à l'ingénieur en chef, M. Ricard. Le

**LE NOUVEAU PAQUEBOT RELIERA LE HAVRE A FORT-DE-FRANCE EN HUIT JOUR**

Sur la plage arrière, Gentil et Bourdet ont composé un « Palm-Beach » de céramique. Des cabin et un bar, au comptoir également de céramique, avoisinent la piscine, de 8 m. 50×5 mètres.

é de la carène a fait l'objet de nombreux essais. forme de l'étrave a été choisie de manière à nettre une meilleure distribution de l'eau aux x hélices.

a propulsion est assurée par deux groupes de ines qui développent 35.000 CV et qui sont ientés en vapeur par quatre chaudières, dont s fonctionnent par roulement, ce qui permet 'utiliser que 32.000 CV. Le navire est entière- t électrifié grâce à deux centrales. Toute l'eau ce nécessaire — 250 tonnes par vingt-quatre res — est produite à bord par distillation.

estiné au service d'une ligne « chaude », le veau paquebot a été aménagé de manière que passagers n'aient pas à souffrir de la tempé- re. La ventilation se fait par air conditionné. n peu partout on a vue sur la mer. Deux ines offrent les agréments du bain. Le plus id confort a présidé à toutes les installations. ntenue dans des tonalités claires, la décoration, utilise des bois d'essences diverses et aussi erre, le parchemin, la laque, a été confiée à des ialistes réputés : Leleu, Darbois-Gaudin, Old, on, Klein, etc., auxquels des artistes tels que verbie, Micheline Marie, Mandaroux, Alix née ont apporté le concours de leur talent. semble est extrêmement agréable.

vec la mise en service d'*Antilles* la « Transat » ve la reconstitution de sa flotte, éprouvée par uerre. Il n'a fallu que cinq ans pour obtenir ésultat, qui fait honneur à la Compagnie et à président, M. Jean Marie.

Tous les locaux réservés aux passagers de 1re classe sont, telle cette terrasse, situés sur le pont promenade supérieur. Seule la salle à manger a été placée au pont A.

Dans le salon de 1re classe, décoré de laques par Leleu, un grand damier de glace décorée dissimule un autel comprenant des vitraux de Labouret. Des bals et des séances de cinéma y ont lieu également.

Lambris et meubles de noyer garnissent le confortable et lumineux salon de lecture et de correspondance de 1re classe, décoré par Darbois-Gaudin et orné de deux grands laques décoratifs d'Alix Aymée.

La littérature est surtout un violon d'Ingres pour Nicole Vedrès, dont le véritable métier reste le cinéma. Beaucoup de vieux Parisiens se sont amusés ou émus à la projection de son film « Paris 1900 ». Elle reçut en 1950 le prix « Louis-Delluc ».

# NICOLE VEDRÈS, CINÉASTE MÉTICULEUX, EST UNE ROMANCIÈRE ÉCHEVELÉE

PAR GÉRARD CAILLET

De Nicole Vedrès, je connaissais un essai sur le cinéma et deux films célèbres : *Paris 1900* et *la Vie commence demain*.

J'imaginais l'auteur comme une personne sérieuse, positive et méthodique, qu'un grain d'humour, à point nommé, sauvait toujours avec un rare bonheur du pédantisme. C'est donc, simplement, avec curiosité que je me suis mis à lire *les Cordes rouges* (1) : on guette toujours un artiste au changement de genre ; aussi bien n'avais-je ouvert aucun des précédents romans de Nicole Vedrès, pas plus *Christophe ou le Choix des armes* que *le Labyrinthe*...

Quelques jours plus tard, comme je tenais devant moi la responsable des *Cordes rouges*, je lui confiai ouvertement ma stupéfaction :

« Mais vous êtes romantique, mais vous avez un don d'invention ahurissant, mais vous...

— Je sais, dit-elle. On trouve tout ce que je fais trop romanesque.

» Pourtant, je vous le jure, je n'en ajoute pas; j'en enlève plutôt... Vous trouvez qu'il en reste encore trop ?

— Que non ! hurlai-je; c'est réconfortant ce débordement d'invention aujourd'hui, cette cure d'imagination.

» C'est réconfortant et salutaire !

— Voyez-vous, dit-elle, ma mère est Russe : cela ne disparaît jamais complètement. »

Je lui racontai son livre : si je n'ai pas d'imagination, j'ai de la mémoire.

« Il y a, lui dis-je, un passage particulièrement remarquable. C'est celui où votre héros, caché depuis des mois près de son village natal, se fait raconter par un inconnu toute l'histoire de ce village qu'il connaît pourtant par cœur. Il le découvre ainsi pour la seconde fois par les yeux d'un autre. C'est métaphysiquement... extraordinaire... D'ailleurs les *autres* jouent un grand rôle dans votre livre. Votre personnage est, en toute honnêteté, un personnage de voyeur. Cela ne s'arrange pas toujours, d'ailleurs, avec les autres... »

Si elle était pédante elle répondrait : « C'est mon problème. » Elle le dira autrement :

« C'est difficile de vivre avec les autres... On les aborde mal, de l'extérieur. Tenez, je ne peux pas décrire un personnage ; dire : il est grand... elle est blonde. Cela me semble une précision gênante. Je ne peux pas nommer les pays : toute une partie du roman se passe en Allemagne, il n'y a qu'un mot allemand dans le texte...

— ... et une seule fois on dit : Angleterre. J'ajoute que cela n'a rien de mystérieux. On ne se croit pas du tout dans Kafka ; on comprend très vite ce dont vous voulez parler, exactement comme si vous l'aviez dit.

— Les autres... » reprend-elle.

Puis elle s'arrête.

Je sais ce qu'elle va me dire : « Au fond, on ne peut pas du tout vivre avec les autres » ; mais cela fait précisément partie de ce qu'elle ne peut pas non plus exprimer directement. Sinon elle ne serait pas passée par l'intermédiaire du roman pour le crier.

« Le roman, dis-je, c'est difficile ? »

Car je veux l'amener à me parler des deux techniques qu'elle connaît.

« Très difficile. On ne fait pas ce qu'on veut. On est mené : la vie des personnages vous déborde. »

Je glisse :

« Et le cinéma ? »

Si elle n'avait pas un grand respect de son métier, je gage que Nicole Vedrès hausserait les épaules. Mais comme le cinéma est en même temps une chose sérieuse pour cette romancière, elle s'en tire par un paradoxe :

« Quand vous avez assez de bouts de films devant vous et une idée fixe dans la tête, vous finissez toujours par aboutir à un montage qui signifie quelque chose. »

Décidément, ce n'est pas du tout comme cela que je voyais la lauréate du Delluc 1950. J'ignore ce qu'en penseraient Sartre ou Jean Rostand, qu'elle sut si remarquablement mettre en scène. Pour ma part, je l'aime beaucoup mieux comme elle est.

(1) Gallimard, éd.

# François Périer « jeune marié » et champion de catch

Le nouveau film de Gilles Grangier, *Jeunes Mariés*, ne manque pas d'animation. Il met aux prises, en une furieuse bagarre qui dure plusieurs minutes, François Périer et Peter Walker. Celui-ci tient le rôle d'un G. I. appartenant à une base américaine en France. Les deux jeunes mariés, Jacques (François Périer) et Gisèle (Anne Vernon), ont un accident d'automobile dans un village proche de ce camp militaire. Gisèle perd connaissance. A la suite d'un quiproquo, le soldat est injustement accusé d'avoir tenté de profiter de l'évanouissement de la jeune femme. Voilà compromises les fiançailles du malheureux G. I. avec une jeune fille du pays, qu'incarne Luciana Vedovelli, et voilà déclenché le match Périer-Walker. Qu'on se rassure ! Tout finira le plus heureusement du monde par une embrassade générale.

« Lâcheras-tu mes cheveux, sale individu ? »

« Et cette prise-là, tu la connaissais ? »

Anne Vernon pourra-t-elle les séparer ?

# CRÉDIT EST MORT

## A-T-IL QUELQUE CHOSE DE POURRI DANS LE ROYAUME DU CINÉMA ?

## LE CINÉMA FRANÇAIS POURRAIT TOURNER UN FILM SUR CE THÈME QUI ILLUSTRE SON PROPRE CAS

EN cinq ans, soixante-dix millions de spectateurs ont déserté les cinémas. En 1952, trois cent cinquante millions d'entrées ont été enregistrées en France... La fréquentation est double en Italie, quadruple en Angleterre... L'occupation moyenne des plateaux (dans les studios) est tombée de 66 % il y a deux ans à 44 % en 1952. »

Telles ont été les déclarations faites à l'Assemblée nationale par M. Louvel, ministre de l'Industrie et de l'Energie, lors du débat sur l'aide au cinéma. Ce débat s'est conclu par l'institution d'un Fonds de développement de l'industrie cinématographique, qui se substitue au Fonds spécial d'aide temporaire créé par la loi du 23 septembre 1948, laquelle est abrogée.

### Les industries cinématographiques sont-elles rentables ?

LA *Symphonie pastorale* a rapporté 35 millions à son producteur. *Le Royaume des cieux* a fait gagner une trentaine de millions à Duvivier. *L'Ecole buissonnière, Retour à la vie, Orphée* ont été des succès. *Les Casse-pieds, Justice est faite, Chacun son tour* ont été amortis en moins de trois ans. Plus près de nous, la réussite de *Fanfan la Tulipe* et surtout celle du *Petit Monde de don Camillo* sont extraordinaires. *Don Camillo* permettrait à son producteur de se retirer après fortune faite. Le chiffre de ses recettes en France atteindra le milliard.

Mais *Pattes blanches* a eu un déficit de 25 millions, *Ballerina* a fait perdre 80 millions à ses financiers. Et combien d'autres ?

Sur quatre films produits en France, un seul, dit-on, est bénéficiaire, un second couvre ses frais, les deux derniers sont de mauvaises affaires.

Comment, dans ce cas, la production continue-t-elle à se maintenir ? Elle ne le fait que par une série de subterfuges, par une suite d'acrobaties dangereuses et grâce, souvent, à des combinaisons financières d'une orthodoxie ou d'une moralité discutables.

Entre le moment où l'idée d'un film est retenue par un producteur et la fin de son circuit commercial, matérialisé par les recettes permettant de rétribuer les capitaux investis, *il s'écoule quatre ans en moyenne.* Si dans ce laps de temps la monnaie fond, les prix montent et l'on peut avoir l'illusion qu'un film ayant coûté 50 millions en a rapporté 60. En réalité, à valeur égale du franc, le déficit eût été évident. Mais ici, il ne l'est que lors du réinvestissement en vue d'une production nouvelle. Si le processus de dévaluation continue, l'illusion initiale persistera. En revanche, que survienne une stabilisation et voilà que s'écroule tout le système, qu'éclate son absurdité.

Afin d'arrêter ou, plus exactement, de freiner cette glissade dans l'abîme, le gouvernement a placé, en 1948, sur la pente dangereuse, une cale : la loi d'aide.

LE cinéma français fait vivre directement 80.000 personnes. Indirectement 120.000 personnes sont intéressées à la marche des différentes industries du cinéma (bâtiment, décoration, antiquaires, costumiers, dessinateurs, etc.). Le chiffre d'affaires annuel du cinéma français est évalué de 60 à 65 milliards.

### Ce que pense M. Trichet, président des exploitants.

VOILA un terme fort peu populaire parmi les cinéastes. Non pas que l'on conteste les mérites de la loi : sans elle, m'a-t-on affirmé, le cinéma français eût déjà cessé d'exister. C'est le qualificatif qui motive une levée générale de boucliers.

« Il a fait croire au public, m'a dit M. Trichet, président des exploitants, que nous sommes des « assistés sociaux », bénéficiant de subventions gouvernementales ou tout au moins d'un régime privilégié. Or l'« aide » en question se borne à ristourner à la profession ses propres recettes. Les fonds répartis proviennent en effet des 5 ou 10 francs supplémentaires perçus sur chaque billet de cinéma et qui sont partagés entre les exploitants — pour leur permettre de moderniser leurs salles, et elles en ont grand besoin — et les producteurs, sous condition qu'ils entreprennent un nouveau film. Le seul cadeau de l'État consiste à ne pas frapper de taxes ces 5 ou 10 francs. Mais que l'on ne dise pas qu'il s'agit là d'un privilège exorbitant ! En plus des impôts communs à toutes les entreprises, les salles de cinéma doivent payer 25 % de taxes. Avant la guerre, celles-ci étaient limitées à 15 %.

» Alors que les prix de revient à la production ont été multipliés par 30 par rapport à l'avant-guerre, le prix moyen des billets de cinéma est resté au coefficient 15. Ce déséquilibre entraîne notre mort. Mais les causes secondaires, excès de taxation, protection insensée accordée au cinéma non commercial, suffiraient déjà à elles seules à expliquer la crise. Que dire enfin d'une réglementation qui nous interdit de passer deux grand films dans un même programme ? On nous impose ainsi des courts métrages dont le public ne veut pas. Et il nous le fait savoir en désertant nos salles. Que l'on rende au moins aux exploitants leur liberté en matière de programme. »

### Pour M. Frogerais, président des producteurs, la situation est « très mauvaise ».

LE cinéma parlant, m'a-t-il dit, a provoqué une élévation considérable des prix de revient de la production. D'où la nécessité de vastes débouchés. Or le marché français est très étroit. Tandis que les États-Unis trouvent, chez eux, 4,7 milliards de spectateurs par an, l'Angleterre, 1.400 millions, la France en compte actuellement moins de 400 millions. La guerre nous a coupés des marchés extérieurs. L'Espagne, complètement fermée pendant

plus de dix ans, s'entr'ouvre à peine. Les pays d'au delà du rideau de fer, autrefois nos clients, sont perdus pour nous. L'Égypte, l'Argentine, le Brésil, etc., ont créé des cinémas nationaux et ont tendance à les protéger.

» Seule la loi d'aide a permis à la production française de survivre.

— Ne peut-on envisager une baisse des prix de revient de la production ?

— Dans ce domaine, tout consiste en définitive à agir sur la durée du « tournage ». Quand on l'aura réduite de six à huit semaines à cinq ou six semaines on aura réalisé le gain maximum.

— Cela serait déjà appréciable si l'on y ajoutait une diminution des cachets des vedettes.

— On paie les vedettes à proportion de leur « rendement commercial ». Certains noms attirent le public. Les possesseurs de ces noms ne l'ignorent pas. Ils en profitent, comme il est humain.

— Que pensez-vous des coproductions ?

— Les coproductions avec les États-Unis n'ont satisfait personne jusqu'à présent... Nous ne sommes pas à la même échelle. Nos vedettes sont inconnues en Amérique. Elles n'y font pas recette, en dépit de leur talent. Le talent, hélas ! ne remplace pas la propagande en matière de réussite « de masse ».

» En revanche les coproductions avec l'Italie, l'Allemagne, etc., sont non seulement souhaitables mais nécessaires. Les coproductions européennes apporteront probablement, à la longue, la solution du problème... pourvu toutefois que nous survivions entre temps. »

**EN ANGLETERRE**

L'APPLICATION du « Cinematograph Film Act » de 1927 permit à la production nationale de réaliser 190 films en 1934. Mais l'importation restait très importante : 480 films dont 449 américains. Le cinéma anglais actuel tient une place très honorable dans la production mondiale.

**La baisse des recettes est incontestable. Mais la production perd moins d'argent qu'elle ne le dit.**

Les grands films n'ont jamais eu, avant la guerre, autant de spectateurs qu'aujourd'hui. *Le Journal d'un curé de campagne, le Diable au corps, les Pieds nickelés, Manon, Autant en emporte le vent, Honni soit qui mal y pense, le Troisième Homme, Andalousie*, etc., de genres aussi divers que possible, ont attiré des foules énormes. En revanche, le « cinéma automatique », c'est-à-dire l'entrée dans la salle quel que soit le spectacle proposé, est en complet déclin. En réalité, le cinéma ne perd sa clientèle que s'il la déçoit. Il y a donc un problème de quantité — le public ne veut plus absorber des « premières parties » composées de courts métrages insipides — et un problème de qualité. Quand un exploitant passe un film bien fait, il a du monde. Mais le distributeur ne lui fournit un film à succès que s'il prend également cinq ou six bandes médiocres. Ce système, dit du « block booking », a conduit à la désertion des salles de quartier et des petites salles de province. A quoi le distributeur répond qu'il lui faut bien caser tous les films qu'il a en portefeuille, et cela d'autant plus qu'il a fait pour certains d'entre eux des avances substantielles au producteur.

Voyons les choses de plus près, les résultats pour 1947 ont été les suivants : coût total des films : 1.520 millions ; part de la production (y compris l'aide et les recettes à l'étranger) : 1.850 millions.

En 1948 : coût total des films : 2.600 millions ; part de la production : 2.918 millions.

Ces chiffres sont valables en comptant trois années d'exploitation pour chaque film. Pour dix-huit mois d'exploitation seulement, les films réalisés en 1949 et en 1950 se sont amortis dans la proportion de 75 % et de 83 %. Ils seront donc, eux aussi, bénéficiaires, dans l'ensemble, selon toute probabilité.

Cela autorise une première constatation : *la situation réelle du cinéma français n'est pas tout à fait aussi déplorable qu'on le dit.* Heureusement !

Elle n'est pas à coup sûr brillante, toute exagération mise à part.

Que penser de la fiscalité ? Plus lourde en France qu'aux États-Unis, elle reste cependant inférieure à l'anglaise (38,50 % selon le rapport Rank de 1951) et à l'italienne (29,50 % selon l'*Annuario italiano* de 1951).

**« Crédit est mort »... non sans quelque raison.**

C'est donc dans d'autres secteurs qu'il faut trouver des remèdes.

*Ce qui motive essentiellement et à juste titre l'inquiétude des milieux du cinéma, c'est la raréfaction croissante des capitaux disposés à s'investir dans leurs industries.*

Pour la production, le financement des films s'opère traditionnellement par :

— les crédits bancaires publics ou privés ;

— les avances ou garanties fournies par les distributeurs ;

— les apports en nature des fournisseurs (studios, laboratoires, etc.) ;

— les commandites et participations financières.

Les crédits privés de même que les commandites et les participations financières tendent à disparaître. La production française a dû se rabattre sur les autres sources. Et la meilleure d'entre elles, la plus importante de loin, est le Crédit national. Or les avances du Crédit national à la production cinématographique sont tombées de 876 millions en 1948 à 425 millions en 1951.

Quelles sont les raisons de la désaffection des capitaux privés et de la chute des capitaux d'État ?

Elles résident essentiellement dans un manque de confiance motivé par les procédés singuliers de trop nombreux producteurs. Ils ont été dénoncés aussi bien par la Cour des comptes (rapport de février 1951) que dans le rapport du Conseil national du crédit (décembre 1951) et par le Comité central d'enquête sur le coût et le rendement des services publics (mai 1952), par la Fédération syndicale des spectacles (cartel F. O. et C. F. T. C.) et par M. Lanet, rapporteur de la commission du cinéma à la Chambre des députés.

Le plus souvent, en France, le producteur ne participe pas au risque financier ; sauf lorsqu'il s'agit de l'une des six ou huit grandes maisons, dotées de traditions commerciales et d'un standing moral et matériel indiscuté. Hors ce cas, si le film aboutit à un échec, les bailleurs de fonds n'ont pratiquement aucun recours contre le producteur, dont tout l'actif est représenté uniquement par le film.

Cette merveilleuse irresponsabilité financière de fait du producteur ne l'empêche pas d'avoir l'initiative quasi exclusive de l'emploi des capitaux investis dans le film. L'usage lui attribue, avant même que soit terminé le film, 7 % du montant du devis à titre de « frais généraux », pour couvrir ses dépenses de secrétariat, de téléphone, etc. Donc, en

**EN ALLEMAGNE**

EN 1928, pour lutter contre l'influence américaine, industriels et financiers allemands créèrent, à côté de l'U. F. A., fondée en 1917, la Tobis et la Klang Film (issue de la Siemens), qui s'associèrent avec le groupe hollandais Kuchemeister pour disputer aux Américains les marchés français et anglais. En 1930, un accord d'échange de toutes les licences et de tous les brevets permit aux Allemands et aux Américains d'aboutir à un partage des marchés. Certains pays furent réservés à chaque groupe, d'autres restèrent marché libre, la France, par exemple.

Le gouvernement national-socialiste, pour remédier à la crise commencée dès 1930, favorisa une concentration extrême de l'industrie cinématographique autour de Tobis et U. F. A. Le cinéma allemand d'après guerre se reconstitue assez rapidement.

dehors du caractère bénéficiaire ou déficitaire du film à naître, sur un devis de 50 millions — prix d'un film très courant — le producteur touchera 3,5 millions. Si le devis monte à 100 millions, il en aura 7, etc. Sans doute s'agit-il là d'une disposition contractuelle à débattre entre le bailleur de fonds et le producteur. Mais l'usage, l'usage... a presque force de loi.

Quand il s'agit de producteurs sérieux, cette clause n'est qu'un demi-mal. Malheureusement, on ne dénombre guère plus d'une douzaine de producteurs sérieux en exercice. Or près de 300 sont inscrits sous cette rubrique professionnelle et 74 sont actuellement en opérations.

**Le film paie tout... y compris les fantaisies somptuaires.**

On voit immédiatement apparaître un premier risque : celui d'un gonflement excessif du devis, qui augmentera automatiquement la part relevant de ces fameux 7 %.

D'autres pratiques bien connues des initiés s'appellent les ristournes d'impresarii, les paiements fictifs, les frais de voyage, de représentation, de publicité, la facturation d'accessoires imaginaires, l'acquisition de voitures automobiles, de robes, de costumes, la décoration de l'appartement particulier du producteur ou de sa petite amie. Le film paie tout. Sinon le film, du moins le mécène qui le finance.

Le producteur peu consciencieux trouve auprès de certains techniciens et artistes « de création » payés à la semaine ou au cachet des partisans zélés d'une prolongation de la durée du tournage. A 150.000 francs par semaine pour les techniciens, il serait dommage d'aller trop vite en besogne. Quant aux vedettes, grâce à la surenchère ou à l'entente de leurs impresarii et à l'inorganisation des producteurs, leurs cachets atteignent un million pour un comédien moyen et 10, 15 et jusqu'à 20 millions pour les noms les plus connus. Cela rémunère royalement les dix ou douze semaines de tournage généralement exigées par un grand film.

Le mémorandum de la Fédération F. O. des spectacles estime que « le système de paiement des heures supplémentaires (4.000 francs pour un technicien) résultant de la convention collective est totalement inadapté à une industrie de prototypes, de même que l'exigence d'une équipe minimum quel que soit le film entrepris. Cela est incompatible avec la nécessité de comprimer les dépenses. On ne trouve aucune exigence de cette nature en Italie, où le coût de production est inférieur de 25 % en moyenne à celui de la France ».

Le résultat est que l'on tourne de plus en plus de films en Italie, sous couleur de coproduction (souvent fictive) et de moins en moins de films en France.

Le dépassement sur devis atteint dans notre pays jusqu'à 100 % du devis initial sans justification de cas de force majeure — seul couvert par les assurances. Le film *les Joyeux Pèlerins* est joyeusement passé de 55 millions initiaux à 127 millions. Une autre production a vu son devis de 80 millions se transformer en 210 millions de dépenses réelles.

**EN ITALIE**

L'ETAT étendit entre les deux guerres mondiales sa mainmise sur la production nationale en s'assurant le contrôle des sociétés « Cines » et « Pittaluga » et en nationalisant l'Union cinématographique éducative. Aujourd'hui, le cinéma connaît en Italie un « rush » extraordinaire favorisé par de jeunes équipes où les talents sont nombreux.

**Mieux vaut parfois payer 10 millions de dédit.**

Le dépassement n'est pas toujours imputable au producteur ou au metteur en scène. Notre consœur Françoise Giroud citait parmi les « folies du cinéma » des exemples de dépassements involontaires. Ainsi *le Salaire de la peur*, produit par Borderie et réalisé par Clouzot, devait comporter douze à quatorze semaines de prises de vues en décors naturels et en plein air. Les dates de tournage étaient fixées entre le 15 juin et le 15 octobre, dans la région de Nîmes... Les prises de vues ne commencèrent que le 27 août. Que s'était-il passé ? Les scénaristes chargés d'adapter le roman d'Arnaud n'avaient pas satisfait Clouzot. En mai, celui-ci se décida à récrire lui-même le scénario. Les contrats avec les comédiens et les techniciens « de création » étaient signés pour le 15 juin. Ce n'était pas en un mois que Clouzot pouvait mener à bien son travail de mise au point. Devait-on remettre la réalisation du film à l'année suivante ? Il eût fallu, dans ce cas, débourser près de 10 millions de dédit. On commença donc le tournage le 27 août et l'on activa les prises de vues. Dès septembre survint la pluie. En attendant les éclaircies, soixante-quinze personnes devaient être logées, nourries, payées... Finalement, les 90 millions du devis suffirent à peine à payer les deux tiers du film.

Rossellini se trouva dans un cas analogue. Au moment de commencer le tournage d'*Europe 1951*, avec Ingrid Bergman, Gérard Philipe et Fernand Gravey, le réalisateur italien du film s'aperçut que le scénario le menait à la catastrophe. Le producteur eut le courage — et l'argent — nécessaire pour arrêter immédiatement les frais et verser 10 millions de dédit. Peu de producteurs agissent ainsi.

Avant même d'entreprendre les premières séquences du *Cap de Bonne-Espérance*, réalisé par Raymond Bernard sur un scénario de Pierre Laroche, chacun se rendit compte que l'échec était quasi certain, parce que « ça ne marchait pas ». On tourna cependant pour éviter les dédits. Et l'on fit un film déficitaire.

Ce qu'il faudrait ? D'abord acheter les droits du roman ou de la pièce que l'on estime pouvoir être adapté. Il en coûte de 100.000 francs pour un inconnu à 4 millions quand il s'agit d'un André Gide *(Symphonie pastorale)*. Un scénariste travaille pendant un mois le sujet. Dès lors, même si le scénario doit être récrit, on sait que le sujet est transposable ou non au cinéma. Les sociétés françaises « Gray films » et Gibé ne procèdent pas autrement. Elles ne tournent guère chacune qu'un film par an, mais elles n'ont pratiquement jamais connu d'insuccès commercial.

**EN AMÉRIQUE**

HUIT grandes firmes cumulent la production, la distribution et l'exploitation : « Fox », « Warner Bros », « Paramount », « Universal Pictures », « United Artists », « Metro-Goldwyn-Mayer », « Radio-Keith Orpheum Corporation (R. K. O.) », « Electrical Research Products Incorporated (E. R. P. I.) ».

Par l'intermédiaire de ces deux dernières sociétés, qui ont trusté les brevets du « parlant », la Banque Morgan (R. K. O.) et la « Chase National Bank de Rockefeller (E. R. P. I.) » contrôlent pratiquement le cinéma américain et la plupart des marchés étrangers.

**Les habiles et les naïfs.**

Les dépassements involontaires, du type cité plus haut, peuvent constituer des fautes. Il y a loin de la faute à la fraude. Celle-ci existe dans les devis truqués, volontairement minorés pour « appâter » des bailleurs de fonds, qui veulent s'offrir un film comme d'autres, une danseuse, une écurie ou un journal. Par une coïncidence fâcheuse, ces philanthropes au lieu de s'adresser à des maisons sérieuses — il en existe, à la gestion desquelles il faut rendre hommage — se rabattent ou sont rabattus sur les personnages les plus... discutés du cinéma, qui ont tôt fait de sonder leur « client ». Ils savent qu'il est disposé à fournir 50 millions. On lui fait un devis de 50 millions pour un film qui en nécessiterait 60 ou 70. Le film avance le plus mollement possible... et l'on constate qu'il faut ajouter 20 millions pour terminer le tournage. Comme le financier imprudent risque de

**EN FRANCE**

L'ANNÉE 1934 vit la faillite de Osso, Haïk et Gaumont (Gaumont-Franco-Films Aubert), suivie de celle de Pathé-Natan. Ces deux krachs provoquèrent un long arrêt de la concentration de l'industrie et entraînèrent en même temps qu'une extrême dispersion une méfiance extrême des milieux financiers.

L'accord franco-américain de 1936, signé avec l'intention de favoriser l'exportation des vins français en Amérique, donnait à celle-ci la possibilité de nous envoyer 188 films par an et nous interdisait de majorer les droits de douane ; l'après-guerre a vu la signature de l'accord Blum-Byrnes puis celle de l'accord de 1948 et enfin celle du dernier accord de novembre 1952. Aux termes de ce nouvel instrument, la France limite à 138 par an le nombre des films étrangers importés (dont 90 américains).

Pathé et Gaumont ont repris leur activité. Une société de production et de distribution d'économie mixte (mais entièrement contrôlée par l'État) a été créée pour exploiter le patrimoine séquestré des anciennes sociétés allemandes : l'U. G. C. (Union générale cinématographique). Les autres grandes maisons de production sont actuellement : Ariane-Films (de Rouvre), Dicinna, Filmsonor, A. G. D. C.

LE Centre national du cinéma a été fondé pour répartir entre les sociétés productrices les fonds provenant de la loi d'aide.

La profession, après une période d'anarchie, s'est organisée au sein de la Confédération nationale du cinéma, qui groupe la Fédération des cinémas français, le Syndicat général des producteurs de films, la Fédération nationale des distributeurs et la Fédération des industries techniques (studios, laboratoires).

tout perdre si le film n'est pas fini, il s'arrange pour trouver ces 20 millions... qui se révèlent insuffisants. Cette fois, le malheureux financier est à sec. Qu'à cela ne tienne ! Un *deus ex machina* fournira les 5 ou 10 millions permettant d'achever la production... à des conditions léonines (25 %, par exemple, de la part revenant au producteur quand on a engagé 10 % des frais de production) !

Comment réaliser l'assainissement sans lequel le cinéma français va inéluctablement à la paralysie ?

En Angleterre, le dépassement moyen pour les films financés directement par la National Film Finance Corporation n'a pas atteint 1 % pour l'exercice clos le 1er mars 1951. Mais la N. F. F. C. subordonne son concours à l'investissement, par le producteur, de fonds qui lui sont propres. De divers côtés, on réclame en France une participation financière du producteur lui-même à la production (de 25 %).

Le producteur, assure la Confédération du cinéma, n'est qu'un technicien. Exiger de lui une participation financière serait « antidémocratique » !

Une telle persévérance dans l'erreur est redoutable. L'an dernier on réclama 2 milliards d'avances sur les fonds d'aide, tout de suite, faute de quoi les productions s'arrêtaient, les studios fermaient, le cinéma français était mort... Le gouvernement se boucha (sagement) les oreilles à ces sommations. Et la production continua. Il se pourrait qu'un jour, en effet, elle dût stopper définitivement. Les pouvoirs publics n'y auront qu'une faible responsabilité, celle qui ressortit, d'une part, à la réglementation trop rigide de l'exploitation, d'autre part, à une gestion trop molle du Centre national de la cinématographie. Le Centre a toléré naguère les gaspillages et, par là, découragé les capitaux privés et ceux du Crédit national. Il a favorisé les impudences, il a cumulé par un semi-dirigisme invertébré tous les inconvénients du dirigisme et ceux du libéralisme. Son directeur actuel, M. Flaud, paraît décidé à revenir sur ces errements. Mais, en définitive, c'est à la profession elle-même qu'il appartient de faire la preuve de sa maturité, de sa capacité à s'organiser, à s'épurer de ses éléments... non douteux. Tant qu'elle se borne à tenter d'émouvoir l'opinion par des appels au secours, qui résistent mal à l'examen, nul ne la prend au sérieux. Cela est dommage. La menace qui pèse sur le cinéma français est réelle. On l'a généralement exprimée avec des exagérations si puériles que l'on a fini par faire douter les meilleurs amis du cinéma de l'existence *vraie* de la crise.

On a usé de telle manière de la coproduction — excellent remède à l'étroitesse excessive du marché français — qu'on l'a déconsidérée. Elle a été utilisée comme un instrument à la fois par des affairistes et par des politiciens.

Tout cela est un peu pauvre et décevant. Si l'on ne retenait que cet aspect de la compétition cinématographique on serait tenté de conclure que le mal est sans remède. Que signifie, par exemple, aujourd'hui l'obligation pour le producteur de réinvestir les fonds versés à titre d'aide dans une production nouvelle ? Cette obligation est illusoire. Elle n'existe qu'en cas de bonne volonté. La Confédération réclame maintenant la cessibilité de cette aide. Ce qui se traduira évidemment par la nécessité pour le petit producteur indépendant de passer sous les fourches caudines du gros producteur. Mesure démocratique sans doute ? Mieux vaudrait en définitive, plutôt que de se lancer dans le domaine obscur des savantes combinaisons, adopter le système plus libéral du cinéma italien. L'aide y est attribuée sans condition de remploi. Elle constitue une super-recette qui augmente les garanties des bailleurs de fonds. En France on crie haro ! sur ceux-ci, on les plume gentiment, on s'efforce à rogner sur leurs garanties et l'on se scandalise de les voir s'éloigner du cinéma.

« Plutôt la nationalisation ! » s'exclame le chœur communiste groupé autour de Daquin et d'Autant-Lara.

Il est certain qu'en U. R. S. S. le cinéma se porte admirablement. Les Eisenstein, Pudovkine, Kosimsov, Trauberg, etc., rappelés à l'ordre, ont confessé leurs fautes. Avant la guerre, la Russie soviétique produisait quarante ou quarante-cinq films par an. Un magnifique Institut du cinéma fut créé avec laboratoires, bibliothèques, etc. La capacité de production du pays étant estimée à trois cents ou quatre cents films par an, *en 1950, les studios du ministère de la Cinématographie ont réalisé treize films* (*Gazette littéraire*, du 25 septembre 1951). Cette même publication soviétique révèle qu'au cours des quinze années de la période 1936-1951 des diplômes de directeurs de production de films artistiques ont été accordés à cent quarante-trois jeunes gens. « Sur ces cent quarante-trois personnes, aucune ne figure sur la liste des directeurs ayant produit en 1950. Vingt-trois d'entre elles seulement ont eu, en quinze ans, l'occasion de faire des films. Non pas vingt-trois films, car on groupe plusieurs jeunes directeurs pour une production, et seul l'un des vingt-trois a réussi à réaliser un second film. »

**Le cinéma ne s'improvise plus parce qu'il est devenu une industrie chère.**

LES Français peuvent faire aussi bien que quiconque et même beaucoup mieux dans les domaines où le génie national s'exprime avec le plus d'aisance. Chaque fois qu'ils ont préparé leurs films avec soin, réduit dans toute la mesure du possible — qui est plus grande qu'on ne le dit — la part de l'improvisation (le cinéma ne s'improvise plus parce qu'il est devenu une industrie chère), lorsqu'ils ont su travailler en équipe, sérieusement, ils ont obtenu le succès. Il leur reste à ne pas tarir complètement les sources de capitaux publics ou privés, à adopter des modes de rémunération moins extravagants, à faire de grands films sans dilapider des sommes astronomiques, à éliminer les fous et les aventuriers. Cela est parfaitement réalisable même en pays de liberté. Et l'on continuera alors d'entendre dans les studios les phrases rituelles précédant le tournage d'une séquence :

« Mettez le rouge.
— Le rouge est mis.
— Moteur.
— Silence, on tourne. »

RENÉ TANGUY

# AUX ARTS MÉNAGERS

Maurice Chalom a installé les châtelains dans la grange. Ils n'y seront certainement pas couchés dans le foin..

## *DE LA CHAUMIÈRE AU CHATEAU*

# L'ART ANCIEN DANS LA VIE MODERNE

CHAQUE année les antiquaires apportent au Salon des Arts ménagers un concours qui associe l'art ancien à la vie moderne. Au milieu des mille instruments d'une civilisation mécanique, ils offrent aux regards des visiteurs des meubles aux belles lignes, des objets harmonieux. Le luxe n'est pas forcément le confort, mais tous deux peuvent parfaitement s'unir. Le rapprochement entre les appareils pratiques dont la présentation est la raison d'être du Salon des Arts ménagers, entre les moyens fournis par l'industrie moderne de réduire les travaux pénibles ou fastidieux de l'existence domestique et un décor de la vie élégant et riche (inaccessible sans doute à beaucoup), pareil rapprochement est plaisant et instructif. Cette exposition dans l'exposition maintient les droits d'un goût raffiné.

Gallot crée de confortables meubles de jardin.

Le bar le plus simple, dû à Gilles Sermadiras.

Suzanne Guiguichon a su, en meublant de merisier ce « living-room », retrouver, à travers la sobriété des lignes modernes, l'impression de solidité qui se dégage des vieux ensembles rustiques.

Ce studio de Maurice Pré, agrandi par un effet de glaces, séduira ceux qui ne se laissent pas effaroucher par le modernisme le plus extrême.

L'art délicieusement baroque du XVIII[e] siècle convenait parfaitement à cette « folie dans l'Ile-de-France » dont Samy Chalom a composé la décoration.

Aussi bien, près des dépositaires de l'ancien se trouvent des choryphées de l'art décoratif le plus récent. Tous les goûts peuvent donc ici se satisfaire et chacun peut imaginer le cadre qui lui paraît le plus agréable.

Le thème choisi est, cette année : de la chaumière au château. Nos photographies montrent avec quelle virtuosité les exposants se sont exercés.

Ils inclinent plus vers le château que vers la chaumière. Ou plutôt, ils se chargent de faire de l'une l'autre.

C'est le triomphe de l'art. Au sortir des stands où fonctionnent les derniers modèles de machines à laver, loin du cyclone des aspirateurs, oubliant les grille-pain et les bouilloires électriques, on a plaisir à stationner dans cette galerie où voisinent tant de belles choses qui relient hier à aujourd'hui.

Le XVIII[e] siècle finissant, grand amoureux de la nature, a inspiré la salle à manger fleurie de Roche et Rotil.

C'est encore un mobilier de l'époque Louis XVI qui garnit ce « petit salon en Ile-de-France » dû à Carlhian.

Lits et bureaux tête-bêche : cet ensemble...

... a été conçu par Rinck pour deux jumelles.

Matégot se consacre aux meubles métalliques.

Une salle à manger printanière de Joséphine.

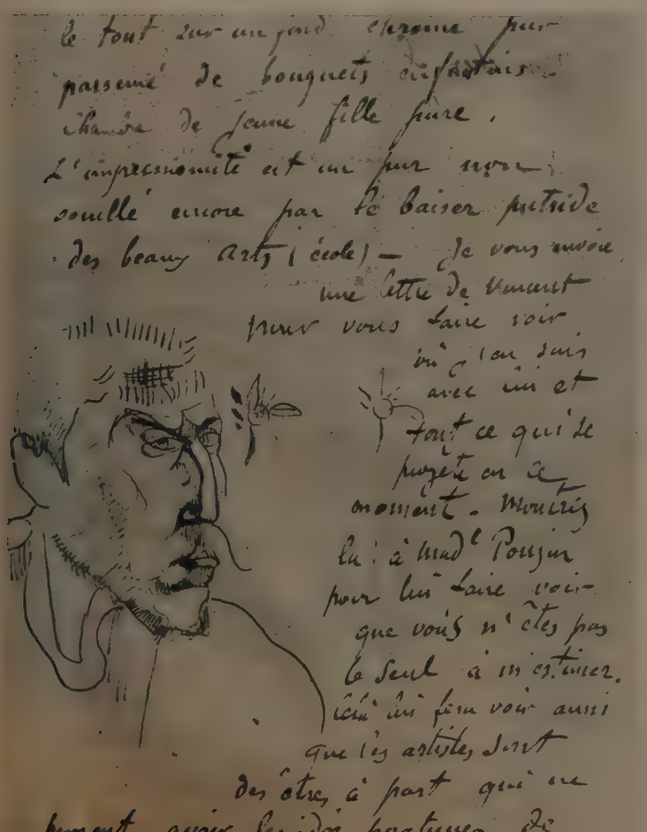
Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

Mon cher Bernard, ayant promis de t'écrire je veux commencer par te dire que le pays me paraît aussi beau que le Japon pour la limpidité de l'atmosphère et les effets de couleur gaie. Les eaux font des taches d'un vert émeraude et d'un riche bleu dans les paysages comme nous le voyons dans les crayons. Des couchers de soleil orangé pâle faisant paraître bleus les fonds. Des soleils jaunes splendides. Cependant je n'ai encore guère vu le pays dans sa splendeur habituelle d'été. Le costume des femmes est joli et le dimanche surtout on voit sur le boulevard des arrangements de couleur très naïfs et bien trouvés. Et cela aussi sans doute s'égaiera encore en été.

# LES DEUX ÉCRITURES

La salle de la Galerie Marcel Guiot n'est pas grande, mais ce qu'elle renferme en ce moment est d'une immense portée. C'est une confrontation d'aquarelles, de dessins et de gravures de maîtres du XIXe siècle avec des lettres autographes. On éprouve une émotion singulière à déchiffrer ce que la même main a pu tracer à l'aide de mots ou à l'aide d'images pour exprimer sa pensée. N'exagérons pas la similitude : bien que nous n'ayons qu'un mot pour désigner ces deux aspects de l'*écriture* d'un artiste, nous ne saurions toujours expliquer l'un par l'autre. Mais que de passionnantes investigations !

Ajoutons que les documents qui nous sont présentés possèdent un intérêt capital. Les œuvres, dessinées ou gravées, sont rares et belles. Les manuscrits sont passionnants pour quiconque aime se pencher sur l'existence des artistes et pénétrer les raisons personnelles qui les ont amenés à leur conception de l'art. Parmi ces documents on remarque deux lettres : l'une de Van Gogh (ci-dessus), l'autre de Gauguin (ci-dessous), que la plume ou le crayon du scripteur a ornées de dessins qui mettent parallèlement en valeur le graphisme de l'artiste et le mouvement de sa pensée.



Je tout sur un grand chrysanthème pur passementé de bouquets d'asphodèles. Chambre de jeune fille pure. L'impressionnisme est un pur nouveau encore par le baiser putride des beaux arts (école) — Je vous envoie une lettre de Vincent pour vous faire voir [illegible] avec un et tout ce qui le [illegible] en ce moment. Montrez-la à Mad Pouyer pour lui faire voir que vous n'êtes pas le seul à m'estimer. Dites-lui [illegible] que les artistes sont des êtres à part qui ne [illegible]

CHAPELAIN-MIDY « Le Potager sous la neige ».

CHAPELAIN-MIDY « L'Ile de Ré ».

# CHAPELAIN-MIDY EXPOSE

Il y avait sept ans que Chapelain-Midy n'avait fait d'exposition — du moins à Paris. Ceux qui avaient admiré, entre temps, ses décors sensationnels pour l'Opéra et l'Opéra-Comique pouvaient craindre que ses réussites en ce domaine ne pesassent sur sa peinture de chevalet... C'était mal le connaître. Nul plus que lui ne croit au « grand art ». L'organisation et le destin d'un tableau posent des problèmes fort différents de ceux que l'on doit résoudre pour la décoration et le théâtre.

Après sept ans, donc, cette exposition nous permet de faire le point sur l'évolution, très calme en apparence, d'un artiste passionné, animé d'une intense curiosité d'esprit et dont les buts profonds sont de traiter avec la même intensité que les peintres de la Renaissance des rapports actuels de l'homme et du monde. Car, pour lui, la peinture, c'est tout autre chose que d'associer des taches de couleurs avec habileté. Au moins autant qu'au contenant il croit au contenu.

Ce qu'il a gagné en pureté de métier, en assurance lui permet de s'engager plus librement. Il se jette avec joie dans les difficultés, dans de subtiles complexités plastiques, dont il triomphe avec tant d'aisance que nous pourrions croire à un excès de simplicité. Des roses rouges sur fond rouge, des murs blancs sur fond de neige, ce sont peut-être des coquetteries d'un artiste sûr de soi. Nous nous attarderons davantage devant ces transparences de l'atmosphère et ce silencieux mystère des objets, qui, par leur seule densité, prennent une valeur émouvante. Nous voyons beaucoup de paysages peints l'an dernier à l'île de Ré ; les parcs à huîtres possèdent un étrange pouvoir poétique entre les ciels, les sables et les eaux, où sont captés à toute heure du jour mille reflets nacrés de coquilles, transposés dans l'infini.

Bernard Champigneulle.

Arlequin (Marcello Moretti) entre Béatrice (Lia Zopelli, en travesti) et celui qu'elle épousera à la fin de la « Commedia », Florindo (Achille Millo). — **Ci-dessous :** toute la troupe d' « Arlequin serviteur de deux maîtres » ; **à l'extrême droite :** la jolie soubrette Smeraldina (Marina Bonfigli), qui épousera Arlequin.

# PARIS A RETROUVÉ LE « PICCOLO TEATRO » DE MILAN...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

**1948.** Sur la scène du théâtre Sarah-Bernhardt, la troupe du « Piccolo Teatro di Milano » joue *le Corbeau*, de Carlo Gozzi. C'est aussitôt un triomphe pour ces comédiens si représentatifs du théâtre « à l'italienne ».

A chacune de leurs courtes escales à Paris, nous avons revu avec un égal plaisir ces artistes qui viennent de s'installer pour un mois au théâtre Marigny, et dans les souhaits de bienvenue que Jean-Louis Barrault adresse à ses camarades italiens il écrit : « Plus une troupe de comédie prend une dimension internationale, plus elle se nationalise intérieurement. On n'est jamais autant de son pays que quand on joue à l'étranger. »

En nous apportant *Arlequin serviteur de deux maîtres*, commedia dell'arte en trois actes de Carlo Goldoni, le « Piccolo » a très précisément justifié cette remarque de Jean-Louis Barrault, car cet « Arlequin » nous donne un aperçu très vivant de l'art du théâtre italien.

Certes, il faudrait saisir le dialecte vénitien — ou même parler très correctement l'italien — pour apprécier le dialogue de Goldoni, mais dans la grouillante mise en scène de Giorgio Strehler les acteurs se meuvent avec tant de mouvement que l'on est forcément entraîné dans la ronde folle menée par Arlequin. Celui-ci est campé par un merveilleux acteur : Marcello Moretti. Qu'importe si l'on ne comprend rien à un texte débité si rapidement qu'on en a le vertige, les comédiens du « Piccolo » sont des mimes étonnants, et l'on a toujours la ressource de lire le résumé d'*Arlequin* dans son programme quand on se perd un peu dans cette histoire où notre héros sert à la fois deux maîtres, dont l'un porte le travesti !

Au deuxième acte, Arlequin sert séparément deux repas à ses maîtres, et cela donne l'occasion à Marcello Moretti de nous prouver ses étonnantes qualités d'acrobate et de fantaisiste. Cette prouesse a été longuement applaudie.

La scène du théâtre Marigny, où s'illustra — en attendant qu'elle revienne s'y installer — la Compagnie Madeleine Renaud - Jean - Louis Barrault, sera sûrement favorable au Piccolo Teatro de Milan. Leur première de gala, donnée sous la présidence de S. E. l'ambassadeur d'Italie et de Mme Quaroni, fut organisée par Mme Simonne Volterra avec son goût habituel.

Le rôle de Clarice, la fille du marchand de Venise, est tenu par Adriana Asti.

# ... ET RETROUVE LES CADETS DE LA SCALA

PAR LILA MAURICE-AMOUR

JEUNESSE, entrain, voix ensoleillées et pures, justesse et velouté du timbre et, déjà, du métier... Celui où l'on n'est plus un élève et pas encore un maître, où l'on a perdu la gaucherie et gardé la fraîcheur. Charmant envol auquel l'*opera-buffa* prête ses ailes. Tous les rôles sont tenus avec la même qualité d'interprétation. Pour leurs coups d'essai, on spécialise ces recrues en fleur dans l'opéra-comique en un acte. Il n'empêche que les deux vedettes, Ilwa Ligabue, soprano léger, et Paolo Montarsolo, basse chantante, tiennent la scène pendant les trois actes avec une résistance digne des grands emplois.

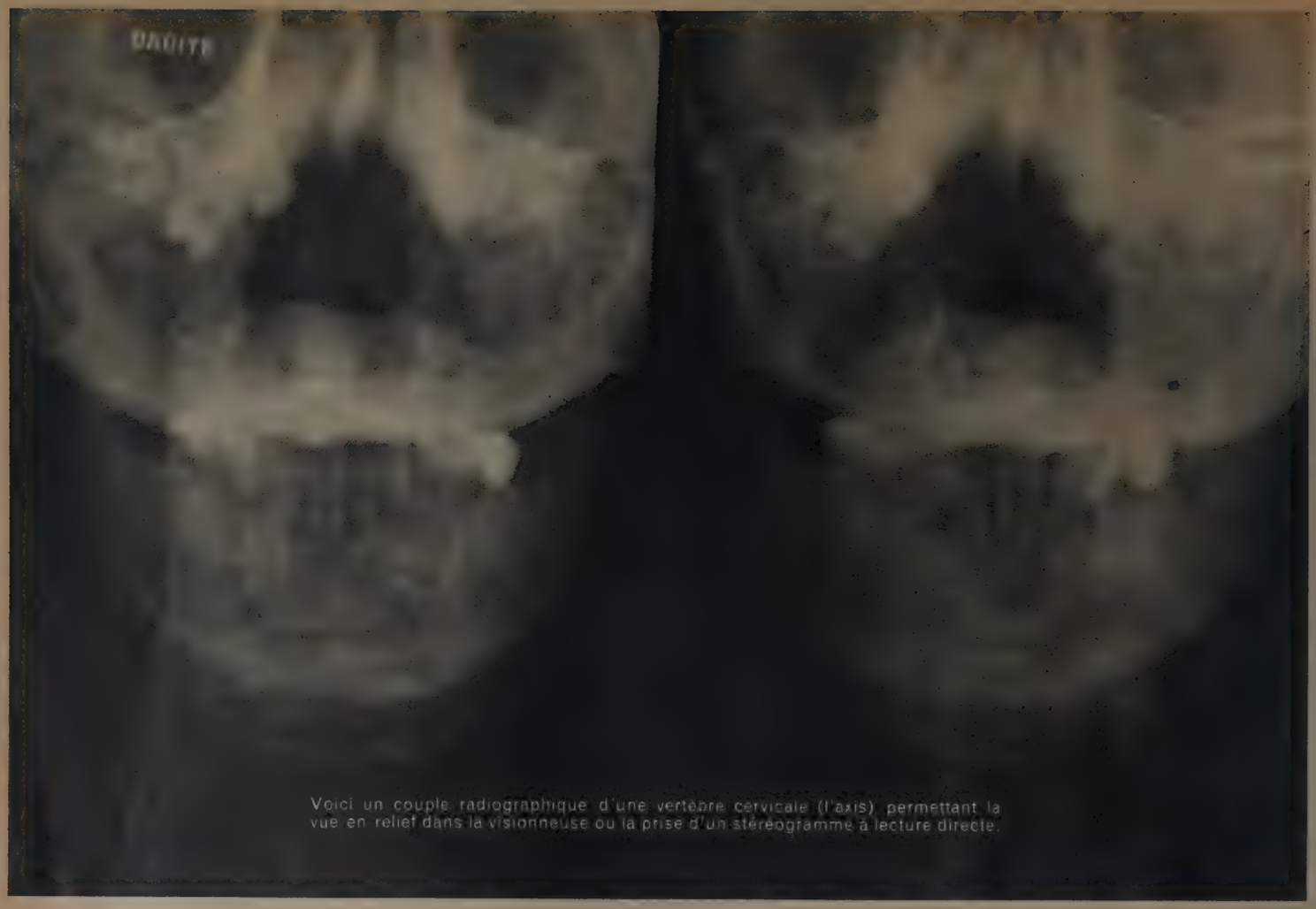
Mais la présentation à Paris des jeunes chanteurs lyriques de Milan formés aux leçons vocales et scéniques de la Scala n'était pas le seul but de cette soirée. Les « Entretiens culturels franco-italiens » nous ont permis le contact éphémère avec un répertoire oublié : trio d'œuvres significatives, exécutées dans l'ordre chronologique. Tout d'abord, *la Servante maîtresse*. Sourions qu'on ait pris pour le comble du naturel ce qui n'était qu'artifice délicieux. Avec sa grâce spirituelle et sa verve mordante, la partition de Pergolèse n'abolit pas la convention : elle l'habille malicieusement.

Pourtant, l'*opera-buffa* continua sa marche ascendante et s'en fut donner des leçons de gaîté musicale jusqu'à la cour de Russie.

*L'Italienne à Londres* nous rappelle que le nom de Cimarosa n'est pas seulement attaché au *Mariage secret*. En cet acte unique, un mouvement resserré et homogène anime les bouffonnes péripéties d'un imbroglio subitement dénoué, sans logique ni raison. Mais qu'importe le sujet ? L'absurdité est sa raison d'être, et la partition de Cimarosa garde une séduction irrésistible. Quant à *l'Hôtellerie portugaise*, la production en revient — qui l'eût cru ? — à Cherubini, le sévère musicien civique de la Révolution, le futur directeur de notre Conservatoire, le maître intransigeant qui excita les rébellions du fougueux élève Berlioz. Certes, Cherubini tente de s'amuser, comme ses prédécesseurs. Mais il fait éclater le cadre fragile où se contenaient un Pergolèse et un Cimarosa. Le style s'ennoblit, l'orchestre s'amplifie, au détriment de la grâce et de la légèreté, au bénéfice de la richesse et de la densité. La grande ouverture fuguée, au style pré-beethovenien, forme un morceau symphonique de belle envergure : effet d'autant plus surprenant qu'elle sert de prélude à une histoire aussi naïvement invraisemblable qu'aux jours de jeunesse de l'*opera-buffa*. Et le tout s'achève sur une polonaise-bouffe où la cocasserie s'exprime avec une virtuosité magistrale. Tous les interprètes, du « maestro » Enrico Piazza aux chanteurs, semblent s'inspirer sans cesse du conseil de Rossini : « N'oubliez pas, Italiens, que le but suprême doit être la délectation... »

M. Ghiringelli, directeur de la Scala (au centre), et le directeur des Champs-Élysées.

**Ci-dessus :** Paolo Montarsolo (à gauche) et Ilwa Ligaboue dans « la Servante maîtresse ». **Ci-dessous :** le quatuor de « l'Italienne à Londres », de Cimarosa, dont on connaît surtout « le Mariage secret ». De gauche à droite : Luisa Villa et Montarsolo, Ilwa Ligaboue et Franco Taino.



Voici un couple radiographique d'une vertèbre cervicale (l'axis) permettant la vue en relief dans la visionneuse ou la prise d'un stéréogramme à lecture directe.

# LES PLUS RÉCENTS PERFECTIONNEMENTS DE LA RADIOGRAPHIE ET DE LA CINÉMATOGRAPHIE EN RELIEF SONT DUS A DES SAVANTS FRANÇAIS

PAR RENÉ TANGUY

« LA radiographie en relief, belle découverte ! » ironiseront d'aucuns qui se souviennent que la radio-stéréographie date des premières années de l'emploi des rayons X. Mais il en est de certaines inventions comme de maintes idées d'avant-garde : elles ont besoin d'être, en quelque sorte, réinventées pour révéler leurs richesses et surtout pour permettre d'en tirer pratiquement le bénéfice. Après leur apparition, elles exigent de mûrir ou, plutôt, d'être mûries, soit qu'elles eussent été trop en avance sur quelques-unes des techniques qu'elles mettaient en jeu, soit que pendant longtemps leurs utilisateurs se fussent contentés de résultats imparfaits, soit enfin qu'une invention apparentée eût semblé dépasser la première.

La radio-stéréographie, malgré ses succès en radiologie osseuse, est restée l'apanage de quelques spécialistes. En revanche, la tomographie, qui fournit des images radiographiques de plans successifs d'un organe quelconque et constitue en somme une série de coupes radiographiques pratiquées aux niveaux voulus, a connu un développement considérable. La contribution qu'elle apportait au radio-diagnostic était en effet des plus importantes, en particulier en matière pulmonaire.

Mais la tomographie est coûteuse. Elle suppose de nombreux clichés et son domaine d'élection est le poumon. Elle ne saurait donner que des images partielles d'un organe. Elle procède par analyse alors que la radiographie en relief est comme une synthèse restituant à l'objet examiné ses trois dimensions réelles, ses rapports, sa forme globale, son volume et presque sa densité.

Analyse et synthèse sont complémentaires. La radio-stéréographie et la tomographie ne s'excluaient aucunement. La radiographie en relief sera un jour le dernier mot d'une radiographie perfectionnée. Elle suppléera, dans certains cas, et la tomographie et la radio-stéréographie. Le plus souvent elle les complétera, permettant d'atteindre à l'observation scientifique la plus poussée.

Mais revenons à la radio-stéréographie. Comment a-t-on réussi à la sortir de l'espèce de clandestinité où elle se cantonnait ? On le doit à la collaboration féconde de M. Jacques de Lassus Saint-Geniès, remarquable technicien du relief, de deux radiologistes éminents, les docteurs Charles Gaudin et A. Dariaux, et de la société Omnium chirurgical et médical.

Jusqu'à présent la radio-stéréographie utilisait deux procédés. L'un consistait dans l'imbrication, sur une même plaque, des deux clichés d'un couple radiographique, grâce à l'emploi de trames photographiques lignées. On obtenait ainsi un stéréogramme. C'était ce qu'avait préconisé tout d'abord pour la stéréoscopie d'amateur, dès 1905, le professeur Estanave, de Marseille. Les images droite et gauche d'un couple étant ainsi sélectionnées, le relief était restitué à l'observateur en plaçant devant le stéréogramme une trame lignée correspondant à celle de l'enregistrement autostéréographique du couple original. Si le principe était bon, le résultat pratique restait peu satisfaisant, par suite d'une grosse perte de luminosité et d'une perception limitée à des positions très étroitement définies.

Le deuxième procédé avait pour principe l'examen au stéréoscope, à prisme ou à miroir, du couple radiographique. Un tel couple est obtenu de la manière classique : on réalise deux enregistrements distincts à partir de deux positions successives de la source des rayons, par déplacement de cette source relativement au corps à radiographier et à la cassette porte-film. Mais l'observation de couples radiographiques de grand format à l'aide d'un stéréoscope nécessitait un appareil encombrant, réservé aux spécialistes du fait de la délicatesse de son réglage.

On a eu recours, bien entendu, aux anaglyphes, de même qu'aux clichés différemment polarisés.

Les inconvénients sont nombreux dans les deux cas. Si le spécialiste perçoit bien le relief, le praticien qui a recours à lui, faute d'une éducation suffisante de l'œil, n'arrive pas toujours à une bonne observation, et l'explication du document pour le malade est particulièrement malaisée.

Lorsque le médecin traitant ne pouvait se rendre au cabinet du radiologiste, où il avait certes plus de chances de surmonter les difficultés de l'observation, il était nécessaire de faire réduire à un petit format, avec toutes les pertes de définition qu'entraîne une réduction, le couple des radiographies originales. Encore un stéréoscope approprié était-il nécessaire à la lecture de ce document.

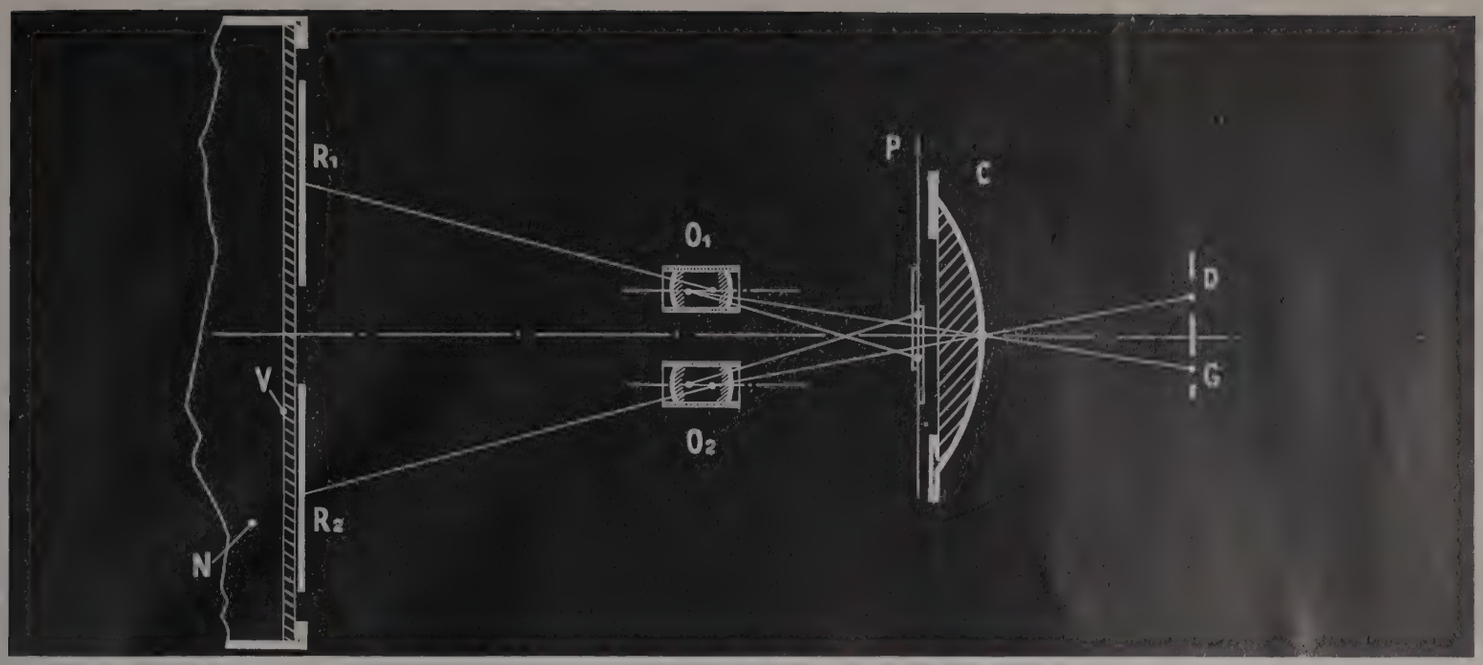



**SCHÉMA D'UN STÉRÉOSCOPE A CONCENTRATION (G. JAGER, 1905).** — **N**, boîtier enfermant une source de lumière. — **V**, plaque diffusante portant les deux éléments $R_1$ et $R_2$ d'un couple. — $O_1$ et $O_2$, objectifs. — **P**, plan dans lequel ces objectifs construisent des images réelles de $R_1$ et $R_2$. — **C**, lentille de concentration donnant, en **D** et **G**, des images aériennes des pupilles d'émergence des objectifs, qui constituent les anneaux oculaires de l'appareil.

## LE PROBLÈME IMMÉDIAT : RENDRE LE RELIEF ACCESSIBLE A TOUS LES RADIOLOGISTES

POUR exploiter le couple radiographique il ne restait donc que le stéréogramme, ou autostéréoscopie, qui ne nécessite pas l'emploi d'un stéréoscope et n'impose pas, en principe, la réduction du format.

C'est ce qu'ont réussi, dans des conditions semble-t-il très heureuses, MM. de Lassus, Gaudin et Dariaux.

M. de Lassus s'était, il y a déjà quelques années, attaché à produire directement une radiographie en relief par l'application à la radiologie de la solution partielle, aujourd'hui vulgarisée, qu'il avait donnée il y a longtemps au problème de la photographie intégrale, solution conçue par Gabriel Lipmann et couramment appelée péristéréoscopie.

Cela supposait la prise d'une image périscopique derrière une trame opaque aux rayons X. Très intéressant du point de vue scientifique, ce procédé exigeait pour la radiographie une adaptation coûteuse. Mais le problème immédiat est de rendre le relief accessible à tous les radiologistes, quelle que soit leur installation actuelle, ainsi qu'aux médecins traitants.

On ne peut donc que s'efforcer d'améliorer la lecture du couple radiographique. Pour cela il faut faire en sorte que ce couple soit observable dans une visionneuse qui, à la fois, permette la perception très aisée en vision binoculaire libre du relief et serve aussi de tireuse pour l'obtention rapide d'autostéréogrammes à vision directe.

C'est l'appareil qui a été réalisé par l'O. C. E. M. sous les directives des trois chercheurs cités plus haut, appareil qui répond parfaitement à cette définition. Il se compose très schématiquement de deux objectifs, chacun relatif à l'un des clichés du couple, et d'un dispositif de concentration construisant une image aérienne en relief qui permet à l'usager de procéder à l'observation avec une grande liberté de mouvements.

Pour l'obtention de l'autostéréogramme, un châssis contenant une plaque photographique et une trame lignée se substitue au dispositif de concentration. Après mise au point à l'agrandissement voulu, l'enregistrement se fait en une seule pose et l'observation du cliché a lieu soit à l'aide d'une trame lignée correspondant à celle qui a servi à l'enregistrement du stéréogramme, soit, mieux, avec une plus grande facilité d'installation de l'observateur et une plus grande luminosité, à l'aide d'un détecteur en matière translucide gaufrée, de pas correspondant à celui des trames.

L'image aérienne en relief permet une observation complète, intérieure et extérieure, d'un organe qui n'a subi aucune déformation au cours des transformations optiques. Le praticien qui reçoit l'autostéréogramme équipé avec son sélecteur optique n'éprouve plus aucune difficulté de lecture.

Le coût de cet appareil à double fonction, stéréoscopique et stéréographique, dépasserait de peu 100.000 francs. Or son champ d'application paraît très large. Particulièrement indiqué pour tous les examens de colonne vertébrale et d'articulations, il est appelé à rendre de grands services en hystérographie et en chirurgie pour le repérage exact des corps étrangers, des calculs de la vessie, des reins ou de la vésicule biliaire et même des sommets des poumons.

## LES INVENTEURS FRANÇAIS SONT A L'AVANT-GARDE DU CINÉMA EN RELIEF

CETTE excellente mise au point de la radiographie en relief, qui constitue en elle-même une réalisation remarquable, a suscité dans les pays voisins un très vif intérêt. C'est sa compétence connue en matière de photographie en relief qui a attiré l'attention de radiologistes de la Faculté sur M. de Lassus pour l'étude et la construction de l'appareil dont nous venons de parler. Mais les travaux de M. de Lassus l'ont naturellement placé dans un domaine qui est tout à fait à l'ordre du jour, celui du cinéma en relief.

On sait la vogue extraordinaire provoquée à New-York par le cinérama. Mais l'obligation d'employer simultanément trois films et trois cameras

interdit pratiquement toute extension de ce procédé hors de quelques salles privilégiées susceptibles de faire payer leurs fauteuils à un tarif très élevé. C'est ce qui explique l'acquisition toute récente par la société américaine « 20th Century Fox » de l'invention du professeur français Henri Chrétien. Son « cinémascope », composé d'un système optique à lentilles qui se place devant l'objectif d'une camera ordinaire, permet d'obtenir sur un film courant de 35 millimètres un champ double, soit en hauteur, soit en largeur. A la projection, un système de lentilles de mêmes caractéristiques que celui employé pour la prise de vues, et disposé devant un appareil de projection normal, restituerait, grâce à un écran concave, l'illusion du relief. Des écrans de cette sorte seraient aisément installés, sans modifications très coûteuses, dans toutes les salles. M. Spyros P. Skouras, président de la 20th Century Fox, a annoncé l'accord signé avec M. Chrétien. La société américaine, outre le droit exclusif de fabrication des lentilles du cinémascope dans le monde entier, à l'exception de la France et de l'Union française, a acquis la totalité de la production réalisée par le cinémascope. On pourra prochainement juger des résultats puisque le premier film ainsi réalisé, intitulé « The Robe », serait présenté simultanément aux Etats-Unis et en France avant la fin de l'année.

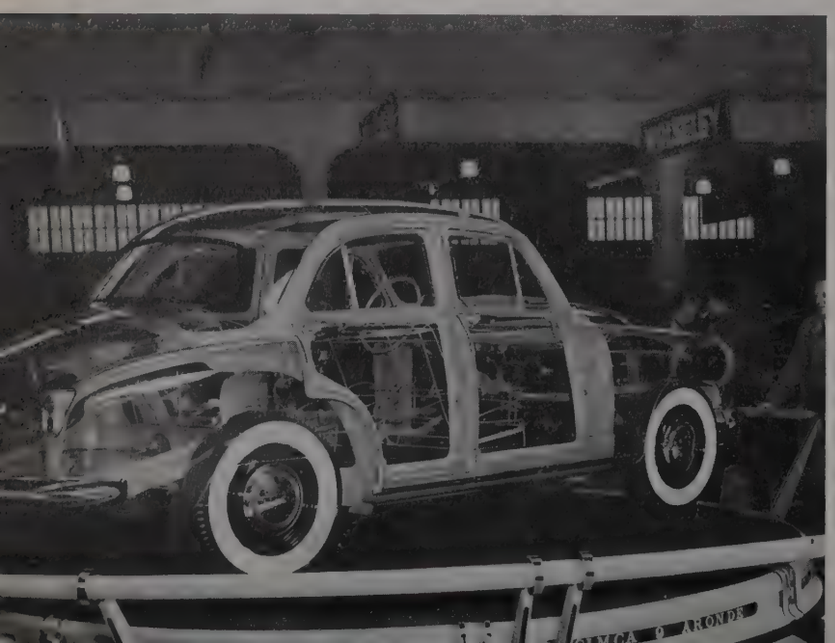
M. de Lassus estime qu'il a, lui aussi, son mot à dire dans cette compétition. Ses études sur le film gaufré, qui avaient résolu avec élégance dès avant la guerre les complexes problèmes soulevés par le tirage et la projection des copies de films en couleurs, permettraient d'envisager dès maintenant la réalisation du cinéma en relief pour le film de 16 millimètres avec un appareillage relativement simple.

Ces divers travaux montrent que nos savants français restent à la pointe du progrès. Leur accorde-t-on toujours en France les concours et l'estime auquels ils ont droit ? Devant l'exode de nombreux jeunes savants lassés de ne pas trouver ici l'appui qu'ils méritent, on se pose de plus en plus la question de savoir si nous ne sommes pas en voie de perdre, au profit de l'étranger, le meilleur de notre capital intellectuel.

**UN MODÈLE DE LANCIA** présenté au Salon de Genève, dont la photographie ci-contre présente une vue générale.

**MERCÉDÈS** expose, comme à l'habitude, des voitures puissantes et somptueuses, inaccessibles à beaucoup d'acheteurs, qui se contentent de les admirer avec envie.

**LA POPULAIRE ARONDE,** de Simca, présentée sous une carrosserie transparente qui permet d'examiner en détail sa structure et son moteur.



# LE SALON DE L'AUT

C'EST sur un terrain neutre qu'on peut le mieux juger et apprécier le n ment automobile. La Suisse ne produisant pas de voitures particulière les pays se trouvent à égalité au Salon de Genève et les fabrican monde entier (l'U. R. S. S. exceptée) tiennent à s'y faire représente sont les Etats-Unis et l'Angleterre qui ont la plus grande représen suivis par la France, l'Allemagne, l'Italie, sans oublier l'Autriche, la T slovaquie et la Suède.

Une impression qui se dégage est que la construction automobile peu divisée en deux catégories : américaine et européenne. Ceci résulte des conc économiques fort différentes des deux côtés de l'Atlantique. Un niveau plus élevé, ajouté à une compréhension des autorités de la valeur écono d'une automobile, fait que la voiture moyenne américaine est grande, spa puissante. On ferait sourire en suggérant que les Plymouth, Chevrolet, De Dodge sont des voitures de luxe ; cependant, dans chaque cas la cylindrée d 3 litres 1/2, la puissance est d'environ 100 CV et le poids à vide est entre et 1.500 kilos. Comparons aux 25 CV de la Volkswagen ou aux 56 CV Citroën 11. Tendance à noter chez les Américains : l'augmentation de la puis Cadillac et Lincoln dépassent 200 CV, Buick, Chrysler et Oldsmobile ac entre 170 et 180 CV, et même la Willys donne 90 CV au frein.

Une autre tendance n'ayant pas sa contre-partie chez nous est l'adoption transmission automatique, soit en série, soit moyennant supplément. Deux pé l'accélérateur et le frein, le mécanisme se chargeant du reste. L'excéde puissance favorise ce développement. En Europe, trois marques — Be Rolls-Royce et Jaguar — ont adopté des changements de vitesse automa

Mécaniquement, Genève révéla peu de nouveautés. Rien d'étonnant à l'époque est passée où un constructeur pouvait se permettre de présent nouveau modèle à chaque Salon.

Fiat, cependant, profita du Salon de Genève pour présenter un modèle e ment nouveau : le 1100. Comme l'appellation l'indique, le moteur a une cyl de 1.100 $cm^3$ — exactement 1.089 — et accuse 36 CV à 4.400 tours-minute. les particularités, signalons une nouvelle caisse auto-porteuse, comprena berceau du moteur et de la suspension avant, sur lequel le bloc moteur est élastiquement en trois points, le berceau étant boulonné à la caisse. La so est élégante, car, en cas de revision, elle permet de retirer tout le mécanis laissant la caisse intacte. La suspension avant est par ressorts hélicoïdaux ment inclinés, avec amortisseurs dans l'axe. A l'arrière, la suspension es ressorts droits, avec amortisseurs hydrauliques et stabilisateur. Un couple hy permet de baisser la hauteur du tunnel enfermant l'arbre de transmission.

En ordre de marche la Fiat 1100 ne pèse que 800 kilos. Cependant, elle quatre places très confortables, les places arrière étant en avant de l'es l'équipement comporte chauffage et ventilation. La vitesse maximum est de 1 et la consommation indiquée par l'usine est de 8 litres aux 100 kilomètres.

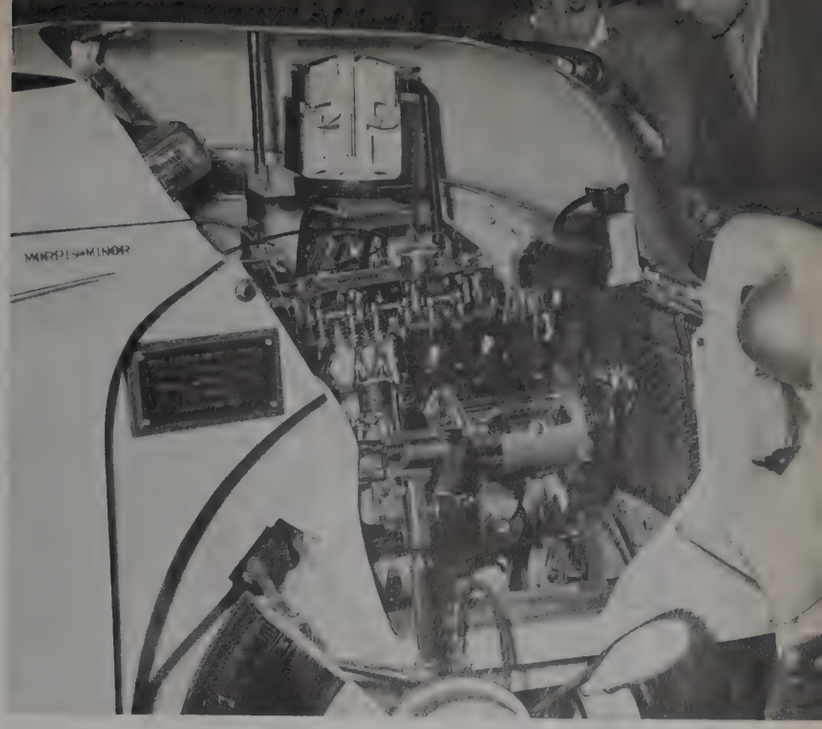
Dans le clan anglais, Standard a présenté une nouvelle version du m

# OBILE DE GENÈVE

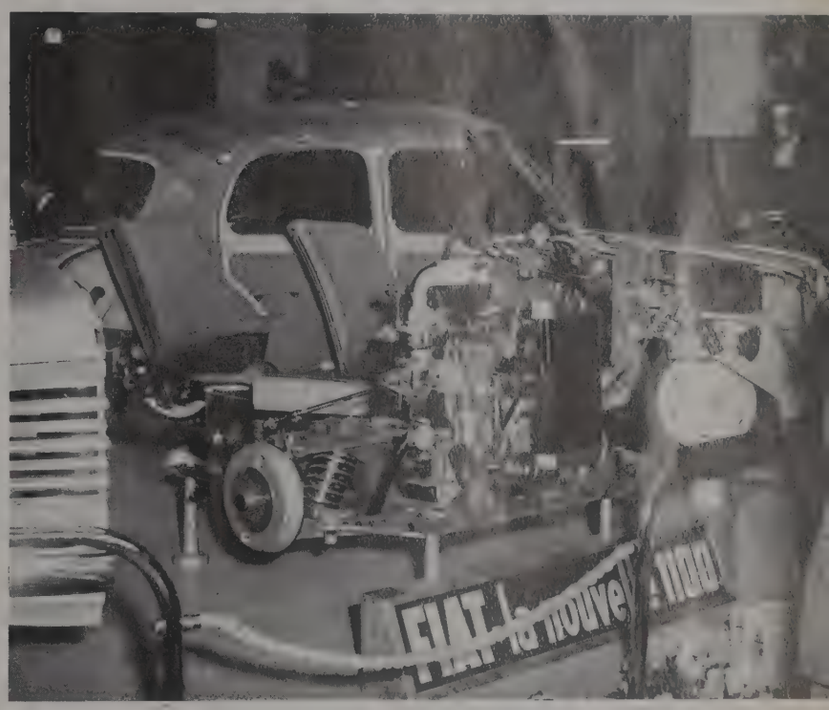
nguard, une voiture moyenne ayant un moteur dépassant légèrement 2 litres de indrée et accusant 69 CV. Les modifications mécaniques ne sont pas très nbreuses, mais comprennent un nouvel embrayage à commande hydraulique. ligne générale est complètement modifiée. Plus long de 12,5 cm., l'accès x places arrière est facilité, le coffre à bagages est plus spacieux et, grâce 'adoption de la forme brisée, qui donne une espèce de plate-forme à l'arrière, lunette a pu être considérablement agrandie. La Standard comporte trois esses synchronisées, mais un relais surmultiplicateur Laycock-De Normanville rnit une quatrième auxiliaire réduisant le régime du moteur d'environ 21 %. Un avantage de l'industrie anglaise est la gamme très étendue des modèles elle présente à l'exportation. En réalité, plus de trente constructeurs de tures privées, dont six — Austin, Morris, Rootes, Ford, Vauxhall et Standard produisent en grande série. Récemment, les deux marques Austin et Morris sont réunies, et si jusqu'à présent peu de changements se sont révélés au public, st certain que dans peu de temps ce consortium — le plus puissant qui existe Europe — sera à même d'offrir une concurrence sérieuse à ses rivales. voiture sport joue un rôle très important dans la construction anglaise. Allant la Bentley aux Bristol, Frazer-Nash, Aston Martin, on arrive aux voitures plus rdables en prix, comme la Healey-Austin, Triumph et M. G. La jeunesse éricaine a compris que l'automobile peut être autre chose qu'un article utilitaire en bons commerçants, les Anglais se sont efforcés à satisfaire cette demande. faut rendre hommage à l'amélioration des lignes des voitures sport anglaises, enue souvent en faisant appel aux carrossiers italiens. Sur un certain stand avait présenté — probablement sans intention — une voiture sport typique- nt anglaise, ayant tous ses accessoires montés extérieurement, et le même châssis rossé d'une ligne extrêmement pure. Le contraste était saisissant.

Suivant une politique qui semble être de date récente, Citroën a présenté la CV non seulement telle qu'elle quitte la ligne de montage, mais complètement séquée pour permettre un examen détaillé de toutes ses originalités mécaniques. n entendu, les constructeurs français n'ont presque rien modifié depuis le on de Paris. Peugeot, Simca, Renault occupèrent de grands stands et Panhard se contenter d'un emplacement plutôt réduit pour y exposer ses Dynas. ahaye et Delage y figurèrent la classe de luxe.

Commercialement, l'industrie allemande est dangereuse sur le marché suisse. mi les voitures chères se trouve Mercédès, avec une gamme assez étendue. lkswagen représente la grosse production et, pour renforcer sa position, a pté certains perfectionnements comprenant : changement de vitesse synchro- é, amélioration à la suspension, roues plus petites, nouveau tableau de bord, etc. el, faisant partie de General Motors, a deux modèles fabriqués en grande série 'on trouve un nombre assez important de voitures économiques, souvent avec teur deux temps, deux cylindres. Les Allemands se sont spécialisés dans jection directe et paraissent avoir obtenu des résultats fort intéressants au nt de vue économie.



**MORRIS** s'est réuni récemment à Austin et cette association de deux grandes marques forme le plus puissant consortium d'Europe.




**LA FIAT 1100** est la seule nouveauté que l'on ait pu voir à Genève. Son moteur accuse 36 CV à 4.400 tours-minute.

**LA CURIOSITÉ** que tous les Genevois ont tenu à examiner : une moto carrossée qui plaira aux ennemis des courants d'air.

# L'OPINION D'YVES GANDON SUR SUD ET IL ÉTAIT UNE GARE

Les débuts d'un romancier au théâtre sont toujours passionnants à observer. Réussie ou non, une première pièce marque fortement la différence des genres. Dans le cas de M. Julien Green, on pouvait penser que la tentative avait bien des chances d'être couronnée de succès. L'auteur d'*Adrienne Mesurat* est le romancier des drames noirs, des situations tragiques et des coups de théâtre. Il dépeint des âmes excessives et ne s'embarrasse pas toujours des contraintes du réel. Il a créé un monde singulier, voire obsédant, mais en marge de la vie telle que nous la subissons. Il faut l'admettre ou le rejeter d'un seul bloc.

En abordant la scène — sur le plateau de l'Athénée — il m'a paru tout d'abord que Julien Green avait délibérément changé sa manière. Son scénario est simple et, réduit à ses grandes lignes, ferait presque penser aux actions mélodramatiques chères, en d'autres temps, à Henry Kistemaeckers ou à Charles Méré. Nous sommes dans un Etat sudiste des U. S. A., peu avant la guerre de Sécession. Un jeune officier du Nord, Ian Wiczievsky, se trouve en congé dans la plantation d'Edouard Broderick, lequel fut ami de son père. Broderick a une fille, Angélina, et une nièce, Régina. La seconde est éprise de l'officier, mais en même temps se défie de lui. La première aime le jeune Eric Mac Clure. Une interminable exposition nous fait connaître, outre ces personnages, Mrs. Strong, dont je m'excuse de n'avoir pas bien saisi les liens de parenté avec Broderick, et Uncle John, nègre affranchi qui tient de nobles discours à son ancien maître sur l'émancipation des esclaves. Il semble d'abord que le drame serait celui-ci : Wiczievsky tient dans son cœur pour le Nord tandis que Mac Clure est pour le Sud. D'autre part, une rivalité sentimentale les oppose. Ils se battront donc en duel au sabre pour régler leur différend. Mais le conflit véritable n'est pas là. Voici l'explication fournie par M. Julien Green lui-même, en annexe au programme : « Ce n'est ni d'Angélina ni de Régina que le lieutenant Wiczievsky est amoureux. Une autre passion l'habite. En vain cherche-t-il le salut temporel en demandant la main d'une de ces jeunes filles ; il sait que c'est sur le plan héroïque seul qu'il rencontrera son destin. » Comme il ne se défend guère sur le terrain et qu'il se laisse proprement égorger par son adversaire, on ne voit pas très bien de quel héroïsme il s'agit. Deux solutions se proposent à nous : ou bien l'infortuné lieutenant est victime de l'amour qui n'ose pas dire son nom, ou bien le personnage de Mac Clure représente dans son esprit un symbole, comme le destin par exemple. La vérité, c'est que ces deux solutions n'en font qu'une et que le sujet n'est pas traité, parce qu'il n'était pas traitable. M. Julien Green a délibérément refusé d'éclairer sa lanterne. Une énigme est proposée au spectateur, qui manque, pour la résoudre, des données indispensables. Un centre de gravité fait, d'autre part, défaut à la pièce, qui contient trop de scènes languissantes. Comme le dialogue est écrit avec soin, on s'intéresse à quelques répliques, puis l'attention se lasse. Alors que la passion devrait bouillir, l'ensemble laisse une impression de froideur.

Le metteur en scène, Jean Mercure, s'est efforcé d'animer, avec quelque nonchalance peut-être, cette action à la fois sommaire et obscure. Dans la distribution, si Anouk Aimée, quelque peu empruntée, m'a paru inférieure à sa réputation, la petite Annie Fargue, par sa gentille spontanéité, Michel Etcheverry, Pierre Vaneck, Georges Aminel s'acquittent honorablement de leurs rôles. Je louerai sans réserve, enfin, le ravissant décor de Georges Wakhevitch.

Au théâtre de la Renaissance, M. Jean Darcante lance un nouveau Jacques Deval : *Il était une gare*, comédie en cinq tableaux. Deux grands rapides sont immobilisés, par une panne électrique, dans une petite gare qu'ils brûlent d'ordinaire à toute allure. Le buffet tenu par Noémie Veller, alias Valentine Tessier, reçoit de ce fait un certain nombre de clients qui, tout en buvant la fine à l'eau, le bock, le café ou le quart d'eau minérale, nous racontent plus ou moins leur vie. Il y a Wanda Zilahy, amante au désespoir, qui téléphone trois ou quatre fois à Paris et qui finit par s'empoisonner devant nous ; Mme Salviati, entremetteuse, avec la petite Hélène Querrien, « miss Lavandou », promise à de vieux messieurs ; l'inspecteur Louvet, aux trousses d'un cambrioleur, une religieuse, le bourreau officiel de la République française, le voyageur de commerce Mouriès et le grand pianiste international Eric Iganesco, qui se trouve avoir été, trente ans plus tôt, le professeur et l'amant de la tenancière du buffet. J'oubliais le chef de gare et le petit personnel. Tout ce monde s'agite avec plus ou moins de romanesque et de bonheur. C'est la pièce à tiroirs, qui pourrait être un chef-d'œuvre si l'auteur avait souci de se montrer humain et véridique plus que de plaire à tout prix par un cynisme ou une noblesse d'âme d'une identique gratuité. L'habileté, le tour de main ne sauraient suffire à tout, même quand on dispose d'une grande actrice comme Valentine Tessier et d'une troupe dans l'ensemble satisfaisante, où j'ai surtout distingué la touchante Sylvie Pelayo, Paul Villé, Brigitte Auber et Marcel Raine.

Les deux interprètes féminines de « Sud », Annie Fargue et Anouk Aimée, l'auteur, Julien Green, et Jean Mercure.

M. et Mme Bidault avec A. Aimée. Cette évocation de la guerre de Sécession a remué en notre ministre ses souvenirs de professeur d'histoire.

**Au premier plan :** Fritz Höchwalder et Julien Green. **Derrière :** le décorateur Wakhewitch et le metteur en scène, Jean Mercure.

# JULIEN GREEN : « ARISTOTE A DÉFINI MA PIÈCE »

PAR MARCEL IDZKOWSKI

CONSIDEREE avant la lettre comme un événement théâtral et littéraire, la création de « Sud » à l'Athénée-Louis Jouvet suscitait un intérêt passionné. Ne s'agissait-il pas de la première pièce de théâtre de Julien Green, le sujet n'en était-il pas audacieux et n'allait-on pas jusqu'à murmurer que les « producers » de ce spectacle étaient des personnalités bien parisiennes appartenant à la fois au milieu des lettres, du journalisme et des arts ?

Le Tout-Paris est curieux, et la première représentation de « Sud » se déroula devant une salle particulièrement brillante. Un secrétaire général (de qualité) se doit de pouvoir nous offrir des vedettes de tous ordres. Marc Blanquet n'y manqua pas. Il plaça MM. Georges Bidault et André Cornu au banc du gouvernement et s'assura la présence du pittoresque Paul Léautaud avec ce qu'il faut de Michèle Morgan et de Jean Marais pour contenter les gens de cinéma. Les auteurs dramatiques, de Bernstein à Achard, le général Corniglion-Molinier, Marcel Boussac, Gaston Gallimard, Pierre Descaves et tous ceux qu'il me faudrait citer constituaient cette étonnante chambrée. Il y avait même un grand acteur américain, qui s'esquiva à la fin du premier acte.

Peut-être avait-il compris qu'il s'agissait d'une version théâtrale d' « Autant en emporte le vent » !

Pour ceux qui, excusables d'ailleurs, ne saisirent point certaines intentions de l'auteur il aurait fallu rappeler la définition qu'Aristote donna de la tragédie : « La tragédie doit montrer la purification d'une passion dangereuse par une libération véhémente. »

Cette phrase s'applique parfaitement à « Sud ». On pourrait, à cause de l'époque à laquelle se situe l'œuvre de Green, penser à la guerre de Sécession (elle commence lorsque finit la pièce), mais, dès la fin du premier acte, c'est le drame passionnel qui nous occupe et nous intéresse.

Julien Green a récemment confié à un de nos confrères en parlant des personnages de sa pièce:

« Il y a une sorte de vision intérieure, on se met devant une feuille de papier blanc et on se concentre intensément. Au bout d'un moment, on finit par voir ses personnages. Ils agissent, ils parlent... C'est très difficile de les suivre... »

C'est précisément ce dont se plaignait ma voisine, qui éprouvait beaucoup de difficulté à suivre la pensée de l'auteur... mais allais-je lui expliquer que « Sud » avait aussi été annoncé sous le titre : « le Jeune Homme qui venait d'ailleurs... » et qu'un beau lieutenant peut parfaitement demander la main d'une jeune fille que l'on n'aime pas ou encore qu'un père, aussi noble soit-il, peut légitimement éprouver une profonde tendresse pour un être qui n'est pas son fils.

Mais pourquoi me laisser entraîner vers des explications toutes personnelles alors que Julien Green sait bien, lui, ce qu'il a voulu dire ? Il l'a dit avec infiniment de tact. Ayons le goût d'avoir l'air de le comprendre.

# LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

**Semaine du 21 au 28 mars 1953**

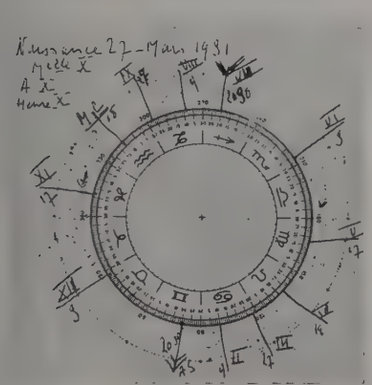
L'EVENEMENT de la semaine est la conjonction Vénus-Mars près de Jupiter, au Taureau. Nous entendrons parler particulièrement d'un des pays suivants : Asie-Mineure, Islande, Perse ou U. R. S. S. du Sud. La chronique amoureuse fera tenir l'affiche à quelques romans d'amour spectaculaires. Des événements sont certains pour ceux d'entre vous ayant fait leur entrée en ce monde de 1928 à 1935.

Ces planètes apporteront du bon ou du mauvais, suivant les aspects de chaque ciel astral, mais la brusquerie et l'inattendu sont de rigueur.

## RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE LE :

| | |
|---|---|
| Le **21** mars et le **20** avril | Satisfactions et réalisations pour le 1er Décan. 2e Décan : nervosité ou ennuis de santé. 3e Décan : soucis. |
| Le **20** avril et le **21** mai | Jeunes femmes nées sous ce signe, vous serez cette semaine resplendissantes de beauté, captivantes, subjuguantes. |
| Le **21** mai et le **22** juin | La réussite s'accentue (pour certains privilégiés la célébrité). 3e Décan : ne faites pas de folles dépenses. |
| Le **22** juin et le **23** juillet | Premiers jours de la semaine : caractère ombrageux. |
| Le **23** juillet et le **23** août | Blessure d'amour-propre possible. |
| Le **23** août et le **23** septembre | Les ennuis d'argent peuvent devenir graves. |
| Le **23** sept. et le **24** octobre | Tristesse et discussions pour le 1er Décan. 3e Décan : réussite dans les démarches. |
| Le **24** oct. et le **23** novembre | Discussions sur le plan sentimental pour 1er et 2e Décans. Situation calme pour 3e Décan, surveiller son budget. |
| Le **23** novem. et le **22** décem. | 1er et 2e Décans : réussite, joie. 3e Décan : difficultés monétaires. |
| Le **22** décem. et le **22** janvier | Enfin pour le 1er Décan le ciel s'éclaircit d'une façon brusque, mais est encore sous la menace de l'orage. 2e et 3e Décans : rien encore n'est apaisé. |
| Le **22** janvier et le **20** février | Rester calme. Ne pas prendre de décision. |
| Le **20** février et le **21** mars | 1er Décan : joie et réussite brusques. Les sentiments sont privilégiés. 2e Décan : une réussite qui touche à la victoire. 3e Décan : difficultés dans la situation. |

## THÈME ASTRAL DE Mlle X..., née le 27 mars 1931, à...



VOICI un thème vraiment marqué par le signe du Bélier. Tout y indique un caractère vraiment violent, qui n'en fait qu'à sa tête. Désir d'indépendance, manque de fixité, désir impérieux de bouger. Vous ne tenez pas en place.

Votre caractère ne permet pas qu'on puisse vous raisonner. Vous avez bien raison puisque, plus vous avez de caprices et de fantaisies, plus le nombre des personnes qui veulent vous rendre service ou vous être agréables est grand. Puis, il faut le dire, vous êtes si jolie ! Votre succès est réel. Vous paraissez : vous envoûtez ; vous êtes tout charme, alors vous pouvez faire tout et rien, c'est toujours parfait.

Il vaudrait mieux même que vous ne fissiez rien, vous êtes si rarement satisfaite de rester dans le même endroit !

Donc, fiez-vous à vos amis, à vos relations ; bercez votre cœur par toute la poésie, la musique que vous avez en vous. Moins vous ferez d'efforts, plus vous vous laisserez bercer, plus vos ambitions seront satisfaites. Vos amis, vos relations font tout pour vous ; ne les découragez pas par votre esprit changeant. Pourquoi jouer à la révoltée quand on domine si facilement autrui ? Chacun admet si bien les conceptions originales, curieuses et intelligentes que vous avez sur tout, en dehors des règles monotones de la société !

Un mariage est assez prochain. Mais avant vous allez recevoir quelques douches écossaises. Qu'importe ! vos désirs finiront par être comblés.

Votre mariage est certainement brillant, mais, attention, s'il y a mariage il y a aussi peut-être, un jour, séparation. Votre santé vous cause bien des ennuis et arrête souvent vos grands élans, particulièrement d'août-septembre 1953 à juin 1956.

Vos dons artistiques sont très grands, mais mille petits riens jusqu'ici entravent le chemin de la grande réussite. Vous écrivez facilement de bien jolies choses. Soyez pour vous-même un juge sévère.

Vers le 27 juillet, de la joie. Vers le 11 août et vers le 8 septembre, au contraire, un cocktail bizarre de joies et de surprises désagréables.

Réfléchissez bien : vous jouez votre avenir dans ces mois.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

**LA VIE DU MARÉCHAL DE LATTRE DE TASSIGNY :**

Jean d'Esme, *De Lattre*, illustrations de Reschofsky (Hachette, 254 pages). Une biographie méticuleuse, qui ne laisse dans l'ombre aucun trait de cette prodigieuse carrière ; elle pourrait avoir pour épigraphe la devise du maréchal Lyautey : « La joie de l'âme est dans l'action. » Nul n'a mieux que de Lattre mis en pratique les leçons de Lyautey : « Il nous faut des méthodes nouvelles..., voir large, regarder toujours plus avant ; ne coupez pas les cheveux en quatre, laissez toutes les vétilles, prenez vos responsabilités, concluez, aboutissez, réalisez ! »

C'est bien ainsi qu'il a pensé sa vie et conçu son destin. L'auteur nous le montre à Saint-Cyr, dans la promotion qui précéda celle de Charles de Gaulle et de Juin ; puis à Saumur, s'offrant d'audacieuses équipées qui émerveillent ses camarades mais choquent le conformisme de certains de ses chefs. Puis c'est la « rencontre avec la guerre », la bataille des frontières en 1914 où il reçoit sa première blessure et sa première citation. Des citations, il en alignera huit quand sonnera l'armistice.

Il s'embarque pour le Maroc en 1921 — la même année que Juin et Henry de Bournazel, l' « homme rouge ». A Casablanca, à Rabat, à Meknès, il découvre « un monde qui se crée », tout en se mêlant au grand « baroud » qui liquidera l'aventure d'Abd el-Krim.

Treize ans plus tard, c'est la seconde guerre mondiale. Sa division ne cède point, mais le reste du front est emporté. Le corps d'armée lui téléphone l'ordre de repli. Il rugit dans l'appareil : « Vous ne pourriez pas plutôt essayer d'ordonner à vos généraux de reprendre le terrain perdu et de s'aligner sur moi ? »

Après un bref commandement en Tunisie, il est rappelé en France, où l'ordre lui est donné d'attendre passivement l'occupation de la zone sud.

Tout le monde connaît l'histoire de sa révolte et de sa dramatique évasion. Du maquis il passera au commandement de la Deuxième (plus tard Première) Armée française. Et c'est l'épopée de la reconquête : la victoire de Provence, obtenue en treize jours, alors que le haut commandement américain en avait prévu cinquante... ; la remontée du Rhône, la bataille de vingt et un jours qui chasse les Allemands de la plaine d'Alsace et les oblige à repasser le Rhin ; l'entrée dans Ulm : Rhin et Danube, les deux noms qui figureront sur les étendards de la Première Armée. Puis la guerre d'Indochine, où tombe, à vingt-trois ans, le lieutenant Bernard de Lattre : le général télégraphie à sa femme : « Pardonne-moi de n'avoir pas su te le conserver. » Et le 11 janvier 1952 la mort du grand chef, la fin de ce film héroïque que fut son existence. Tout cela, conté avec une sobriété de couleurs, une émotion contenue où se retrouve le sentiment de grandeur qui fut le trait dominant de la personnalité du maréchal.

ALBERT MOUSSET.

## A SALON-DE-PROVENCE
# 200 « POUSSINS » ONT PRIS LEUR ENVOL

LA nouvelle promotion de l'école de l'Air, qui vient d'être baptisée à Salon-de-Provence, porte le nom du colonel Dartois, qui fut le commandant de l'école lorsque celle-ci était repliée à Marrakech ; il tomba en service commandé en 1946. Sa veuve assistait, aux côtés du général Lechères et du colonel de Méricourt, commandant de l'école, à l'émouvante prise d'armes. De nombreuses délégations étaient présentes : l'une d'elles, conduite par le général Umberto Fiori, était composée de cadets de l'*Academia aeronautica* italienne, qui ont pu apprécier, au cours du défilé, la parfaite tenue de nos deux cents « poussins ».

## LA NOUVELLE PROMOTION DE L'ÉCOLE DE SANTÉ DE LYON

LE jeudi 12 mars a été une grande journée pour les élèves de l'école du Service de santé militaire. Le matin, après que la promotion 1952 eut été présentée au drapeau, puis baptisée, dans la cour d'honneur, des services religieux ont été célébrés par les différents cultes à la mémoire des morts de l'école. La soirée fut consacrée, au casino de Charbonnières, au bal annuel de l'école. Cette manifestation était placée sous le haut patronage de M. René Pleven, ministre de la Défense nationale, sous la présidence d'honneur du président Edouard Herriot, de M. Massenet, inspecteur général de l'administration, et du général Magnan, gouverneur militaire de Lyon. En même temps qu'une bonne œuvre, puisque le bénéfice en était réservé aux familles des officiers du Service de santé victimes du devoir, ce bal était un grand événement de la vie mondaine dans la capitale rhodanienne,

## NOUVELLES RELIGIEUSES

### L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS ET LES PROBLÈMES ÉCONOMIQUES

A L'ISSUE de leur récente assemblée, les cardinaux et archevêques français ont publié une déclaration qui met l'accent sur quelques-uns des problèmes sociaux les plus brûlants de l'heure.

L'alcoolisme et ses ravages y sont dénoncés avec une particulière vigueur. En évoquant le problème du logement, les archevêques rappellent que le rôle de l'Eglise n'est pas de proposer des solutions techniques, mais d'éclairer les consciences sur les exigences de la justice et de la charité.

Une partie importante de la déclaration est consacrée à la conjoncture économique actuelle : « La menace du chômage, y est-il dit notamment, risque parfois d'engendrer la tentation d'exercer certaines pressions sur les salaires et de freiner une légitime action syndicale. Le fait est d'autant plus regrettable que la stabilisation connue depuis quelques mois ne semble pas avoir évité une certaine baisse du niveau de vie des catégories les plus modestes parmi les travailleurs et plus encore chez les économiquement faibles. »

Les prélats souhaitent que des coalitions d'intérêts ne viennent pas s'opposer aux nécessaires transformations économiques et, après avoir demandé que soient recherchés tous les moyens de construire une économie d'expansion et de plein emploi, invitent à porter ce témoignage de justice dans les relations avec les hommes d'autres races, soit dans la métropole, soit outre-mer.

### DISTINCTIONS

LA croix de chevalier de la Légion d'honneur vient d'être remise à M. le chanoine L. Frachon, rédacteur en chef de la Terre vivaroise, le grand hebdomadaire catholique de l'Ardèche.

LE Souverain Pontife a, sur la demande du cardinal Feltin, nommé prélat de sa maison le chanoine Jacques Le Cordier. Celui-ci appartient depuis 1935 à l'administration du diocèse, dont il dirige les œuvres depuis 1945. Il a dans ces fonctions rendu d'éminents services que vient récompenser la distinction dont il est l'objet.

Ce beau portrait du cardinal Feltin, dû à Mlle Faure, a été récemment exposé à la maison Sainte-Odile, rue Saint-Guillaume.

### LA MAISON DE RACHEL VA DISPARAITRE

LA villa Sardou, au Cannet, où mourut Rachel, est menacée de disparition. Elle vient d'être vendue et fera place, dit-on, à un gratte-ciel. Depuis le jour de janvier 1858 où s'éteignit la grande tragédienne, les propriétaires successifs avaient jusqu'à présent pieusement conservé cet émouvant musée.

Le public pouvait visiter les deux pièces où Rachel, minée par la tuberculose et transportée en ce pays de soleil par son ami le prince Napoléon, avait passé ses derniers jours. Dans la chambre on voyait le fameux lit de plâtre au pied duquel se dressait la statue de Polymnie. C'est dans ce lit que la tragédienne avait poussé son dernier soupir tragique. On vous montrait un petit autel devant lequel la mourante priait. Il y avait aussi de jolis meubles anciens et un piano à jamais muet. Dans un petit salon se trouvaient encore des souvenirs, des portraits du fils de Rachel et un portrait du prince Napoléon. Tous les fervents de l'histoire du théâtre regretteront la disparition de ces précieux souvenirs et de la maison qui les contenait. Sans doute est-il déjà trop tard pour souhaiter de les voir sauver. — P. B.

## COURRIER THÉATRAL

### « LORENZACCIO » AU T. N. P.

QU'ON a de plaisir à tresser de nouveaux des louanges à Jean Vilar ! Ce n'est pas de bon cœur qu'on le critique. Nous savons bien qu'il est capable du meilleur. Il ne dépend pas de nous qu'il s'accommode aussi du pire. Son « Lorenzaccio » avait été applaudi au Festival d'Avignon, et j'en ai rendu compte alors (1). Il le sera encore avec justice, au théâtre de Chaillot. Gérard Philipe, aussi pathétique en Lorenzaccio qu'en prince de Hombourg, trouve en face de lui un partenaire à sa hauteur avec Daniel Yvernel, Alexandre de Médicis digne de son trône. Le reste de la troupe suit dans la même ardeur ces deux chefs de file. On ne peut que citer, pêle-mêle : Jean Vilar, Michel Vitold et Jean Deschamps, Renaud-Mary et Monique Mélinand, Jacques Amyrion et Lucienne Lemarchand. Les costumes de Léon Gischia chatoient sous les projecteurs. L'action, resserrée par des coupures nécessaires, va grand train. On voudrait seulement que Jean Vilar fût toujours aussi bien inspiré dans le choix de ses spectacles.

Y. G.

(1) Voir *France-Illustration* du 2 août 1952.

### UN CENTRE DE RECHERCHE HISTORIQUE

SUR l'initiative de M. Braibant, directeur des Archives de France, un Centre d'information de la recherche historique vient d'être créé rue des Francs-Bourgeois. Il met à la disposition des historiens et des curieux un fichier qui, de 1810 à aujourd'hui, indique toutes les recherches déjà effectuées aux Archives. Deux fois par an les archivistes de province fourniront un relevé des travaux en cours dans leurs dépôts et deux fois par an un bulletin donnera la liste des travaux en cours dans toute la France et l'indication des documents inédits découverts. Ce nouveau Centre est appelé à rendre les plus grands services.

# A TRAVERS LES EXPOSITIONS

## LES SUBTILS JEUX DE GRIS DE DOUKING

G. Douking expose à la Galerie André Maurice dix ans de décors de théâtre et un ensemble important d'aquarelles faites à Venise, aux jeux de gris étonnants, imprégnées de la forte personnalité de ce grand artiste.

Toute une série d'aquarelles et de gouaches évoquent la production magnifique de Douking concernant les costumes et les décors qu'il créa pour *Hamlet*, *Jeanne avec nous*, à la Comédie des Champs-Elysées, *la Danse de mort*, au théâtre de l'Œuvre, *Fragonard*, à l'Opéra-Comique, en 1945, *Ce Soir à Samarcande*, *Ivan le Terrible*, à Bordeaux, en 1952, *Annie du Far-West*, avec ses tableaux pleins de fantaisie, au Châtelet. Directeur du théâtre Pigalle, Douking réalise des décors d'une sobriété remarquable avec un maximum d'expression (prison à Babylone, pour *Huon de Bordeaux*).

Quatre maquettes pour *Ruy Blas*, au théâtre Sarah-Bernhardt, plongent le visiteur dans l'ambiance romantique de ces décors évocateurs. A une souplesse d'adaptation remarquable Douking unit une puissance d'évocation que sa personnalité puise dans une recherche continuelle de la perfection.

MAURICE SÉRULLAZ.

G. ROBIATI : « Saint-Symphorien (Landes) : Coin de place ». (Galerie Bernheim-Jeune.)

Le jeune dessinateur publicitaire Jacques Bidault vient d'obtenir pour cette maquette le « Grand Prix 1952 de la plus belle affiche Martini ». Cette récompense, d'une valeur de 500.000 fr., était décernée pour la première fois.

GALERIES

Galerie de l'Elysée
PONCELET
69, Fg-St-Honoré - Bal. 27-87

Cercle Volney — 7, rue Volney
Œuvres d'Afrique d'
HERVIGO
Haut Patronage du Ministre des Colonies, en présence de M. Sarraut

Renou et Poyet
164, Fg-St-Honoré - ELY. 35-95
YVES TANGUY
Œuvres récentes

Cardo-Matignon
32, avenue Matignon - Bal. 03-08
TOULET
peintures - aquarelles - gouaches

LES SPECTACLES

MARIGNY PICCOLO TEATRO DE MILAN
8 DERNIÈRES " ARLEQUIN SERVITEUR DE DEUX MAITRES " de GOLDONI 8 DERNIÈRES

# COURRIER MUSICAL Le "Goncourt" des virtuoses

## LES GRANDES CRÉATIONS DU FESTIVAL DE BORDEAUX

PREMIER, dans l'ordre chronologique, des grands festivals de l'année, le « Mai musical » de Bordeaux est aussi l'un des premiers par son importance.

Le programme annoncé pour cette année permet de prévoir qu'il ne sera pas inférieur à sa réputation.

Deux ensembles symphoniques, l'Orchestre philharmonique de Bordeaux et celui des Concerts Colonne, participeront à ces manifestations, auxquelles prêteront leur concours des chefs comme Léopold Ludwig, Paul Paray, Jean Fournet et le jeune Roberto Benzi, des solistes comme Yehudi Menuhin et Marcel Dupré. La musique de chambre, représentée par le quatuor Lœwenguth et le Wiener Oktett, trouvera au château de La Brède un cadre idéal pour y distiller ses discrètes harmonies.

Tandis que le Grand-Théâtre verra se déployer l'ample verve des Maîtres Chanteurs et la somptuosité du Ballet du marquis de Cuevas.

Cette troupe créera le ballet Antinoüs dont Nicolaü a composé la musique sur un livret de Marguerite Yourcenar.

Une autre création, et d'importance, sera, toujours au Grand Théâtre, celle du Christophe Colomb de Paul Claudel, qui sera joué par la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault.

Le prix Goncourt change la vie d'un écrivain. Ce même coup de baguette magique, le Grand Prix Marguerite Long-Jacques Thibaud, frappe la carrière des jeunes virtuoses, à cette différence près qu'aucune limite d'âge n'est imposée aux candidats des lettres, tandis qu'une plus sévère discipline exige des pianistes et des violonistes désireux de tenter l'épreuve « trente-deux ans au plus à la date du 1er janvier de l'année du concours ».

C'est en 1943 que Marguerite Long et Jacques Thibaud, avec un courage et une confiance dont le succès a récompensé la ténacité, fondèrent ce concours, national aux temps noirs, international depuis 1946. Au rayonnement, au prestige universel de ces deux grands artistes du clavier et de l'archet répond désormais, tous les trois ans, l'afflux des jeunes musiciens d'Europe et du monde qui espèrent en ces récompenses, grâce auxquelles ils sortiront de l'ombre, pour recueillir les fruits d'un long travail. Car le Grand Prix, cela veut dire 300.000 francs en espèces, des engagements avec les grandes associations symphoniques de France et de l'étranger, une série de concerts, des enregistrements, des émissions à la radio, les photographies et les interviews dans la presse... Bref, ce qu'en termes de métier on appelle le lancement.

D'autres récompenses, moins éblouissantes mais pleines d'encouragements, sont

Le grand violoniste Jacques Thibaud, fondateur du prix avec Marguerite Long.

remises aux autres lauréats. Sept noms suivent le premier. En tout état de cause, chacun de ces concurrents, qui a pu déjà franchir les écueils redoutables de plusieurs éliminatoires et, à l'épreuve définitive, exécuter une grande pièce de soliste et un concerto intégral en présence d'un jury d'éminents professionnels de toutes nations, est déjà désigné pour un beau départ de carrière publique.

### DEUX PRIX SUPPLÉMENTAIRES

Cette année, aux récompenses habituelles s'ajoutent deux grands prix entièrement indépendants de la décision générale : le prix Chopin (également de 300.000 fr.), attribué par le Comité national du centenaire de Chopin à l'un des pianistes de la finale ayant le mieux exécuté les œuvres de Chopin inscrites au programme ; le prix Ginette Neveu, offert par la mère de la grande artiste disparue au violoniste ayant le mieux exécuté l'un des concertos du programme. Ajoutons que le concours est public, ce qui n'est pas un des moindres attraits de cette vaste compétition artistique.

L. MAURICE-AMOUR.

P. S.. — Le concours a lieu en juin 1953. Les inscriptions seront closes le 15 mai. Tous renseignements au secrétariat du Concours international Long-Thibaud, 46, rue Molitor, Paris.

## NÉCROLOGIE

### SERGE PROKOFIEV

UN des maîtres de la musique contemporaine vient de disparaître, emporté par une hémorragie cérébrale. Serge Prokofiev était né en 1891, à Sonzovka, et il avait fait ses études au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, où il eut pour maître notamment Rimsky-Korsakov. Venu à Londres en 1914, il y fit la connaissance de Serge Diaghilev. Celui-ci tint une place importante dans la carrière du compositeur, dont il fit connaître entre autres *le Pas d'acier*, une de ses plus fortes partitions, et *le Fils prodigue*, où triompha Serge Lifar. Koussevitzky révéla la *Suite scythe*. Bruxelles monta en 1929 *le Joueur*, écrit d'après une nouvelle de Dostoïevski. C'est à Chicago que fut créée l'œuvre la plus populaire sans doute du musicien : *l'Amour des trois oranges*. Ayant vécu aux Etats-Unis, en France, en Angleterre, Prokofiev rentra en Russie avant la dernière guerre. Il fut accusé vers 1948 de « n'être pas dans la ligne » et fit amende honorable. Sa fécondité ne s'était pas ralentie. Si nous ne connaissons pas l'opéra qu'il a tiré de *Guerre et Paix*, du moins a-t-on apprécié le conte charmant de *Pierre et le Loup* et la *Sixième Symphonie*. Serge Prokofiev a été l'une des personnalités musicales les plus attachantes de l'époque.

## IL Y A DIX ANS NOS PREMIÈRES VICTOIRES

IL y a dix ans, l'armée française d'Afrique du Nord remportait ses premières victoires dans les batailles de Tunisie et de Corse. Dans une proposition de résolution, le général de Monsabert, député des Basses-Pyrénées, a invité le gouvernement à célébrer cet anniversaire avec un éclat propre à faire ressortir la grandeur de l'œuvre réalisée par la France en Afrique du Nord.

## S'INSTRUIRE EN FAISANT UNE BONNE ACTION

EN quatre ou cinq mois il est possible d'apprendre par correspondance l'anglais ou l'allemand usuel. Les cours rapides « Simplex », 140, rue des Récollets, Toulouse (Haute-Garonne), vous en offrent le moyen à tarif très réduit. Ces cours sont donnés par d'anciens professeurs de l'Université et le produit en est versé à une caisse de secours qui permet de venir en aide à de vieux journalistes.

## NOUS AVONS LU POUR VOUS

**J.-A. Grégoire :** L'Aventure automobile (Flammarion).

M. J.-A. Grégoire nous présente ici une véritable histoire de l'automobile. On sait combien l'auteur est lui-même une figure importante de cette histoire, avec son long passé de découvertes qui, aujourd'hui encore, portent l'industrie automobile française à la pointe du progrès. Le style aisé de cet ouvrage, les anecdotes piquantes dont il est semé séduiront sans nul doute ses lecteurs, et particulièrement les jeunes, ce

De g. à dr. : M. Flammarion, le comte de Liedekerke-Beaufort et M. Grégoire.

qui n'empêchera pas les aînés d'y rencontrer plus d'un sujet de méditation. Car ils trouveront dans ce récit des espoirs, des efforts et des épreuves d'un inventeur un accent profondément humain.

M. Grégoire a signé récemment chez son éditeur les premiers exemplaires de son volume, dont Vlaminck a peint la couverture et dessiné le frontispice. L'association de ces deux noms, qui brillent, chacun dans son domaine propre, d'un égal éclat, est d'un heureux augure pour la carrière de l'ouvrage.

**André Figueras :** Jules Romains (Pierre Seghers).

Cet ouvrage est le trente-troisième de la collection « Poètes d'aujourd'hui ». Il met en valeur un aspect un peu méconnu du génie de Jules Romains.

André Figueras, en 80 pages d'une exégèse très poussée, montre la place que tient la poésie chez Romains et la place que tient la poésie de Romains dans notre littérature.

Il rappelle, ce que l'on aurait trop tendance à oublier, que le premier volume de l'auteur de Donogoo fut un recueil de poèmes et que, dans ce recueil, la Vie unanime, il exposait sa conception unanimiste de l'art et du monde. Recherchant les ancêtres de Romains, Figueras découvre Hugo, « signe, dit-il, que nous ne nous éloignons jamais du domaine de la grandeur.

Le grand mérite de cette étude est de marquer la place exacte du poète, qui sut, après s'être libéré de règles périmées, en forger de neuves.

Un choix de poèmes — dont certains inédits — établi avec l'accord de Jules Romains fait de ce volume un ouvrage qui doit figurer, auprès de Knock et des Hommes de bonne volonté, dans la bibliothèque de tout homme cultivé.


CONFORT
RAPIDITÉ

AVEC LES QUADRIMOTEURS "STRATOLINER"

BILLETS, RENSEIGNEMENTS
3, rue Saint-Philippe-du-Roule
TÉL. : BAL. 65-10, 65-11, 65-12
70, Av. des Champs-Élysées, 2e ét.
TÉL. : ÉLY. 12-90, 12-91, 12-92
ET TOUTES
AGENCES DE VOYAGES

| | |
|---|---|
| PARIS-DAKAR | 61.600 |
| PARIS-CASABLANCA | 27.000 |
| PARIS-BEYROUTH | 66.000 |
| PARIS-LIBREVILLE | 95.600 |
| PARIS-DOUALA | 88.400 |
| PARIS-BRAZZAVILLE | 97.200 |
| PARIS-POINTE-NOIRE | 97.200 |
| PARIS-DJIBOUTI | 99.900 |
| PARIS-TANANARIVE | 139.000 |
| PARIS-SAIGON | 150.000 |
| PARIS-HANOI | 166.000 |

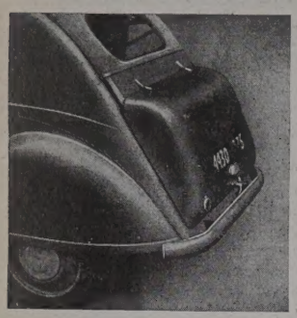
AIGLE AZUR

NOUS ÉDITONS
VITE ET DIFFUSONS BONS MANUSCRITS
EDITIONS REGAIN — MONTE-CARLO

ANDRÉ ROUSSEAUX
S'EST, DÈS SON PREMIER LIVRE, ACQUIS UNE RÉPUTATION DE "CRITIQUE FÉROCE". IL Y RESTE FIDÈLE AVEC CE NOUVEAU VOLUME DE LITTÉRATURE DU XXe SIÈCLE (ÉDITIONS ALBIN MICHEL) QUI VA D'ANATOLE FRANCE (MISE AU POINT SÉVÈRE) À SIMONE WEIL (L'ÉTUDE LA PLUS COMPLÈTE À CE JOUR). LE SUCCÈS QUE LE GRAND PUBLIC N'A CESSÉ DE FAIRE DEPUIS QUINZE ANS AUX LIVRES DE CETTE SÉRIE, DONNE LA MESURE DE LA GRANDE AUTORITÉ DE CRITIQUE DONT JOUIT
ANDRÉ ROUSSEAUX

# ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

### POUR LA 2 CV CITROËN



VOICI la malle arrière, dernière création SPEED, à laquelle s'ajoutent les enjoliveurs de roues, la gaine de volant et le pare-chocs. Sur le plan technique les ÉTABLISSEMENTS SPEED permettent une augmentation de puissance par leur pipe d'admission.

Pour tous renseignements : ÉTABLISSEMENTS BRISSONNET, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly. Tél. : MAI. 87-40.

### BOUILLOIRES « FULLSPEEP »

automatiques réglables. En aluminium poli. Poignée, pieds, bouton en matière moulée. Collier chauffant tissé, traité aux silicones. Par simple manœuvre d'un bouton qui agit sur un thermostat très sensible, il est possible d'obtenir toutes les températures jusqu'à l'ébullition. Lampe témoin. Courant automatiquement coupé en cas d'usage négligent sans eau. (Production NOIROT.)

En vente, électriciens et grands magasins.

### PAS DE COURANTS D'AIR

derrière votre fenêtre... si elle est équipée avec les joints métalliques Benoît. Suppression radicale des infiltrations de vent, pluie, bruits, odeurs et poussières. Augmentation de température de 4 à 6° ; économie de chauffage de 35 % ; garantis dix ans. Des milliers de références.

*Demandez notre documentation n° 46.*

Joints métalliques E. BENOIT & Cie, 11, r. des Petites-Écuries, Paris (10e).

TAItbout 66-24 et 25.

Agences à Alger, Tunis, Casablanca.

### COMMENT RÉCUPÉRER VOS DOMMAGES APRÈS UN ACCIDENT ?

*L'Automobile* de mars vous indique point par point la procédure à engager pour récupérer vos dommages.

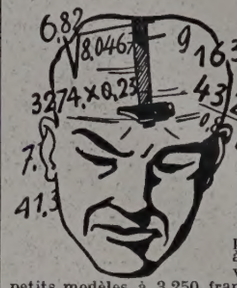
— Comment acheter une « 202 », ses points faibles, sa mise au point, le coût des principales réparations.

— *L'Automobile*, sur Vedette 53, a pris le départ pour l'épreuve de garantie totale de 50.000 kilomètres.

— Les garagistes et l'abus dans certaines prestations. — Vingt arti 100 photos. En vente partout défaut contre 80 francs, 8, rue Milan, Paris (9e).

### POUR UTILISER CETTE RUBRIQUE

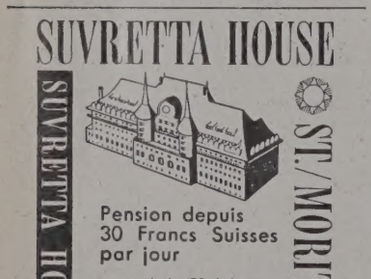
adressez-vous à la Publicité Mou 8, rue de Milan, Paris 9e. Téléph TRI. 45-10 et la suite.


*pourquoi vous mettre martel en tête?*

puisque notre machine à calculer électri à 7.375 fr. vous permet de travailler 12 fois vite sans risque d'erreur. Nous avons même petits modèles à 3.250 francs, seul et unique versement ! Demandez, engagement, notre catalogue : SUPPLY (bureau 188)
**Boulevard de Strasbourg, n° 59 - PARIS**

**HOME D'ENFANTS**
**« LE COLIBRI »**
**ARVEYES-VILLARS (Suisse)**
Reçoit des enfants de 3 à 10 ans. — Soins affectueux et dévoués. — Cuisine soignée. — Situation magnifique.
*On vient chercher les enfants*



## COURRIER PHILATÉLIQUE

### NOUVELLES DE FRANCE

LA *Journée du Timbre* de cette année sera célébrée par l'émission d'un 12 + 3 fr. bleu, mis en vente le 14 mars. Gravé et dessiné par Raoul Serres, ce timbre a pour sujet un portrait du comte d'Argenson, qui fut surintendant général des Postes.

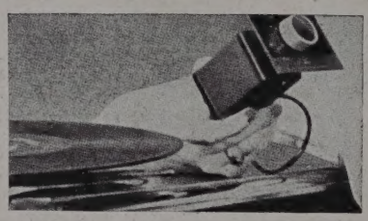
Le ministère des P.T.T. a fait connaître récemment les chiffres de tirage d'un grand nombre de timbres commémoratifs et à surtaxe ; quel que soit l'intérêt de cette publication, les milieux philatéliques regrettent que le ministère se refuse à indiquer les *chiffres réels* de vente au public, chiffres qui ont une plus grande valeur documentaire.

Les chiffres de tirage communiqués sont les suivants : *Journée du Timbre 1951*, 1.625.000 ; *Jules Ferry*, 3.000.000 ; *Industrie Textile*, 2.800.000 ; *J.-B. de la Salle*, 3.000.000 ; *Médecine Vétérinaire*, 2.500.000 ; *Médecine Militaire*, 3.000.000 ; *Troupes Coloniales*, 2.850.000 ; *Vincent d'Indy*, 2.000.000 ; *Hommes Célèbres du XIXe siècle*, six valeurs, 1.400.000 ; *Saint Nicolas*, 3.265.000 ; *Second Millénaire de Paris*, 3.570.000 ; *Noguès*, 2.935.000 ; *Verlaine, Baudelaire, Rimbaud*, 2.300.000 ; *Nations Unies*, 3.000.000 ; *Clemenceau*, 3.500.000 ; *Clos de Vougeot*, 3.000.000 ; *Croix-Rouge 1951*, 2.000.000 ; *Journée du Timbre 1952*, 1.525.000 ; *Maréchal de Lattre de Tassigny*, 5.120.000 ; *Vaucouleurs*, 2.700.000 ; *Narvik*, 2.500.000 ; *Conseil de l'Europe*, 2.450.000 ; *Bir-Hakeim*, 2.000.000 ; *Sainte-Croix de Poitiers*, 4.280.000 ; *Médaille Militaire*, 4.500.000 ; *Viaduc de Garabit*, 4.080.000 ; *Léonard de Vinci*, 2.025.000.

JACQUES BELLAY.

## PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

### FILTRAGE DU SON



L'AUDITION d'un disque ancien de grande valeur est souvent fort mauvaise par suite des bruits de frottement causés par l'usure de la surface. Un petit appareil de contrôle du son branché entre le bras du pick-up et le haut-parleur permet d'éliminer ces bruits désagréables, qu'il retient à la manière d'un filtre. Cet appareil n'est utilisable que sur un pick-up de grande puissance, car il retient en même temps une partie du son.

### AUTOMOBILISTES, IL EST INTERDIT D'ÉBLOUIR !

ET pourtant 80 % des conducteurs ne respectent pas cette interdiction. D'où accidents et contraventions. Il faut attribuer ces déréglages à l'augmentation de la souplesse de suspension. Les projecteurs ont beau avoir été bien réglés la voiture étant vide, dès que les passagers s'installent ou que l'on emplit le coffre, la charge arrière influe de façon telle que les projecteurs deviennent éblouissants. D'autre part, il faut donner à l'automobiliste le moyen de régler ses projecteurs de son siège à tout moment. C'est ce que permet le dispositif simple et ingénieux imaginé par un fabricant de projecteurs très connu et dont nous aurons l'occasion de reparler.

### MUSIQUE SOUS-MARINE

CETTE piscine sonorisée permet de goûter les plaisirs de l'eau et de la musique. Le haut-parleur spécial utilisé sous l'eau est d'une puissance telle qu'il se pulvériserait si on le mettait en marche à l'air libre.

## AVIS FINANCIER

EMISSION D'UN EMPRUNT
POUR L'EQUIPEMENT DE LA S. N. C. F.

Pour assurer le financement de ses dépenses d'investissement (modernisation, électrification, etc.), la S. N. C. F. procède, à partir du 9 mars 1952, à l'émission d'un emprunt garanti par l'Etat.

Deux types de Bons, nets d'impôts, sont offerts au choix des souscripteurs.

1° *Bons 6 % à 15 ans.*

Valeur nominale : 10.000 francs.

Intérêt : 600 francs payables le 1er avril de chaque année.

Amortissement : le 1er avril de chaque année, par remboursement au pair du 1/15 du nombre total des Bons émis.

Prix d'émission : 9.550 francs.

2° *Bons indexés à 15 ans.*

Valeur nominale : 10.000 francs.

Intérêt payable le 1er avril de chaque année, au gré du porteur :

— soit en espèces pour un montant égal à 90 fois le prix du km. en 3e classe au tarif en vigueur à la date de l'échéance (actuellement 5 F.) et, au minimum, à 450 F. ;

— soit en un coupon de transport correspondant à un parcours de 100 kilomètres en 3e classe, c'est-à-dire avec une prime de 10 kilomètres.

Amortissement, le 1er avril de chaque année, du 1/15 du nombre total des Bons émis, effectué au gré du porteur :

— soit en espèces pour un montant égal à 2.000 fois le prix de base kilométrique en 3e classe au tarif en vigueur (actuellement 5 F.) et, au minimum, à 10.000 F. ;

— soit en coupons de transport correspondant à un parcours de 2.100 kilomètres en 3e classe, c'est-à-dire avec une prime de 100 kilomètres.

Les coupons de transport sont valables deux ans et acceptés en règlement de tous frais de transport (voyageurs ou marchandises) pour leur valeur au jour d'utilisation, les réductions particulières de tarif (billets de congé payé, de famille nombreuse, de groupe, etc.) continuant à être appliquées.

Prix d'émission : 10.000 francs.

Les souscriptions sont reçues aux guichets habituels (Banques, Comptables du Trésor, Bureaux de Poste, Gares, etc.).

L'émission pourra être close sans préavis.

(Notice parue au *B. A. L. O.* du 9 mars 1953.)


SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE
DE CLASSE

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

**FRANCE-ILLUSTRATION** MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 |
|---|---|---|---|
| Un an ... | 4.700 | 6.000 | 7.000 |
| 6 mois ... | 2.400 | 3.100 | 3.600 |

ÉTRANGER

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 |
|---|---|---|---|
| Un an ... | 5.700 | 7.250 | 8.600 |
| 6 mois ... | 2.900 | 3.725 | 4.400 |

**L'abonnement n° 1** donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

## PANORAMA RADIOPHONIQUE

### MUSIQUE ET TÉLÉVISION

Deux problèmes parmi d'autres restent à résoudre en matière de télévision : celui du relief et celui de la musique. En effet, lorsque d'excellents récitals sont offerts, les téléspectateurs protestent et affirment que la vue d'un artiste n'améliore en rien la qualité de leur plaisir. Il semble que la projection et la musique se jalousent, entrent en compétition comme c'est souvent le cas au cinéma (sauf pourtant lors de la représentation des *Reflets dans l'eau*, de Claude Debussy). L'attention est retenue par la qualité de l'image ou par celle d'une interprétation hors de pair, mais l'intérêt de l'une et de l'autre ne se conjuguent pas encore, puisque certains auditeurs affirment qu'ils ferment les yeux pour mieux entendre un concert ! Pourtant, quelques fanatiques du jazz ont manifesté leur joie d'avoir écouté la transmission directe d'une séance en notes syncopées, en regardant les interprètes.

Après avoir enregistré avec plaisir le développement de certaines émissions télévisées, espérons que nous allons pouvoir bientôt constater un accord parfait du son et de l'image.

## LA SEMAINE HIPPIQUE

### AU MANÈGE

DERNIEREMENT, la deuxième épreuve de dressage du prix Général-Détroyat, premier palier d'une délicate progression, réussait vingt-sept engagements. Miss Howlett, délaissant pour une fois l'obstacle pur, fit une brillante démonstration de ses connaissances équestres et se classa première avec 21 points, en selle sur Pluton, attentif et précis. Mme Vernes s'adjugea la seconde place, montant Per Favor, 714 points, dans un style harmonieux qui promet. Mais il faudrait encore parler du docteur Le Bayon, de M. Herlicq, de Mme Turbé et de tant d'autres dont le travail consciencieux éleva singulièrement le débat.

Le deuxième test du prix Commandant-Hector, préparation directe au Saint-Georges, adressait à des sujets ayant déjà conquis leurs lettres de noblesse. Rayon d'Or, handicap 200, anglo-arabe flatteur appartenant à M. Le Héron, est venu facilement en tête des quatorze concurrents. Aucun étonnement : le cheval fait partie de la Grande Reprise, son cavalier aussi. Un coup de chapeau en passant au colonel Brau, produisant Portefeuille, classé deuxième.

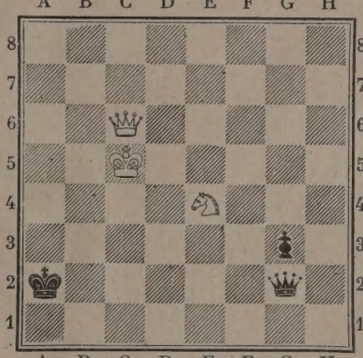
S'il fallait tirer un enseignement de ces épreuves de qualité, disons que la tête de liste du prix Détroyat méritera bientôt les honneurs du prix Hector. Nombreuse assistance dans les tribunes : M. et Mme Dupenant, comtesse de Saint-Quentin, baron et baronne de Brétizel, comte de Vienne, colonel Chiappini, etc. Au jury, colonel Terrière, colonel Challan-Belval, colonel de Langle de Cary. 28 et 29 mars, premier concours hippique de l'Etrier. — TRE-HARDY.

### PETITE ANNONCE

EMBARCATIONS EN MÉTAL LÉGER INOXYDABLE de 2 à 5 mètres. Voile et moteur. Nouveau catalogue illustré sur simple demande. Les Ateliers de Touraine, 21, place Rabelais, TOURS (Indre-et-Loire).

# LES ÉCHECS (N° 110)

*Solution de l'étude n° 111*
*par Richard Réti*
*Wiener Schachzeitung, 1925*



*Les blancs jouent et gagnent.*

Les blancs devront prendre la dame noire pour gagner, ce qui paraît faisable immédiatement. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres ! Les noirs s'arrangeront pour être pat si la dame blanche veut prendre la dame noire.

1. Cé4—ç3+, Ra2—a1 !. — 2. Dç6—a4+ ou a6+ (et non 2. Dç6×g2?, pat) 2. ... Ral—b2. — 3. Da2+, Rb2—ç1 !. — 4. Da2—b1+ (4. Da2×g2?, pat). 4. ... Rçl—d2. — 5. Dbl—b2+, Rd2—él !. — 6. Db2—çl+ (pour la troisième fois les noirs seraient pat si la dame blanche prenait la dame noire) 6. ... Rél—f2. — 7. Cç3—dl+, Rf2—f3 (si 7. ... Rf2—él, fl ou gl ; 8. Cdl—é3+ gagne. Ou si 7. ... Rf2—é2 ; 8. Dçl—b2+ texte). — 8. Dçl—ç3+, Rf3—é2 (si 8. ... Rf3—f4 ; 9. Dç3—f6+, Rf4—é4 ; 10. Df6—d4+ !, Ré4—f3 ; 11. Dd4—d5+ et ×g2 ; et non 10. Df6—ç6+, Ré4—d3 ! ; 11. Dç6×g2, pat). — 9. Dç3—b2+, Ré2—d3 ! (si 9. ... Ré2—f3 ; 10. Db2—b7+ et ×g2. Ou si 9. ... Ré2—fl ; 10. Cdl—é3+). — 10. Db2—b3+ ! (et non 10. Db2×g2?, pat. Le quatrième pat !) 10. ... Rd3—é2 ou d2 (si 10. ... Rd3—é4 ; 11. Db3—d5+ et ×g2). — 11. Db3—a2+, Rd3 !. — 12. Cdl—b2+ !, Rd3—é3 ou, é2. — 13. Cb2—ç4+, Rf3 (si 13. ... Rf1 ; 14. Cç4—é3+). — 14. Cç4—é5+ et 15. Da2×g2 gagne.

Une charmante étude. Quatre fois les noirs ont menacé de se faire pat si la dame blanche prenait la dame noire.

Si je n'ai pas fait figurer cette étude dans mon gros ouvrage : André Chéron : *Nouveau Traité complet d'échecs. La fin de partie.* c'est pour deux raisons.

D'abord, l'étude de Réti n'est qu'une transposition heureuse de celle d'Henri Rinck (n° 595 de mon ouvrage), cette dernière étant bien supérieure (quoiqu'elle ne présente que trois pats) à cause de la géniale originalité de son introduction. Dans l'étude de Rinck, les trois pats doivent être précédés du sacrifice préalable d'une tour blanche, dont la mobilité empêcherait le pat et ferait perdre les blancs !

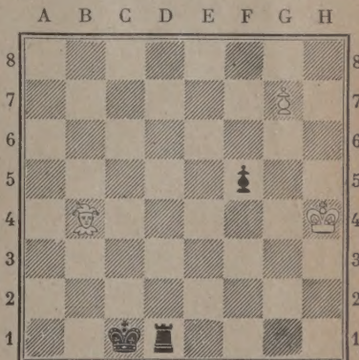
Ensuite, le gain par évitement répété du pat a pour record le n° 621 de mon ouvrage (étude de Korolkov), où il faut éviter huit fois le pat pour gagner, ce qui dépasse de très loin l'étude de Réti avec ses quatre pats évités.

*Tournoi de Saltsjobaden, 1952*

Blancs : Tajmanov (U. R. S. S.).
Noirs : H. Steiner (U. S. A.).

1. d2—d4, d7—d5. — 2. ç2—ç4, é7—é6. — 3. Cbl—ç3, ç7-ç6. — 4. é2—é4, d5×é4. — 5. Cç3×é4, Ff8—b4+. — 6. Fçl—d2, Dd8×d4. — 7. Fd2×b4, Dd4×é4+. — 8. Ffl—é2, Cb8—a6. — 9. Fb4—d6, Fç8—d7. — 10. Cgl—f3, ç6—ç5. — 11. Cf3—é5 !, Fd7—ç6 — 12. Cé5×ç6, b7×ç6. — 13. 00, Cg8—é7. — 14. Ddl—a4 !, Ca6—b4. — 15. Fd6×ç5, a7—a5. — 16. Fé2—f3, Dé4—ç2. — 17. b2—b3, Ta8—ç8. — 18. Da4×a5, Cb4—d3. — 19. Ff3—é4, Dç2—é2. — 20. Fç5×é7, Dé2×é4. — 21. Tal—dl !!, Dé4—f5. — 22. Da5—a7. Les noirs abandonnent.

*Etude n° 112 par les frères Platoff (1906)*



*Les blancs jouent et gagnent.*

André Chéron.

DÉSIREZ-VOUS RECEVOIR *gratuitement*

UN PLAN DE LA VILLE ET UNE CARTE DE LA ZONE DE **TANGER ?**

DE NOMBREUX RENSEIGNEMENTS SUR **TANGER ?**

DES CONSEILS PRATIQUES CONCERNANT **TANGER ?**

LA LISTE DES HÔTELS DE **TANGER ?**

ÉCRIVEZ À L'OFFICE DU TOURISME À TANGER

*Vous viendrez certainement un jour à* **TANGER** *et vous serez heureux de posséder ces documents*

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

APR 8 1953

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

# EXPORTATION

FABRICANTS

TISSAGES **VOIRON CHARTREUSE** S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSÉE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSÉE